SOCIOLOGIE

Avoir des enfants rend-il heureux ?

LIVRE DU MOIS

La fabuleuse histoire de l'écriture

Sciences Humaines

SCIENCES HUMAINES

La France en révolutions

Modes de vie, télétravail, santé, école, politique...

PSYCHOLOGIE

La Gestalt : une thérapie dissidente

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 334 - MARS 2021 - 5,90 €
DOM/S : 6,90 € - BEL/LUX : 6,40 € - CH : 10,60 FS - CAN : 10,99 $CA - D : 7,40 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 6,90 € - MAR : 68 MAD - TOM : 950 XPF - TUN : 9,60 TND
L 18925 - 334 - F: 5,90 € - RD

Ce document est la propriété exclusive de … - 04-03-2021

Diplôme Universitaire

Qualité de Vie au Travail

Université Toulouse Jean Jaurès

NIVEAU 7

- **Une expérience QVT unique garantie depuis 2016**
- **Spécialisation : 125 heures d'enseignements**
- **Plus de 12 intervenants experts du domaine**
- **Planning compatible avec une activité professionnelle**
- **Formule adaptée à tous les publics et tous les secteurs**

SCAN ME

DÉPÔT DES CANDIDATURES

du 1er au 28 mars 2021

Session universitaire 2021-2022

CONTACT
formationsdiplomantes@univ-tlse2.fr

UNIVERSITÉ TOULOUSE Jean Jaurès

Université de Toulouse

Formation Continue et Apprentissage

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCES HUMAINES
38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
FONDATEUR : Jean-François Dortier

REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION : Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot - Sandra Millet

RÉDACTION
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20
RÉDACTRICE EN CHEF
Martine Fournier - 03 86 72 07 09
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10
CONSEILLÈRE DE LA RÉDACTION
Martha Zuber
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31 (cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03 (chef de rubrique Lire)
Maud Navarre - 03 86 72 07 16 (cheffe de rubrique Point sur)
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Renaud Beauval - 03 86 72 17 27
Céline Reichel
DIRECTION ARTISTIQUE
Isabelle Mouton
ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
DOCUMENTATION
Alexandre Lepême 03 86 72 17 23
SITE INTERNET
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE :
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08
PROMOTION/PUBLICITÉ
Patricia Ballon - 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
• En kiosque MLP – Contact : À juste titres, Laetitia Canole : 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

LIVRES DES ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot : agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 03 86 72 17 21
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38

IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.005 kg/t

CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE
Isabelle Mouton
Couverture : © Nathan St John
Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire : 0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.
Un encart « Historia » est posé sur une partie des abonnés France.
PEFC 10-32-2813 Certifié PEFC pefc-france.org
ACPM OJD DIFFUSION

Sommaire

Mensuel – N° 334 – Mars 2021 – 5,90 €

8 à 17 ACTUALITÉ
Sociologie - Le *niqab* au-delà des préjugés
Archéologie - Ce que buvaient nos ancêtres

18 à 23 COMPRENDRE
Avoir des enfants rend-il heureux ?

Anoushkatoronto/Adobe

24 à 47 DOSSIER
La France en révolutions
COORDONNÉ PAR MAUD NAVARRE

26 Des crises naissent les changements
MAUD NAVARRE

28 Les Français face aux confinements
MAUD NAVARRE

32 Pour un optimisme de combat
ENTRETIEN AVEC PHILIPPE AGHION

34 France 2021, portrait d'une société
POINTS DE REPÈRE

36 Ces Gaulois que l'on dit ingouvernables
JEAN-CLAUDE MONOD

38 Les politiques de gestion de crise sont-elles adaptées ?
OLIVIER BORRAZ ET FRANÇOIS DEDIEU

40 La France est-elle prête pour le télétravail ?
FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX

42 L'école républicaine à l'épreuve du multiculturalisme
HUGO ALBANDEA

44 « Un nuage culturel de désirs nouveaux »
ENTRETIEN AVEC JEAN VIARD

46 Une aspiration pour la nature
HERVÉ LE BRAS

Au sommaire du prochain numéro (en kiosques le 16 mars)
Peut-on tout rééduquer ?

Dmytro Zinkevych/Alamy

48 à 53 RÉFÉRENCE
Gestalt-thérapie, de la psychologie de la forme à la pleine conscience

54 LIRE Livre du mois, livres

33 GRANDS TITRES DE PRESSE PRIX IMBATTABLE !

PRIX UNIQUE **39€** l'abonnement

Jusqu'à **-77%** de remise

ruedesétudiants
JE SUIS ÉTUDIANT, JE M'ABONNE

BULLETIN D'ABONNEMENT ÉTUDIANT

A renvoyer complété et accompagné de votre règlement, sous enveloppe non affranchie à :
RUE DES ETUDIANTS - LIBRE REPONSE 82532 - 75803 PARIS CEDEX 08

PASHU20

1. COCHEZ LE OU LES ABONNEMENTS QUE VOUS CHOISISSEZ

ACTUALITÉ INTERNATIONALE

- ☐ **Courrier international** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Time** | Hebdomadaire | 35 nos
- ☐ **Le Monde diplomatique** | Mensuel | 12 nos
- ☐ **Vocable** | Bimensuel | 21 nos
  ☐ Anglais ☐ Allemand ☐ Espagnol
  (cochez l'édition choisie)

ACTUALITÉ GÉNÉRALE

- ☐ **Le Monde Sélection hebdomadaire** Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Alternatives Economiques** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **L'Obs** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Le 1** | Hebdomadaire | 39 nos
- ☐ **Politis** | Hebdomadaire | 18 nos + web illimité + 1 hors-série en version num
- ☐ **Society** | Bimensuel | 24 nos

CULTURE GÉNÉRALE

- ☐ **L'éléphant** | Trimestriel | 3 nos
- ☐ **Sciences Humaines** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Philosophie magazine** | Mensuel | 8 nos
- ☐ **Zadig** | Trimestriel | 3 nos
- ☐ **Papiers** | Trimestriel | 4 nos

SCIENCES

- ☐ **Sciences et Avenir** | Mensuel | 10 nos + 1 n° double + 4 hors-séries
- ☐ **Science & Vie** | Mensuel | 12 nos + web illimité
- ☐ **Sport & Vie** | Bimestriel | 6 nos + 2 hors-séries

DÉBATS

- ☐ **L'Economie politique** | Trimestriel | 6 nos
- ☐ **Futuribles** | Bimestriel | 3 nos
- ☐ **La Revue des Deux Mondes** | Mensuel | 6 nos
- ☐ **Études** | Mensuel | 6 nos

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- ☐ **L'Histoire** | Mensuel | 10 nos + 1 n° double
- ☐ **Histoire & Civilisations** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Population & Avenir** | Bimestriel | 7 nos
- ☐ **La Revue Urbanisme** | Trimestriel | 6 nos

ART ET PASSION

- ☐ **Beaux Arts magazine** | Mensuel | 10 nos
- ☐ **Connaissance des arts** | Mensuel | 8 nos
- ☐ **Ideat** | Bimestriel | 10 nos
- ☐ **Polka** | Trimestriel | 6 nos
- ☐ **Les Inrockuptibles** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Télérama** | Hebdomadaire | 21 nos
- ☐ **So Foot** | Mensuel | 10 nos

2. TOTAL DE MA COMMANDE

Merci de vérifier si vous avez coché la ou les revues souhaitée(s).

☐ 1 abonnement → 39 € ☐ 3 abonnements → 99 €
☐ 2 abonnements → 69 € ☐ autre (30 € par abonnement supplémentaire),
soit ______ abonnements → Total __________ €

3. MES COORDONNÉES - Merci d'écrire en majuscule.

☐ M ☐ Mme Nom ________________________________
Prénom ________________________________
Adresse (France métropolitaine seulement) ________________________________
____
Code Postal ☐☐☐☐☐ Ville ________________________________
Email ________________________________

J'accepte de recevoir par email des offres de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non
J'accepte de recevoir par email des offres des partenaires de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non

4. JE RÈGLE LA SOMME DE

☐ 39€ ☐ 69€ ☐ 99€ ☐ autre montant ________ €
par : ☐ Chèque à l'ordre de Rue des Etudiants
☐ CB ☐ Visa ☐ Mastercard
N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration ☐☐ ☐☐
Cryptogramme (Les 3 chiffres au dos de votre carte) ☐☐☐

Date et signature obligatoires :

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Rue des Etudiants, responsable de traitement, utilise vos données pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions commerciales. Pour connaître les modalités de traitement de vos données et d'exercice de vos droits (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://www.ruedesetudiants.com/ ou écrivez à notre DPO – 67/69 avenue Pierre-Mendès France - 75013 Paris ou dpo@groupelemonde.fr.

Je certifie être étudiant(e) ☐ Année d'étude ______________________
Filière ________________________________

Offre valable jusqu'au 30 juin 2021.

Abonnez-vous encore plus vite sur ruedesetudiants.com

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ÉDITORIAL

Ce sera mieux après

C'est l'heure du bouclage à *Sciences Humaines*. Notre équipe – rédacteurs, secrétaire de rédaction, maquettiste, iconographe – est réunie dans une pièce quelque peu exiguë où chacun se bouscule pour accéder à la grande table sur laquelle sont étalées les pages du magazine. Il faut faire les dernières corrections sur les épreuves du prochain numéro, qui doit partir à l'imprimerie. Des discussions s'engagent, des remarques fusent quant à un titre, un chapô* que certains trouvent un peu plat mais que l'auteur qui l'a écrit défend parfois toutes griffes dehors. Et puis il faudrait changer cette photo qui ne respecte pas la diversité de la population ; et puis ici, la maquette pourrait être améliorée… Tout cela dans un joyeux brouhaha – l'humour adoucit les critiques – non exempt de blagues parfois sexistes, lancées à dessein par la gent masculine pour faire réagir les filles !

Depuis quelque temps, les joies du « présentiel » ont fait place à celles du virtuel. Car le virtuel a aussi ses atouts : éviter à nos journalistes de longs trajets (avec des trains qui, comme chacun sait, ne sont pas toujours à l'heure) pour rejoindre la petite ville d'Auxerre où nichent les bureaux de notre magazine. Recevoir toutes les épreuves sur son ordinateur et pouvoir y revenir et réfléchir plus longuement pour ensuite en discuter en visioconférence sans pour autant quitter son chez-soi douillet…

Présentiel, distanciel ou même « démerdentiel » comme le titrait le quotidien *Libération* à propos de la rentrée des étudiants, c'est un peu le lot de tous actuellement ! Quels que soient notre travail ou nos activités.

D'aucuns diront que c'était mieux avant. Le microscopique virus qui a mis à l'arrêt la planète est en train de détruire toutes nos anciennes habitudes. Mais peut-être aussi est-il une invitation à en changer ? Une fois sa malignité vaincue et les dégâts occasionnés réparés, une fois passée cette période transitoire, qui pourrait dire que nous ne nous serons pas enrichis d'avoir dû nous adapter, faire travailler nos intelligences et nos imaginations pour nous réinventer ? Ceux qui ont vu le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide ont toujours fait avancer le monde. Finalement, est-ce que tout ne sera pas mieux après ? ■

Martine Fournier

* Chapô : terme du jargon journalistique désignant une ou deux courtes phrases qui chapeautent l'article pour amener le lecteur à y entrer.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

NICOLAS JOURNET

Fuir le danger, rien de plus normal

À propos d'un article de notre dossier « La connerie décryptée » (n° 331, décembre 2020), Marie Durochat nous a fait parvenir ce message en forme de témoignage :

Bonjour,

Je me permets de vous écrire concernant votre article « Est-on plus bête en troupeau ? ». Pour illustrer la contagion sociale de la connerie, l'article relate un fait qui s'est déroulé à Cannes au mois d'août 2020, quand tout un quartier s'est mis en fuite à cause d'une fusillade qui n'avait pas eu lieu.

Je peux vous en parler puisque j'étais à Cannes ce soir-là et que, comme des centaines d'autres « cons », je suis allée me réfugier au fond des toilettes d'une des plages de la Croisette.

Comme des centaines d'autres, ce soir-là, j'ai vu déferler vers moi des personnes au regard effrayé qui couraient et qui hurlaient : *« Il y a une fusillade ! »*

Comme des dizaines de « cons », j'ai suivi ce troupeau car dans ces moments, quand nos semblables ont un comportement anormal, nous sommes comme des animaux, nous suivons notre instinct le plus primaire, celui qui nous permet de rester en vie et nous fuyons, nous courons, nous nous réfugions là où nous pouvons.

Il est injuste de tirer des conclusions hâtives face à un tel mouvement de foule, qui ne reflète en rien la connerie humaine, mais qui bien au contraire montre que l'être humain est avant tout un animal social, qui peut se fier à ses congénères, qui flaire le danger.

Qui n'aurait pas traité cette personne d'inconsciente ou de débile profonde pour ne pas réagir quand tout autour d'elle lui signifie qu'il y a un danger ?

Pensez-vous que lorsqu'un mouvement de foule se crée, on a le temps d'analyser la situation et de douter de ces centaines de personnes qui s'affolent ?

Qui serait suffisamment bête pour se dire que ce sont les autres qui sont demeurés ?

Cet exemple n'est pas le bon car vous oubliez un paramètre primordial : la peur. Cet oubli fausse toute votre démonstration.

Il y a eu des expériences intéressantes sur l'effet de groupe, comme celle où des personnes complices dans une salle d'attente se levaient quand une sonnerie retentissait, sans raison apparente, et où la personne piégée se levait aussi, même si elle ne savait pas pourquoi, tout simplement car elle ne voulait pas se sentir différente du groupe.

Personnellement, concernant cet incident à Cannes, je pense que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. La peur de mourir est bizarrement bien présente, quand bien même elle est vite passée lorsqu'on s'aperçoit que tout ça n'était rien et qu'on se sent ridicule – pour ainsi dire « con » – d'avoir eu peur pour rien.

Bien cordialement. ■

Marie Durochat

Réponse

Chère Marie Durochat,

Merci pour ce témoignage. Si vous permettez, je vais commencer par dire que vous avez raison. Vous et certains au moins de vos semblables avez fait en cette circonstance exactement ce que recommandent les autorités en cas d'alerte, à savoir : 1) s'éloigner du lieu où est signalé un danger, 2) avertir les personnes rencontrées et 3) se cacher. Vous ne semblez pas, malgré la peur que vous décrivez, avoir cédé à l'affolement, et donc, de ce point de vue, vous êtes exemplaire.

Mais notre article relatait un autre fait : cet incident sans cause véritable aurait tout de même entraîné une quarantaine de blessés. Il faut donc croire que parmi les fuyards, certains ont cédé à la panique et ont eu des comportements dangereux ou pris des risques inconsidérés : c'est en cela qu'on peut parler de « bêtise » (ou de « connerie » si vous voulez), comme y invitaient le titre et le chapô. Cet exemple, d'ailleurs, n'était pas cité directement en illustration de ce que peut être la « connerie », mais du phénomène plus général de la contagion des comportements. Un comportement contagieux n'est pas forcément un comportement « bête », mais s'il l'est, alors l'imitation multiplie la bêtise par autant d'acteurs. Les bousculades meurtrières dans les stades ont des conséquences dont la gravité est généralement sans rapport avec l'incident qui en est la cause. Mais c'est la « bêtise » de quelques-uns qui suffit, par effet boule de neige, à faire des catastrophes. Soyez donc assurée que vous n'étiez pas concernée par de tels jugements, et même si vous vous êtes sentie « ridicule » *a posteriori*, en fait vous ne l'étiez pas. ■

NICOLAS JOURNET

ÉCRIVEZ-NOUS

Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante :
nicolas.journet@scienceshumaines.fr

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Ôte-toi de mon herbe !

À propos d’une actualité de notre mensuel n° 331 (« Propose grotte tout confort, tapis d’herbe inclus »), Adèle Lyne nous a fait parvenir une question :

Bonjour,
Excusez-moi de vous déranger, je me permets de vous contacter pour vous poser une question. Vous avez publié un article sur des tapis d’herbes qu’aurait utilisé l’homme des cavernes. Or j’ai appris que l’homme des cavernes est une idée reçue, car à aucun moment de son histoire, l’homme n’a dormi ou habité dans des cavernes, peu pratiques et surtout dangereuses pour y vivre. L’homme y aurait réalisé des peintures mais n’y aurait pas vécu pour autant. Or votre article dit le contraire.
D’où ma question : l’homme a-t-il vécu dans des cavernes ? ■

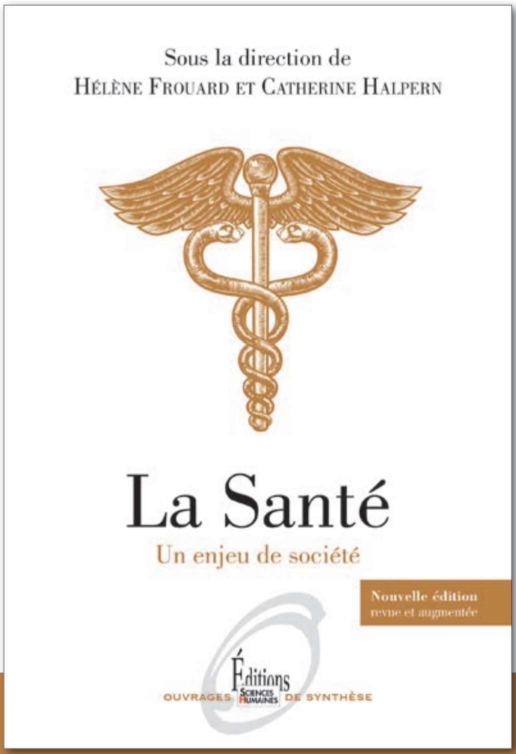
Réponse

L’appellation « homme des cavernes » est un cliché provenant du fait que des traces d’activités de nos ancêtres du Paléolithique supérieur ont été retrouvées dans des cavernes, parfois très profondes. On les a trouvées là parce qu’elles y avaient été conservées. Mais il y a longtemps que les préhistoriens ne pensent plus que nos ancêtres séjournaient ordinairement là où ces peintures ont été appliquées. En revanche, l’utilisation d’abris sous roche ou de grottes peu profondes est attestée pour des séjours et des activités au moins temporaires. Il n’y a d’ailleurs pas de raison d’exclure qu’ils aient profité de ces abris naturels, comme le feront plus tard des ermites ou des populations troglodytes. La découverte, relatée dans notre résumé, de lits d’herbes situés à proximité d’anciens foyers et de traces d’activités donne à penser que, dans cette grotte d’Afrique du Sud, des populations du Paléolithique moyen ont fait du feu et sans doute dormi.
Pour l’instant, on n’en sait pas plus. Cela ne fait pas d’eux, pour autant, des « hommes des cavernes ». ■

Nicolas Journet

NOUVEAUTÉ

Un ouvrage transdisciplinaire sur un sujet toujours d’actualité.



ISBN : 978-2-36106-639-0
272 pages - 25 €

En librairie ou sur commande
Editions.scienceshumaines.com
Par téléphone au 03 86 72 07 00

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SOCIOLOGIE

TROIS QUESTIONS À AGNÈS DE FÉO

Le *niqab* au-delà des préjugés

La sociologue Agnès De Féo a consacré sa thèse aux femmes qui portent le *niqab*. À contre-courant des préjugés, elle déconstruit les mythes qui les entourent.

DR

AGNÈS DE FÉO
Sociologue et documentariste, elle a publié Derrière le niqab. 10 ans d'enquêtes sur les femmes qui ont porté et enlevé le voile intégral, *Armand Colin, 2020.*

Qui sont les femmes qui portent le *niqab* ?

Elles ne ressemblent à aucun des clichés qui circulent à leur sujet. Tout d'abord, presque toutes sont de nationalité française, issues de la classe moyenne et ont eu une enfance plutôt facile.

Ensuite, aucune ne vient d'un milieu musulman pratiquant. La moitié sont des *born again*, c'est-à-dire des femmes qui viennent de familles musulmanes non pratiquantes, acculturées. Elles reprochent à leurs parents de ne pas leur avoir donné d'éducation religieuse. L'autre moitié des « niqabées » sont des converties. C'est une proportion énorme : les convertis ne représentent que 1 % des musulmans de France. Leurs familles sont athées, détestent la religion et peuvent même tenir des propos islamophobes. Dans les deux cas, le *niqab* est une transgression par rapport au milieu familial.

Pour autant, ces femmes ne sont pas forcément très pratiquantes. Dans les années 2000, les niqabées l'étaient davantage, mais la loi de 2010, qui interdit la dissimulation du visage dans l'espace public, a conduit à l'émergence de « néo-niqabées », beaucoup moins pieuses. Elles ne lisent pas le Coran, ne vont pas à la mosquée et ont une connaissance superficielle de la religion, contrairement aux autres musulmanes pratiquantes. Il s'agit plutôt d'une exhibition de religiosité. On est loin d'un intégrisme rétrograde.

Adoptent-elles le *niqab* sous la pression, voire la contrainte de leur mari, comme on l'entend souvent ?

J'ai rencontré 200 femmes pour ma thèse, et aucune ne porte le *niqab* sous la contrainte. Elles se caractérisent au contraire par une autonomie vis-à-vis des hommes : très peu sont en couple, il y a beaucoup de mères célibataires. Dans les rares cas où elles sont mariées, ce sont elles qui imposent leur *niqab* à leur conjoint. Les maris n'en veulent pas, car ils doivent affronter le regard réprobateur de la société, qui les soupçonne de contraindre leur épouse.

Il s'agit sont donc de femmes plutôt indépendantes ?

Tout à fait. Elles ont d'ailleurs un discours féministe : elles défendent leur droit à faire ce qu'elles veulent de leur corps et critiquent la marchandisation du corps de la femme. Un jour, l'une m'a dit : *« Grâce au* niqab*, je n'ai plus l'impression d'être un morceau de viande à l'étalage. »* Porter le *niqab*, c'est se mettre en grève du visage et du corps, une façon de renverser le rapport de force et de domination par le regard dans l'espace public. C'est une réaction maladive au sexisme ambiant, une échappatoire au diktat de la minceur et de la beauté. Beaucoup de niqabées sont obèses et ont souffert de grossophobie. Le *niqab* les en protège. Elles disent toutes : *« Je me sens tellement bien sous mon* niqab. *»* Leur corps, leur poids, leur peau, leur sourire ne sont plus scrutés en permanence.

Mais ces femmes cherchent aussi à séduire, certaines sont en manque affectif. Elles sont en quête d'un mari pieux qui sera impressionné par leur choix. Les jeunes, à peine sorties de l'adolescence, sont vierges de toute relation et rêvent du prince charmant salafiste. Les plus âgées ont souvent eu de multiples expériences de couple désastreuses (violences conjugales), se retrouvent mères célibataires et veulent attirer un « bon musulman », intègre, travailleur et respectueux.

Dans la majorité des cas, cela ne fonctionne pas, et elles finissent par enlever le *niqab*. Celui-ci n'est qu'une passade, notre société n'aurait pas dû s'en inquiéter autant qu'elle l'a fait. Mais des femmes qui choisissent de se soustraire au regard des hommes, dans notre société sexiste, cela a été un fait trop transgressif pour ne pas défrayer la chronique. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR GAÉTANE POISSONNIER

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

La mémoire tatouée dans la peau

« L'attentat de Manchester la semaine dernière m'a sérieusement affecté. Avec ce tatouage, nous n'oublierons jamais les personnes que nous avons perdues, mais surtout l'unité de notre communauté. » Ce témoignage a été publié sur le réseau social Instagram peu après l'attentat du 22 mai 2017, qui fit 22 morts et plus de 250 blessés à Manchester. Suite à cet événement tragique, des tatoueurs britanniques proposèrent en effet de tatouer des abeilles (symbole de la ville) contre une somme de 10 euros reversée aux associations de familles et de victimes. En près de trois semaines, plus de 10 000 personnes répondirent à l'appel. Saskia Merouch a étudié cette pratique grâce à 1 815 publications postées sur Instagram par ces nouveaux tatoués.

Comme le rappelle la sociologue, le phénomène n'est pas né à Manchester. Les attentats du 11 septembre 2001, l'ouragan Katrina en 2005, ou les attaques du 13 novembre 2015 avaient déjà donné lieu à des tatouages. Mais les tatoués étaient alors soit des rescapés, soit des proches des victimes (parents, collègues). À Manchester, comme c'était d'ailleurs le cas après l'attaque de la communauté LGBT d'Orlando en 2016, le cercle des tatoués s'élargit à tous ceux qui veulent témoigner de leur solidarité.

Par ailleurs, la sociologue note un changement de profil social. Après le 11 septembre 2001, les tatoués étaient nombreux parmi les pompiers et les policiers, membres de la classe ouvrière. L'iconographie des dessins s'inscrivait dans les pratiques populaires des années 1970. À Manchester, les tatoués ont des origines sociales plus diversifiées, peut-être en raison de l'appropriation actuelle du tatouage par des franges plus aisées de la population. S. Merouch note aussi que c'est non seulement le tatouage en tant que trace corporelle, mais aussi le moment de sa fabrication – dans la sociabilité du salon de tatouage – puis son exposition sur les réseaux sociaux qui font sens pour les tatoués. Un projet mené entre autres par l'université de Manchester a d'ailleurs été lancé pour documenter cette pratique qui vient ainsi compléter à sa façon les modalités de réponse aux attentats qui frappent nos sociétés. ■

Hélène Frouard

Saskia Merouch, « Commémorer les défunts par corps. Tatouages post-attentats et deuil collectif à Manchester », *Sensibilités*, n° 8, 2020/2.

Les hommes discriminés sur le marché immobilier

Directphoto/Alamy

Jusqu'ici, l'étude des discriminations au logement s'est surtout concentrée sur l'ethnie ou l'orientation sexuelle. En agrégeant 110 000 candidatures fictives extraites de 23 études menées dans les pays de l'OCDE, l'économiste Alexandre Flage constate, lui, que les femmes *« ont 13 % de chances de plus d'obtenir une réponse positive »* lors d'une prise de contact en vue d'une visite immobilière. Cette discrimination découle en partie d'un classique calcul coûts/avantages mené par le bailleur à partir des maigres informations disponibles sur un candidat : les candidats masculins sont en moyenne considérés moins fiables car ils affichent statistiquement plus de comportements à risques (alcoolisme, toxicomanie) et une moins grande préoccupation pour la propreté. Une discrimination comportementale d'ailleurs plus marquée chez les agents immobiliers (supposément mieux informés sur les profils moyens des demandeurs) que chez les autres loueurs. Paradoxalement, cette difficulté accrue des hommes à accéder au logement s'avère plus forte dans les pays les plus égalitaires (en Scandinavie, par exemple) car le principal facteur en leur faveur (leur meilleure solidité financière) s'amenuise : plus un pays connaît l'égalité salariale, plus le « traitement de faveur » des candidates à un logement est accentué. ■

Jean-Marie Pottier

Alexandre Flage, « Pourquoi Vincent a-t-il moins de chances d'obtenir un logement qu'Émilie ? Une analyse des causes de la discrimination à l'égard des noms masculins », *Revue d'économie politique*, vol. CXXX, 2020/4.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCE POLITIQUE

Fukushima dix ans après

Odaka, 19 septembre 2019. Une habitante réintègre son logement qu'elle avait dû abandonner le 14 mars 2011.

Jonas Gratzer/LightRocket/Getty

« *Tant que vous souriez, les radiations ne vous atteignent pas. Les radiations atteignent les gens qui s'inquiètent. Cela a été prouvé par expérimentation animale.* » C'est en ces termes qu'en avril 2011, un mois après la catastrophe nucléaire de Fukushima, le conseiller chargé de la gestion du risque de radioactivité de la préfecture de Fukushima, Shunichi Yamashita, s'adressait aux habitants. Les chercheures du projet de recherche franco-japonais Shinrai se sont intéressées à la façon dont le gouvernement s'est appuyé sur des experts pour établir sa politique postaccidentelle et l'impact de ces décisions quant au retour, ou non, dans les villages évacués. Après l'accident, l'ordre a été donné à 110000 personnes de quitter leur domicile et environ 50000 de plus sont parties de leur propre chef. Le destin de ces évacués – aussi bien leur droit de rentrer que le montant d'éventuelles compensations financières – dépendait de la définition des zones d'évacuation. Les résultats du projet Shinrai montrent comment cette définition ne s'est pas construite uniquement sur des critères objectifs de mesures de radioactivité, mais dépendait aussi de considérations politiques, économiques et administratives. En avril 2011, les autorités japonaises ont par exemple choisi le seuil de radioactivité de 20 mSv/an pour définir les zones d'évacuation (soit 20 fois le seuil recommandé par la Commission internationale de protection radiologique en situation normale). Ce choix permettait de ne pas évacuer les villes clés de la préfecture de Fukushima, à commencer par sa capitale elle-même.

Les chercheures se sont penchées notamment sur le cas du district Watari, situé à l'est de la ville de Fukushima. Des doses de radioactivité supérieures à 20 mSv/ans ont été relevées dans certaines maisons sans qu'aucune ait été déclarée « *hotspot* ». Cette labélisation aurait permis aux habitants d'être indemnisés s'ils décidaient de partir mais aurait aussi donné encore plus d'ampleur à la catastrophe. Les efforts entrepris par les autorités japonaises pour minimiser la gravité de l'accident nucléaire n'ont cependant pas endigué toutes les inquiétudes de la population : le district a par exemple perdu 20 % de ses habitants après la catastrophe nucléaire. ■

Adèle Cailleteau

Christine Fassert, « L'accident nucléaire de Fukushima : enjeux et contestation autour de la définition du zonage », *Radioprotection*, vol. LV, n° 1, janvier 2020.
Christine Fassert et Reiko Hasegawa, « Shinrai research project : the 3/11 accident and its social consequences », rapport de l'IRSN, mars 2019.

L'Alsace-Lorraine, région europhile

Si certaines régions à l'identité marquée sont plus europhiles que d'autres (la Catalogne, l'Écosse ou le Sud-Tyrol, par exemple), il peut être difficile d'estimer le poids réel de l'histoire dans ce penchant. L'économiste Kai Gehring s'est intéressé au cas de l'Alsace et du département de la Moselle, rattachés à l'Allemagne à deux reprises (1871, 1940) et « refrancisés » en 1919 et 1945. Il constate que leurs communes ont manifesté un plus grand soutien à l'Union européenne que celles du reste de la Lorraine lors des référendums de 1972, 1992 et 2005, et que les partis eurosceptiques y réalisent des scores plus faibles. Un contraste qui ne peut s'expliquer par des critères administratifs, linguistiques ou socio-économiques, la ligne de partage de 1871 étant pour bonne partie arbitraire. K. Gehring pointe d'ailleurs des différences frappantes d'« europhilie » dans une bande d'une dizaine de kilomètres des deux côtés de la frontière, qui ne peuvent s'expliquer par le profil des communes. Une analyse statistique qui montre selon lui à quel point « *des expériences historiques négatives vis-à-vis du gouvernement central* » peuvent pousser des collectivités à réclamer davantage de décentralisation mais aussi d'intégration à un ensemble supranational. ■

J.-M.P.

Kai Gehring, « Overcoming history through exit or integration – Deep-rooted sources of support for the European Union », *working paper* n° 8129, CESifo (Munich), 2020.

@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ANTHROPOLOGIE

Secrets dessins de Vanuatu

Le dessin sur sable est une tradition du Vanuatu, nation-archipel située au sud-ouest du Pacifique. Par nature éphémère, il consiste à tracer avec son doigt des figures géométriques sur le sol. Proclamé «chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité» par l'Unesco en 2003, cet art graphique était au cœur de la thèse soutenue par Jacopo Baron en décembre dernier. Le chercheur montre que ces dessins sont le fruit d'une procédure précise: chaque performance est constituée d'une séquence de mouvements, composés eux-mêmes de sous-séquences bien définies. Les figures qui émergent ont une forte charge symbolique et sont associées à des mythes, des récits, des noms ou encore des chants secrets mélanésiens. J. Baron qualifie donc ces dessins d'*«art de la mémoire mélanésien»*. Mais ces figures peuvent revêtir plusieurs couches de significations selon la volonté de l'artiste: le but n'est pas de fournir un message clair au destinataire, mais de créer le doute dans son esprit. À partir d'un «simple» dessin de tortue, par exemple, de nombreuses interprétations sont possibles. Le chercheur s'est aussi intéressé à l'analogie entre la culture du plant d'igname, très importante dans cette région, et la composition du dessin sur sable. Les termes locaux qualifiant les lignes qui constituent le cadre du dessin – « lee», «iye», «ree» ou «etu» selon les îles – peuvent être traduits par «piquets», rappelant les tuteurs en bois utilisés comme supports pour la croissance de cette plante. Comme un planteur qui accompagne la pousse, l'artiste développe son dessin autour de plusieurs lignes et d'un cadre guidant un certain chemin. Après s'être accrochée à tous les soutiens qui entourent le monticule, l'igname revient à sa base, comme le dessin sur sable. ■

Salomé Tissolong

Jacopo Baron, «Gardens of the mind. A study on Vanuatu sand-drawing», thèse de doctorat en anthropologie, 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCES HUMAINES

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

ABONNEMENT 1 AN Entourez le tarif choisi	Simple 11 mensuels	Complet 11 mensuels + 4 GDSH
PARTICULIER FRANCE	48 €	65 €
ÉTUDIANT FRANCE Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité.	41 €	55 €
INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS (Entreprise, administration, association, bibliothèque).	58 €	82 €

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
12 € SEULEMENT* !
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS
*Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :

- OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de ______ €
- OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de ______ €
- OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de ______ €
- **Je règle aujourd'hui la somme de ______ €**
- Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
- Par Carte bancaire
  Expire le
  Cryptogramme
  (3 derniers chiffres CB)
  Date et signature obligatoires
- Par Virement La Banque Postale
  IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **334**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

PSYCHOLOGIE

Les bébés font-ils vraiment leurs nuits ?

Pour beaucoup de jeunes parents, le sommeil de bébé est source d'inquiétude… et d'épuisement. Nombreux sont ceux qui mettent tout en œuvre pour que le bébé «fasse ses nuits» le plus vite possible. Une étude menée par des chercheurs de l'université McGill au Canada vient apporter de nouveaux éléments sur cette étape. Pour cette recherche, les auteurs ont demandé à 44 mères de tenir durant à peu près deux semaines un «journal de sommeil» pour leur enfant de 6 mois. Ce journal de sommeil, qui consiste à noter scrupuleusement les réveils nocturnes de l'enfant, est un outil classique pour évaluer la qualité et la quantité de sommeil sur de longues périodes. Les résultats indiquent d'abord qu'à 6 mois, environ un quart des enfants ne dormait jamais 6 heures consécutives et que la moitié des enfants ne dormait jamais 8 heures consécutives. Par ailleurs, même chez les dormeurs, le «Graal» des 8 heures de sommeil n'était atteint en moyenne que 3 jours sur les 13 évalués. La plupart des 44 enfants suivis dans l'étude montraient plutôt une grande variabilité dans le nombre d'heures de sommeil consécutives d'une nuit à l'autre. Les chercheurs ont tenté de corréler ces résultats à certaines variables. Ainsi les bébés allaités ou qui dorment avec leurs parents étaient plus souvent décrits comme ayant un

Tatyana Tomsickova/Getty

sommeil fragmenté, mais cette association est peut-être simplement liée au fait que les mères allaitantes ou en «cododo» sont plus enclines à «observer» le bébé la nuit, en raison de leur proximité physique. En conclusion, l'enquête permet de démystifier le concept de faire ses nuits: la conquête du sommeil est moins une course contre la montre qu'une étape de montagne. D'un point de vue méthodologique, la recherche invite aussi à être plus précis lorsqu'on interroge les parents pour savoir si leur bébé fait ses nuits: lorsque le sommeil est variable d'une nuit à l'autre, les parents sont peu enclins à dire que leur enfant est capable dormir 6 à 8 heures consécutives. ■

Romina Rinaldi

Marie-Hélène Pennestri *et al.*, «Sleeping through the night or though the nights?», *Sleep Medicine*, n° 76, décembre 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielac

Les poissons-zèbres souffrent de l'isolement

Baisse de régime, perte de concentration, ruminations…, l'isolement forcé lié à la situation sanitaire de cette année 2020 n'est pas sans conséquence sur notre état psychologique. Ces «dommages collatéraux» sont identifiés à mesure que la distanciation sociale se prolonge. Auraient-ils une dimension physiologique? Une équipe de recherche de l'institut Max-Planck étudiant les poissons-zèbres (connus pour leur organisation sociale) a montré que l'isolement modifiait chez cette espèce l'expression de certains gènes. L'un d'entre eux, notamment, stopperait alors la production d'une molécule, le neuropeptide Pth2, molécule qui module chez les rongeurs la propension à aller vers les autres. Ce gène semble donc agir comme un thermomètre de la densité sociale de l'environnement du poisson: il s'exprime moins si le poisson est «élevé» en solitaire et s'exprime à nouveau plus fortement après seulement 30 minutes de nage parmi ses semblables. Au bout d'une semaine, les poissons «isolés» récupèrent des niveaux de Pth2 comparables aux poissons élevés en milieu «social». Les taux de Pth2 augmentent également chez les poissons «isolés» lorsque les chercheurs parviennent à reproduire artificiellement les mouvements de l'eau que feraient leurs congénères. Le poisson-zèbre jaugerait ainsi la présence des autres non par la vue ou par les sensations chimiques qu'ils provoquent, mais par la sensation des mouvements de l'eau induits par leur nage.

Comme le poisson-zèbre, nous dépendons de l'appartenance à un groupe social pour notre survie. Se pourrait-il alors que notre biologie se soit déréglée pendant les périodes de confinement? ■ **R.R.**

Lukas Anneser *et al.*, «The neuropeptide Pth2 dynamically senses others via mechanosensation,» *Nature*, 2 décembre 2020.

ÉDUCATION

L'école maternelle, contre les inégalités sociales

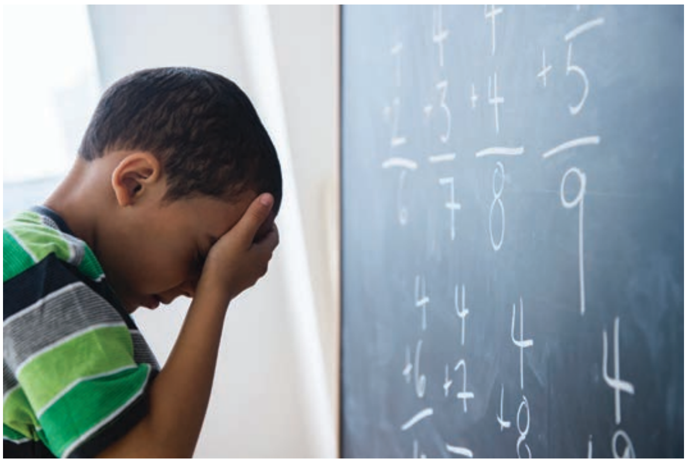
Pour un enfant, s'adapter aux rythmes et processus scolaires n'a rien de naturel. À ce titre, l'enseignement au niveau de l'école maternelle joue un rôle clé. Mais à quel point ? Des chercheurs canadiens ont analysé les données d'une étude nationale menée entre 1997 et 2019 sur 2 120 enfants sélectionnés aléatoirement. À l'entrée en dernière année de maternelle, ces enfants ont complété des tests de connaissance numérique et de vocabulaire. Les auteurs ont également évalué leur engagement dans la classe, entendu comme leur capacité à coopérer, jouer avec d'autres enfants, suivre des consignes, réaliser une tâche de façon autonome, etc. Les chercheurs ont ensuite tenté de déterminer si ces mesures permettaient de prédire le parcours académique des enfants, mais aussi leur bien-être physique et psychologique à la fin de l'adolescence. Pour éviter les biais, ils ont contrôlé un ensemble de variables comme le statut socioéconomique, la place dans la fratrie, l'implication des parents dans l'éducation, le comportement de l'enfant, le QI non verbal, etc. Leurs résultats indiquent que ce sont les mesures d'engagement dans la classe qui prédisent le mieux le risque de décrochage, la performance académique, et même l'activité physique à l'adolescence ou l'abus de substances addictives. L'engagement en classe est considéré comme le reflet de compétences sous-jacentes comme l'autorégulation, l'engagement dans des actions volontaires et le développement de l'inhibition, qui sont tout autant voire plus importantes que les connaissances numériques et verbales pour le futur académique. Ces compétences sont très sensibles à la stimulation à un jeune âge et dès lors, l'accès à un enseignement préscolaire de qualité représenterait l'un des moyens d'intervention précoces pour réduire les inégalités sociales. ■ R.R.

Caroline Fitzpatrick *et al.*, «Kindergarten readiness, later health, and social costs», *Pediatrics*, vol. CXLVI, n° 6, décembre 2020.

Les élèves français sont de piètres scientifiques

Après les mauvais résultats obtenus par la France en 2015, la nouvelle édition de l'enquête TIMMS (Trends in International Mathematics and Science Study), menée par l'International Association for the Evaluation of Educational Achievement, un consortium international de recherche sur l'éducation, était très attendue. Son résultat a de quoi alarmer : en mathématiques, les élèves français de CM1 se retrouvent à l'avant-dernière place des pays de l'OCDE.

Publiée en décembre dernier, cette étude a évalué le niveau en mathématiques et en sciences expérimentales des élèves de CM1 dans 58 pays, et des élèves de 4e dans 46 pays, *via* des échantillons représentatifs. Côté mathématiques, les élèves français de CM1 obtiennent un score de 485 points (soit trois points de moins qu'en 2015), très inférieur à la moyenne des pays européens (527) et de l'OCDE (529). Cette différence d'environ 50 points correspond en moyenne à une année scolaire d'écart. Leurs camarades collégiens ne font pas beaucoup mieux avec 483 points, en dessous des moyennes de l'OCDE et de l'UE (511). Pour les deux niveaux, l'enquête révèle la particulière sous-représentation d'excellents élèves en France par rapport aux autres pays. En haut du tableau, on retrouve les mêmes qu'en 2015 : Singapour, Corée du Sud, Japon, Angleterre, Pays Bas, États-Unis et Finlande.



Jamie Grill/JGI/Getty

Parmi les focus intéressants de l'enquête TIMMS, la condition sociale des élèves, mesurée par un indicateur des ressources disponibles à la maison. En France, l'écart de niveau entre les enfants des familles bien dotées et ceux des familles aux faibles ressources est de presque 100 points en CM1 et en 4e, soit l'équivalent de deux années d'enseignement d'écart.

Côté sciences, la France, qui n'a pas participé à l'enquête depuis 1995, obtient 489 points. Un résultat également en deçà des moyennes européennes (522) et de l'OCDE (526). ■

CATHERINE DE COPPET

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ARCHÉOLOGIE

Ce que buvaient **nos ancêtres**

Bière et vin : les archéologues reconstituent les goûts de boissons millénaires. Pour le plus grand intérêt de la science… et de nos papilles.

Le dieu du vin grec Dionysos, l'alter ego du dieu romain Bacchus.

Science Source/AKG

C'est une dégustation quasi biblique que l'archéologue Aren Maeir a proposée à Jérusalem durant l'été 2019 : plusieurs cuvées de bière, toutes fermentées grâce à des levures millénaires. Le cru philistin l'emporta, contre ses rivaux égyptiens, assyriens, perses et babyloniens ! La levure (qui confère son goût à la boisson) provenait du site de Tell es-Safi, d'une cruche ayant contenu de la bière il y a 3000 ans. Les archéologues, aidés de biologistes et d'un brasseur, ont élevé plusieurs souches de levures prélevées, toujours vivantes, en quatre lieux de fouilles en Israël, d'époques et d'occupations différentes, pour concocter des bières et hydromels. La bière jugée la plus goûteuse, aux arômes complexes d'épices et de fruits, a depuis été commercialisée.

Cette percée, la résurrection d'une levure antique, s'inscrit dans un mouvement d'ampleur, associant sciences dures et archéologie afin de recréer des boissons disparues. Un des pionniers de la recréation d'alcools, le chimiste et archéologue Patrick McGovern, avait ainsi reconstitué en 1999 un breuvage à partir de résidus recueillis sur un récipient en bronze issu du site dit de la tombe de Midas. Ce roi d'Asie mineure à la richesse légendaire, qui aurait vécu au 7e siècle avant notre ère, consommait selon les traces laissées dans des récipients de bronze une bière à base d'orge, miel, jus de raisin, relevée à l'occasion d'une touche de safran – recette reprise pour la Midas Touch, aujourd'hui produite dans le Delaware (États-Unis).

La consommation d'alcool est un universel. La première bière de l'histoire (une bouillie de blé fermenté) est attestée avec le premier pain, sur des sites de l'époque natoufienne en Israël, il y a 13000 ans – au point que des archéologues, tels Li Liu ou Solomon Katz, estiment que ce serait la production de bière, et non de pain, qui aurait donné à nos ancêtres l'idée de domestiquer les céréales. Mais la consommation d'alcool ne se limite pas au bassin méditérranéen. On a fait fermenter du maïs dans les Amériques, de l'orge, du riz ou du blé en Eurasie…

Cette efflorescence de travaux débouche aussi sur des apports en techniques agricoles. Des agronomes et viticulteurs italiens, soutenus par l'Union européenne, reconstituent ainsi les vins salés des Grecs datant de 2500 ans. Il s'agissait non de piquette coupée à l'eau de mer, mais de crus bénéficiant d'un traitement de faveur : immerger les grappes de raisin durant cinq jours dans l'eau de mer avant de les presser. Le goût salé s'estompe, et ce processus mène à un *vino marino* sucré et charpenté, aux reflets dorés. Le sel remplace le soufre aujourd'hui présent dans énormément de vins, génère moins de problèmes de santé et de pollution, et double le taux de phénols (antioxydants). Les anciens ont toujours quelque chose à nous apprendre ! ■

LAURENT TESTOT

Sarah Toth Stub, « Why archeologists are brewing ancient beer », *Atlas Obscura*, 1er décembre 2020.
Ute Eberle, « This seawater-infused wine is sweet, thick, and not at all salty », *Hakai Magazine*, 2 novembre 2020.
Tzemach Aouizerat *et al.*, « Isolation and characterization of live yeast cells from ancient vessels as a tool in bio-archaeology », *mBio*, vol. X, n° 2, 30 avril 2019.

Les Mayas savaient filtrer l'eau

Il y a vingt-deux siècles, les Mayas utilisaient des filtres à eau en tous points comparables aux dispositifs actuels. En atteste l'exhumation récente, dans la cité de Tikal (actuel Guatemala), d'un système de filtration d'eau placé en sortie d'écoulement d'un grand réservoir. Le filtre utilisait de la zéolite (mélange naturel de silicate et d'aluminium), associée à du quartz. Il purifiait l'eau des germes comme des cendres volcaniques et métaux lourds… Faute de disposer d'eau qu'ils auraient amenée par aqueducs de sources pures, les Mayas de Tikal ont empiriquement élaboré une solution que l'on croyait n'être apparue qu'au 20e siècle. ■ L.T.

Kenneth Tankersley *et al.*, « Zeolite water purification at Tikal, an ancient Maya city in Guatemala », *Scientific Reports*, 22 octobre 2020.

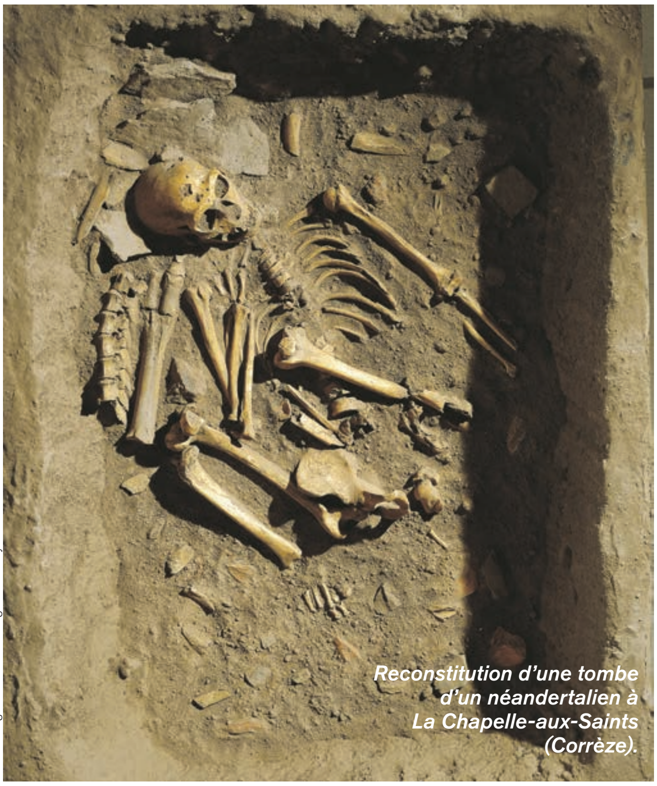
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

La première tombe de Néandertal

Le traitement funéraire varié des cadavres est un signe d'évolution cognitive. Toutefois, en préhistoire, seule la pratique de l'inhumation en terre peut être décelée. De quand date-t-elle alors ? Vers 430 000 ans, dans la grotte de la Sima de los Huesos, en Espagne, une trentaine de cadavres d'*Homo heidelbergensis* furent, semble-t-il, jetés au fond d'un aven de quinze mètres de profondeur. Autour de 250 000 ans, dans les grottes de Rising Star (Afrique du Sud), quinze *Homo naledi* ont été retrouvés au fond d'une petite salle. Mais le caractère intentionnel de ces dépôts fait débat. Les plus anciennes tombes connues et identifiées de manière incontestable sont l'œuvre d'*Homo sapiens*, vers 100 000 ans, au Proche-Orient. Qu'en est-il de Néandertal ? La découverte de l'homme de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), le 3 août 1908, convainquit tout le monde à l'époque : c'était un Néandertalien et il avait été enterré. Mais l'identité des fouilleurs (des prêtres, soupçonnés d'avoir surinterprété leurs données) et la technique de fouille, rudimentaire, ont depuis semé le doute, que les découvertes ultérieures, en France et ailleurs, n'ont pas complètement dissipé. Il fallait prouver définitivement que Néandertal, comme l'homme moderne, prenait soin de ses défunts. La qualité des fouilles d'Henri Delporte, entre 1968 et 1973, reprenant une étude réalisée par des pionniers de la discipline sur le site de La Ferrassie (Dordogne), a permis de découvrir un dernier squelette, celui d'un enfant d'environ 2 ans. Ce squelette n'avait pas été analysé encore suivant des techniques modernes. Voilà qui vient d'être fait. L'étude méticuleuse des restes datés d'environ 41 000 ans, dont le bon état de conservation montre qu'il fut enfoui rapidement de manière à être préservé des bêtes sauvages, ainsi que de la couche archéologique où il reposait, démontre enfin de manière incontestable que son enfouissement fut intentionnel. La preuve est donc faite : Néandertal enterrait bien ses morts. Reste une question à élucider : a-t-il emprunté cette pratique à *Homo sapiens*, présent en Europe depuis environ 45 000 ans ? ■

Romain Pigeaud

Antoine Balzeau *et al.*, « Pluridisciplinary evidence for burial for the La Ferrassie 8 Neandertal child », *Scientific Reports*, décembre 2020.



Reconstitution d'une tombe d'un néandertalien à La Chapelle-aux-Saints (Corrèze).

Alfredo Dagli Orti/DEA/De Agostini/Getty

La Chine au galop

Le cheval fut domestiqué pour la première fois il y a 5 500 ans, dans les steppes de l'actuel Kazakhstan pour la traction puis la monte. Grâce à la découverte de tombes du début de l'âge du fer, datées de -350, dans le nord-ouest de la Chine, nous savons à présent que c'est par des tribus nomades des montagnes du Tianshan que cette innovation majeure qu'est la cavalerie s'est répandue en Chine. La fouille a en effet mis au jour huit squelettes de chevaux. La déformation de leur colonne vertébrale ainsi que de leur cage thoracique montre qu'ils étaient montés, sans doute par des archers. Ce fut le début de la puissance économique et militaire du futur empire du Milieu. Leur intervention sera décisive dans l'unification des royaumes combattants sous la coupe du premier empereur en -221. La rapidité des liaisons transcontinentales, facilitée par l'emploi des chevaux, entraînera aussi plus tard le développement de la route de la Soie, dont la région du Tianshan sera l'une des étapes majeures. ■ **R.P.**

Yue Li *et al.*, « Early evidence for mounted horseback riding in Northwest China », *PNAS*, vol. CXVII, n° 47, 24 novembre 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

PATRIMOINE

Les odeurs du passé au musée

Recréer les odeurs du passé : c'est l'objectif du projet de recherche pluridisciplinaire Odeuropa, auquel l'Union européenne vient d'accorder une subvention de 2,8 millions d'euros. Dans un premier temps, l'équipe, composée d'historiens, linguistes, parfumeurs et informaticiens venant de six pays différents, fabriquera une *« encyclopédie des odeurs du passé »*. Ils vont pour cela faire appel à l'intelligence artificielle et apprendre à une machine à analyser des milliers d'images et de textes datant du 16e jusqu'au 20e siècle. Une fois que la machine aura repéré les mentions d'odeurs, les chercheurs pourront établir dans quel contexte elles apparaissent et quelles significations leur étaient attribuées. L'équipe projette par exemple de s'intéresser aux odeurs de l'industrie évoquées dans le futurisme italien ou de se pencher sur les perruques portées par les nobles de l'Ancien Régime, dont le parfum différait selon le contexte social. L'extraction de ces données permettra d'obtenir des descriptions précises de certaines odeurs, à partir desquelles les chercheurs veulent établir des recettes pour en recréer 120, en partenariat avec des fabricants de senteurs.

Nous pourrons découvrir dans des musées les odeurs ainsi recréées – des partenariats sont déjà en cours de négociation. Une telle expérience a récemment été menée au Rijksmuseum à Amsterdam, où l'historienne des odeurs Caro Verbeek a convié les visiteurs devant le tableau représentant la bataille de Waterloo peint par Jan Willem Pieneman en leur proposant une reconstitution de l'odeur de la bataille – un mélange de crin de cheval, d'herbe mouillée, de soufre, de poudre à canon et de l'eau de Cologne que Napoléon aimait tant. Odeuropa a donc vocation à promouvoir notre patrimoine olfactif, si difficile à préserver. ■ A.C.

Source : www.odeuropa.eu

Quand l'histoire est gravée sur les arbres

En Grande-Bretagne, des symboles gravés sur des arbres ouvrent une fenêtre sur le passé, que tente de préserver le New Forest National Park. Ce parc national, œuvrant à la conservation de forêts anciennes dans le sud de l'Angleterre, a en effet appelé les particuliers à recenser les graffitis présents sur l'écorce des troncs – dits « arborglyphes » – et remontant pour certains à des centaines d'années. Parmi ces arborglyphes, on compte notamment des poèmes, des dessins, des noms, des initiales, réalisés par des forestiers, des soldats de la Seconde Guerre mondiale. Certains symboles, notamment en forme de cercle, sont appelés « marques de sorcières » et furent gravés par des personnes souhaitant se protéger de sorts et d'esprits malfaisants. L'un des arborglyphes les plus connus de ce patrimoine forestier britannique est la « marque du roi » : celle-ci représente une large pointe de flèche, qui était utilisée pour identifier les arbres devant servir à la construction des vaisseaux de la marine royale. Ces arbres ont cessé d'être exploités par la Royal Navy au 19e siècle, quand celle-ci a troqué le bois contre le métal pour bâtir sa flotte. Si bien que certains arbres, ayant alors survécu à l'abattage, portent toujours cette marque caractéristique. Ces graffitis à valeur historique sont toutefois menacés, parfois endommagés par des animaux, des humains, ou encore victimes de la disparition progressive des arbres qui les portent. D'où le souci du New Forest National Park de les cartographier, et de contribuer ainsi à garder en mémoire ces traces du passé, riche témoignage des interactions des populations locales avec le milieu forestier. ■ J.C.

New Forest National Park Authority

Graffitis de soldats de la Seconde Guerre mondiale. New Forest National Park, Royaume-Uni.

New Forest National Park, « Tree Graffiti citizen science results », 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ENVIRONNEMENT

Tension autour de **la chasse à courre**

La chasse à courre, une pratique cruelle et archaïque ? C'est ce que pense la majorité des Français : selon un sondage Ifop, 84 % de la population y est hostile. Aussi appelée « vénerie », la chasse à courre consiste à traquer, avec une meute de chiens, un animal sauvage jusqu'à épuisement. Si elle est souvent présentée comme un passe-temps d'aristocrates, l'ethnologue Charles Stépanoff rappelle que plus de la moitié des « équipages » chassent à pied le lapin, le lièvre ou le renard. Mais c'est la chasse à courre du cerf, pratiquée à cheval, qui concentre contre elle la majorité des attaques – c'est en effet la plus prestigieuse et la plus coûteuse. C. Stépanoff a donc mené une étude de terrain pour observer les conflits qui opposent ses pratiquants aux militants animalistes. Il montre d'abord que l'antagonisme ne peut se résumer à une lutte contre des pratiques de privilégiés. En effet les pratiquants à cheval de la chasse à courre sont souvent accompagnés par des « suiveurs » à pied, bénévoles, qui appartiennent plutôt aux classes populaires, alors que nombre de militants animalistes sont pour leur part issus des classes moyennes. Le conflit relèverait plutôt d'une vision opposée de la nature. Les deux groupes s'en considèrent les défenseurs. Mais selon les veneurs, l'humain est un prédateur parmi d'autres au sein de la nature, ce qui justifie l'affrontement avec l'animal sauvage. De plus, ils estiment que la chasse permet de réguler le nombre d'individus, et donc de garantir les conditions écologiques pour que l'espèce se reproduise et s'épanouisse dans un environnement propice. Ce ne sont pas des arguments valables aux yeux des militants animalistes, dont la position se fonde sur le respect de chaque être vivant, la sensibilité et l'attention à la souffrance de chaque animal et l'empathie pour celui-ci. À leurs yeux, la mort d'un cerf, un individu unique, ne peut être que tragique. Difficile, donc, d'enterrer la hache de guerre. ■

SALOMÉ TISSOLONG

Charles Stépanoff, « La forêt est en guerre. Enquête sur le conflit autour de la chasse à courre », *Terrain*, 2020. consulté le 04 janvier 2021. URL : http://journals.openedition.org/terrain/19516.

Alexis Toureau/Gamma/Rapho/Getty

1,1 tératonne de constructions humaines

Il y a sur Terre huit gigatonnes de plastique, mais seulement quatre gigatonnes d'animaux ; 1,1 gigatonne d'immeubles et d'infrastructures construits par les humains, pour 900 gigatonnes d'arbres et arbustes. Le poids de l'ensemble des constructions humaines a atteint en 2020 plus de 1,1 tératonne (mille milliards de tonnes) et vient ainsi de dépasser celui de l'ensemble de la matière organique végétale et animale vivante – la biomasse. Les chercheurs ont mesuré ces deux masses en recoupant des dizaines d'estimations faites à partir de l'extrapolation de données. Ils constatent que la biomasse est restée relativement stable au cours des 120 dernières années, tandis qu'il y a eu un *boom* des constructions humaines : en 1900, la masse des routes, bâtiments et autres produits manufacturés ne représentait que 3 % de celle d'aujourd'hui. Les édifices en béton, plus nombreux que ceux en brique depuis les années 1950, pèsent particulièrement lourd dans la balance. Si le rythme des constructions humaines continue d'augmenter frénétiquement, leur masse devrait dépasser les 3 tératonnes autour de l'année 2040. ■ A.C.

Emily Elhacham *et al.*, « Global human-made mass exceeds all living biomass », *Nature*, 9 décembre 2020.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Anoushkatoronto/Adobe

Avoir des enfants rend-il heureux ?

Tenir son nourrisson dans les bras, lui rendre ses premiers sourires, accompagner ses progrès jusqu'à le voir devenir adulte, telles sont les joies du quotidien parental et la face brillante d'une médaille qui apporte aussi son lot d'inquiétudes, d'épuisement, et de sentiment de ne pas être à la hauteur. Les injonctions éducatives contemporaines ont-elles eu raison de l'idéal d'une parentalité épanouissante ou celui-ci pourrait-il n'avoir jamais été qu'un mythe ?

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Béatrice Kammerer
Journaliste spécialisée en éducation et parentalité, elle est l'auteure de *L'Éducation vraiment positive*, Larousse, 2019.

Croire que la parentalité est une voie royale vers le bonheur est une idée solidement ancrée : selon un sondage TNS-Sofrès publié en 2009 pour *Philosophie Magazine*, pas moins de 60 % des personnes estiment que l'enfant contribue à rendre *« la vie de tous les jours plus belle et plus joyeuse »*. Cette certitude n'a pourtant rien de récent, affirme l'historienne Emmanuelle Berthiaud, enseignante à l'université de Picardie et spécialiste de l'histoire de la maternité : *« La joie d'avoir des enfants est vieille comme le monde, mais nous en avons peu de traces historiques car ce bonheur a longtemps été peu valorisé dans les sociétés occidentales. »* Outre la réalité écrasante de la mortalité infantile – au milieu du 18e siècle, environ 30 % des enfants décédaient avant l'âge d'1 an –, ce parti pris s'explique surtout par l'ambivalence de l'Église à l'égard de l'enfant : *« Au Moyen Âge, la culture cléricale inspirée de saint Augustin voit l'enfant comme un être imparfait, marqué du sceau du péché originel, qu'il faut d'abord éduquer. Les clercs fustigent donc les mères qui prennent du plaisir à cajoler leur enfant, à les "mignoter", ce qui correspond à leurs yeux à une vision trop terrestre du bonheur »*, commente l'historienne. À la fin du Moyen Âge, la théologie évolue : la figure de l'enfant Jésus, innocent et annonciateur d'un changement positif, commence à être valorisée et associée dans les représentations picturales à des scènes de bonheur familial. Mais c'est au siècle des Lumières que va réellement se structurer la représentation contemporaine de l'enfant comme générateur d'épanouissement individuel et collectif : *« Jean-Jacques Rousseau est le premier à valoriser les liens émotionnels et physiologiques précoces entre mère et enfant. Il y voit pour les femmes une source de joie inégalable, liée à l'accomplissement d'une destinée féminine inscrite dans les lois de la nature ; mais aussi un moyen de resserrer les liens conjugaux qui, en rayonnant au sein de la famille, conduiront à régénérer toute la société »*, commente E. Berthiaud. Une valorisation inédite du statut de l'enfant qui sera à l'origine, au 19e siècle, d'avancées majeures en matière d'éducation – instruction obligatoire, interdiction du travail des enfants – mais servira aussi de support à des injonctions natalistes, notamment en direction des femmes. Car si l'enfant est source de bonheur, son absence pourrait bien précipiter un déclin civilisationnel : *« Dans une France du 19e siècle, secouée de changements politiques et sociaux, l'enfant apparaît comme une valeur refuge. Beaucoup de penseurs, tels qu'Émile Zola, n'hésitent pas à affirmer que bien des maux de la société sont dus à la baisse de la natalité. »* Dès lors, le discours sur le bonheur d'être parent sera régulièrement mobilisé à des fins politiques : on le voit notamment reparaître dans les années 1870, à une époque où la France a besoin de soldats ; ou sous le régime de Vichy, qui pénalisera durement l'avortement et la contraception.

> *La maîtrise de la fécondité devient une condition nécessaire, voire suffisante, au bonheur des parents.*

Un objectif politique indirect

Faut-il en conclure que les pouvoirs publics seraient restés aveugles aux difficultés des parents, au motif que l'enfant mènerait irrémédiablement au bonheur ? Pour le sociologue Claude Martin, directeur de recherche au CNRS et titulaire de la chaire « Enfance, bien-être et parentalité » à l'École des hautes études en santé publique (EHESP), la réponse est non : *« Il est vrai que les politiques de santé publique n'ont pas eu comme objectif direct de renforcer le bonheur des parents. Dans les faits, elles ont néanmoins œuvré dès le 19e siècle pour endiguer ce qui pouvait faire obstacle au minimum de bien-être des mères, à commencer par la mortalité maternelle et infantile. Mais leur démarche est toujours restée centrée sur l'intérêt national* (1). *»* C'est ainsi qu'encore aujourd'hui, les congés périnataux seraient moins justifiés par le bien-être parental que par la bonne santé de l'enfant ; les prestations monétaires ne seraient versées aux parents qu'avec l'engagement implicite qu'elles profitent à celui-ci ; tandis que les aides à la conciliation vie personnelle-vie professionnelle resteraient une manière de soutenir les revenus des ménages et, par là, les conditions matérielles dans lesquelles l'enfant grandit. Un constat que partage E. Berthiaud, pour qui cette centration historique sur les indicateurs objectifs de bien-être aurait même conduit à occulter la dimension affective du bonheur d'être parent : *« Depuis le 19e siècle, l'hygiénisme a valorisé chez la mère sa capacité à suivre à la lettre les règles de puériculture. Pour les médecins, c'est dans le fait de voir leur enfant bien portant que les mères devaient principalement trouver le bonheur. »* Même au sein des politiques de soutien à la parentalité, pourtant plus attentives à la qualité des relations intrafamiliales, le bonheur des parents est resté un bénéfice fortuit : *« Si les vertus du bien-être parental pour la mission de socialisation primaire des nouvelles générations ne sont pas contestées, ce n'est pas lui qui va motiver l'action publique. À ce titre, les dispositifs de soutien à la parentalité vont, tout au long du 20e siècle, viser le renforcement des compétences éducatives des parents plutôt que leur épanouissement personnel »*, affirme C. Martin, qui cite notamment la création en 1929 de la première « école des parents », pensée comme un lieu d'autoformation ; ou encore, plus près de nous, la mise en place en 1999 ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

des Réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents (REAAP), à l'origine de nombreux lieux d'échange et de soutien. En définitive, l'une des seules références explicites au bien-être parental au 20e siècle se retrouve avec la création de l'association Maternité heureuse, destinée à promouvoir la planification familiale : dès lors, la maîtrise de la fécondité devient une condition nécessaire, voire suffisante, au bonheur des parents.

Une réalité contrastée

Il faudra finalement attendre l'essor dans les années 1980 des recherches en psychologie sur le bien-être subjectif et la mise en œuvre à partir des années 2000 des premières comparaisons internationales des politiques familiales et éducatives pour voir s'affermir l'intérêt des pouvoirs publics pour le bonheur des parents. En témoigne la publication en septembre 2020 par le ministère des Solidarités et de la Santé du rapport sur « Les 1 000 premiers jours » (2), qui vise un *« horizon de bien-être pour toutes les familles »* mais entend aussi accorder plus spécifiquement une attention au *« bien-être affectif et cognitif »* des parents. Reste qu'au-delà des discours, les heurs et malheurs de la parentalité demeurent pour les chercheurs un horizon flou. D'un côté, de nombreuses études soulignent l'impact positif de la parentalité sur le bien-être. Celui-ci pourrait être notamment lié dans la période périnatale à une élévation chez les mères comme chez les pères des taux d'ocytocine, une hormone supposée jouer un rôle dans le sentiment de bien-être et l'établissement du lien parent-enfant (3). Mais surtout, estime Jean Heutte, professeur en sciences de l'éducation et de la formation à l'université de Lille, l'expérience parentale permettrait de conjuguer les deux versants du bonheur que sont l'eudémonisme – la quête de soi – et l'hédonisme – la recherche du plaisir : *« Être parent, c'est réaliser qu'on est capable de construire quelque chose qui dépasse sa propre vie, comme une manière symbolique d'accéder à l'éternité. C'est aussi vivre au quotidien des moments d'intimité, à l'origine d'un plaisir sensoriel et relationnel tel qu'il permet de vivre une expérience optimale aussi appelée* flow *: celui où on pourrait passer des heures à bercer et contempler son bébé, juste pour le bien-être procuré par l'expérience d'une totale absorption dans le moment présent. »* En outre, la parentalité présenterait aussi des bénéfices à long terme : selon une étude publiée en 2017, être parent allongerait d'environ un an et demi l'espérance de vie chez les femmes, et jusqu'à deux ans chez les hommes. Cette longévité serait due au fait que la parentalité favorise l'adoption d'habitudes de vie plus saines, et permettrait de bénéficier d'un soutien émotionnel, social et informationnel durant la vieillesse (4). D'un autre côté, les affres de l'expérience parentale ont aussi gagné ces dernières années une visibilité sans précédent. Au-delà de la prise en compte des cas de *burnout* parentaux *(encadré)*, on peut citer l'enquête menée entre 2008 et 2013 par la sociologue israélienne Orna Donath, qui a écorné le mythe d'une parentalité nécessairement heureuse en mettant en lumière le vécu de nombreuses mères qui, tout en vouant un amour profond à leur enfant, regrettaient de l'être devenues. Dans son livre publié en 2016, elle affirme que bien des désirs d'enfants ne reposeraient en réalité que sur l'intériorisation par les femmes de représentations idylliques de la maternité – vue comme émancipatrice, valorisante ainsi que comme une étape indispensable pour accéder à une féminité mature.

Être parent allongerait d'environ un an et demi l'espérance de vie chez les femmes, et jusqu'à deux ans chez les hommes.

À Nice, l'école des parents accueille des familles qui veulent « reprendre le contrôle » de leurs relations parents-enfants.

PhotoPQR/Nice Matin/MaxPPP

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Olezo/Getty

Childfree: un refus de procréer au nom du bonheur ?

Si on en croit les résultats du sondage lancé fin mai 2020 par la chaîne de télévision Arte, le choix de devenir parent est devenu un véritable « cas de conscience » pour pas moins de 65 % des répondants. Emblématique d'une société où le projet d'enfant se doit d'être un choix mûrement réfléchi, ce dilemme ne semble néanmoins pas avoir d'impact sur les comportements démographiques des Français. En effet, selon la sociologue Charlotte Debest, spécialiste de l'infécondité volontaire (1), la proportion de personnes qui choisiraient de ne pas devenir parents, aussi appelées « SEnVol » ou « sans enfant volontaire », est stable en France depuis une trentaine d'années et concerne environ 5 % de la population française (6,2 % des hommes, 4,5 % des femmes). Un choix minoritaire qui, loin de passer inaperçu, suscite depuis peu un fort intérêt médiatique. Pourtant, les SEnVol n'ont rien d'un mouvement militant : « *Contrairement aux États-Unis où le mouvement* childfree *s'organise dès les années 1970 comme un groupe de pression ayant pour but de promouvoir ce mode de vie, les SEnvol français n'ont aucune forme de revendication : ils souhaitent juste que la société respecte leur choix* », explique C. Debest. Dès lors, les réactions virulentes s'expliqueraient plutôt par la transgression que représente l'infertilité volontaire à l'égard des normes sociales familialistes, selon lesquelles fonder une famille serait la destinée naturelle de tout adulte bien portant, et une voie privilégiée vers le bonheur. Or pour les SEnVol, devenir parent n'a rien d'épanouissant, bien au contraire : « *Pour une majorité d'entre eux, la parentalité représente d'abord une privation de liberté. Avoir un enfant, c'est devoir assumer la responsabilité d'un être entièrement dépendant, mais aussi accepter de réduire son confort – loisirs, sommeil, dépenses personnelles – dans l'intérêt de l'enfant. Tout ceci entre en contradiction avec une autre injonction sociale contemporaine très forte qui valorise la flexibilité, la mobilité, l'indépendance et la quête de soi, dans laquelle les SEnVol se reconnaissent davantage* », analyse la sociologue. Reste que les arguments invoqués par les SEnVol pour justifier leur choix ne se limitent pas à cette seule aspiration individualiste : en refusant de mettre au monde des enfants qui n'ont pas demandé à naître et de rechercher leur bonheur à travers eux, ils estiment agir de manière bien plus altruiste que les parents. À ce positionnement éthique s'ajoute aussi, parfois, une affiliation à des causes militantes : si la référence explicite aux théories féministes reste rare, les préoccupations écologiques ont en revanche récemment gagné du terrain. Outre la culpabilité à l'idée d'offrir à un enfant un avenir peu réjouissant, une étude publiée en 2017 avait suggéré qu'une naissance en moins représentait une réduction de CO_2 vingt fois supérieure à celle de renoncer à sa voiture (2). Cessera-t-on donc de faire des enfants au nom du bonheur collectif ? C. Debest en doute : « *Il est exceptionnel que des éléments extérieurs à l'individu suffisent à expliquer son refus de procréer à l'échelle d'une vie. Mobiliser ces arguments est plutôt une manière de rendre compréhensible, légitime, et donc acceptable son non-désir d'enfant aux yeux de ses proches.* » ■ B.K.

(1) Charlotte Debest, *Le Choix d'une vie sans enfant*, Presses universitaires de Rennes, 2014.
(2) Seth Wynes et Kimberly Nicholas, « The climate mitigation gap. Education and government recommendations miss the most effective individual actions », *Environmental Research Letters*, vol. XII, n° 7, juillet 2017.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Autant de promesses promues à des fins natalistes qui ne résisteraient que rarement à l'épreuve de la réalité (5).

Le paradoxe de la parentalité

L'expérience parentale aurait-elle donc quelque chose de décevant ? C'est en partie ce que suggèrent les enquêtes menées depuis 2010 par l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee). En évaluant grâce à des questionnaires la satisfaction de vie des individus sur une échelle de 0 à 10, les chercheurs ont pu montrer qu'il n'y avait guère de différence en moyenne entre parents et non-parents. En effet, la naissance d'un enfant n'apporterait qu'un gain transitoire de 0,2 point, soit moitié moins que le fait de s'installer en couple. Passé la première année de l'enfant, la satisfaction de vie des parents diminuerait jusqu'à ses 10 ans de 0,12 point pour les femmes et 0,5 point pour les hommes. L'interprétation de ces variations reste néanmoins délicate, comme l'explique Stéphane Legleye, chef de la division condition de vie des ménages à l'Insee : *« On peut faire l'hypothèse que passé la joie d'accueillir un enfant et de voir se concrétiser un projet parental, les individus subissent de plein fouet les contraintes liées à une naissance, à commencer par la diminution des loisirs et des relations sociales, ou encore les difficultés d'organiser la garde des enfants. »* Dès lors, comment comprendre que tant de parents continuent de décrire cette expérience comme l'une de celles qui leur ont apporté le plus de bonheur ? Pour S. Legleye, ce paradoxe pourrait refléter les limites des études actuelles sur la satisfaction de vie : *« Actuellement, nous ne mesurons qu'un nombre restreint d'indicateurs qui ne prennent en compte ni le statut social que confère la parentalité, ni le sentiment d'utilité qu'il peut générer. »* Une autre hypothèse, avancée en 2014 par le sociologue allemand Matthias Pollmann-Schult, postule que la parentalité en elle-même serait bel et bien épanouissante, mais ses conditions d'exercice seraient souvent si difficiles qu'elles annuleraient tout bénéfice (6). Une démonstration cohérente avec les

ENTRETIEN

Université catholique de Louvain

ISABELLE ROSKAM

Professeure de psychologie du développement à l'université de Louvain (Belgique), elle est l'auteure, avec Moïra Mikolajczak de* Le Burnout parental. L'éviter et s'en sortir, *De Boeck, 2020.

Burnout parental, un mal du siècle ?

Être un parent parfait, une injonction omniprésente qui a pour effet d'accroître les stress parentaux.

Une majorité de parents connaît des périodes plus ou moins intenses de fatigue liée aux tâches parentales ; à partir de quand parle-t-on de* burnout *?

Le *burnout* parental est un processus séquentiel dont le premier signe est l'épuisement. Ce dernier se différencie de la fatigue ordinaire par son intensité et sa persistance : du matin au soir, chaque moment passé avec l'enfant semble insurmontable. Si l'épuisement n'est pas traité, d'autres symptômes se développent, tels que la distanciation émotionnelle – une réaction de défense psychologique qui va conduire le parent à agir en « pilote automatique » – ou encore la perte de plaisir – le parent autrefois investi en vient à fuir le quotidien familial. Selon les résultats de l'enquête internationale que j'ai codirigée, environ 5 à 10 % des parents français souffrent de ces symptômes.

Cette prévalence se retrouve-t-elle dans les 45 autres pays que vous avez comparés ?

Non, elle est très variable selon les pays. La France et la Belgique comptent parmi les plus fortement touchés. Ceci s'explique par la culture individualiste – centrée sur l'individu – majoritaire en Occident : quand on vous apprend dès le plus jeune âge à prioriser votre épanouissement personnel, l'abnégation que requiert la mission parentale constitue une injonction paradoxale. Le parent est alors tiraillé entre le respect de ses propres besoins et ceux de son enfant. Au contraire, dans les cultures communautaires telles que celles qu'on rencontre en Afrique, ces dilemmes n'existent pas et le taux de *burnout* parentaux y est extrêmement bas.

En France, on pense souvent que le* burnout *parental touche principalement les mères

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

conclusions d'une autre étude menée en 2016, qui avait comparé le bien-être parental dans vingt-deux pays de l'OCDE et avait montré à quel point les politiques familiales permettaient d'inverser favorablement la balance en réduisant les coûts financiers liés à l'enfant et en limitant le stress de la conciliation vie familiale/vie professionnelle (7). Car cet impact négatif de la parentalité sur la satisfaction de vie n'a rien d'un mal français, et touche au contraire l'ensemble des pays riches, d'après l'enquête menée en 2016 par le World Happiness Report (8). N'y a-t-il pas là un nouveau paradoxe à voir ces pays favorisés particulièrement touchés? Non, estime C. Martin, qui y voit l'impact de l'inflation des normes de bonne parentalité: *«Aujourd'hui, on attend des parents qu'ils aient une patience sans bornes et se dévouent complètement à leur enfant, avec en arrière-plan l'idée que s'ils n'y parviennent pas, leur défaillance pourrait être à l'origine des échecs de leur progéniture et même de nombreux maux de la société de demain. Ils sont pris dans une double contrainte: faire beaucoup, mais pas trop. Ceci ne laisse guère de place pour leur propre bien-être* (9). *»* ■

(1) Claude Martin *et al.* (coord.), «Le bien-être des enfants: un enjeu politique», *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 131-132, 2019.
(2) Boris Cyrulnik (dir.), rapport «Les 1000 premiers jours», ministère des Solidarités et de la Santé, septembre 2000.
(3) Naomi Scatliffe *et al.*, «Oxytocin and early parent-infant interactions. A systematic review», *International Journal of Nursing Sciences*, vol. VI, n° 4, 2019.
(4) Karin Modig *et al.*, «Payback time? Influence of having children on mortality in old age», *Journal of Epidemiology & Community Health*, vol. LXXI, n° 5, mars 2017.
(5) Orna Donath, *Le Regret d'être mère*, Odile Jacob, 2019.
(6) Matthias Pollmann-Schult, «Parenthood and life satisfaction. Why don't children make people happy?», *Journal of Marriage and Family*, vol. LXXVI, n° 2, avril 2014.
(7) Jennifer Glass *et al.*, «Parenthood and happiness. Effects of work-family reconciliation policies in 22 OECD countries», *American Journal of Sociology*, vol. CXXII, n° 3, novembre 2016.
(8) John Helliwell, Richard Layard et Jeffrey Sachs, «World Happiness Report 2016 Update», 2016.
(9) Claude Martin (dir.), *«Être un bon parent»: une injonction contemporaine*, Presses de l'EHESP, 2014.

de jeunes enfants. Qu'en est-il réellement?

Au contraire, les analyses montrent qu'aucune catégorie de parent n'est à l'abri, quels que soient l'âge de l'enfant ou le niveau socioculturel de la famille. N'importe quel parent peut tomber en *burnout* dès lors qu'il n'arrive plus à équilibrer la balance entre les facteurs de stress de la parentalité et les ressources dont il dispose. On observe néanmoins une surreprésentation des mères par rapport aux pères, liée aux inégalités de répartition des tâches. Ceci est d'autant plus vrai que les hommes sont moins éduqués dans leur enfance à faire face aux pressions de la parentalité. Dans une situation de stress équivalente, les hommes auront donc tendance à tomber en *burnout* plus rapidement que les femmes, qui attendront souvent d'avoir épuisé toutes leurs ressources avant de craquer.

Aujourd'hui, le* burnout *parental apparaît comme un enjeu de santé publique. Doit-on en conclure que les générations précédentes n'en souffraient pas?

C'est très difficile à dire car il y a peu de travaux sur le sujet avant les années 2000. J'ai néanmoins mené une enquête rétrospective auprès de personnes de plus de 60 ans à qui il était demandé d'identifier, parmi une série de signes évocateurs du *burnout*, ceux qu'elles avaient éprouvés auprès de leur enfant. Environ 1,5% des individus interrogés s'est reconnu dans ces symptômes, ce qui suggère que le *burnout* existait bel et bien, mais survenait beaucoup plus rarement. On peut y voir le résultat de l'inflation des standards éducatifs et du stress qu'elle occasionne: aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement d'être un bon parent, il faut être un superparent! ■

Propos recueillis par b.k.

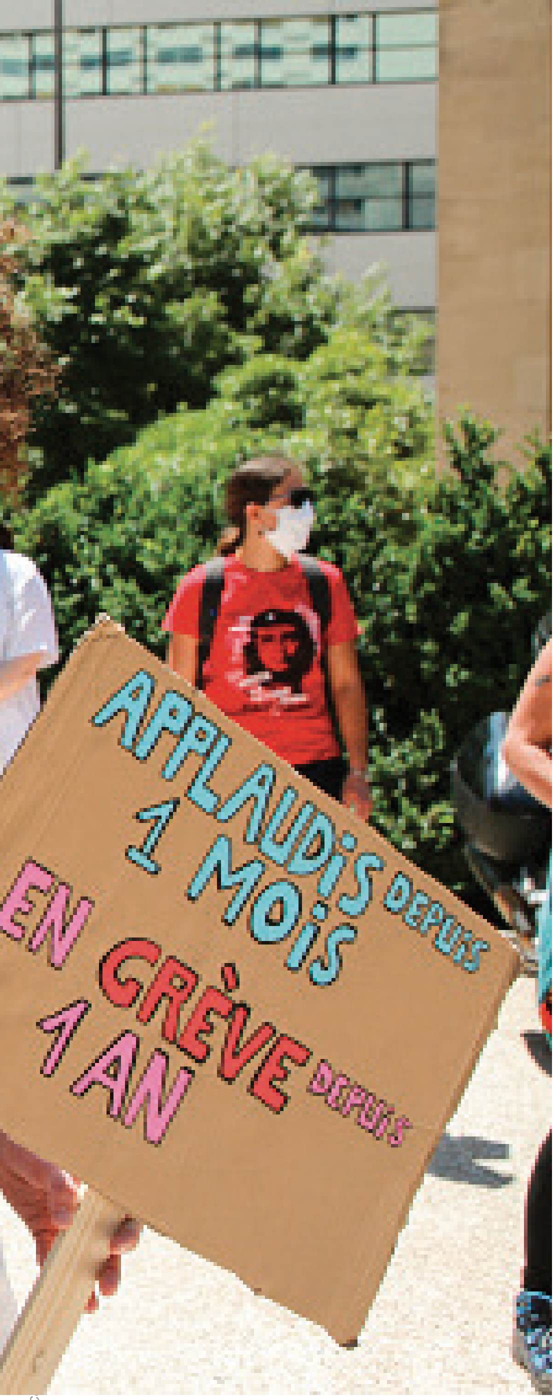
Globalmoments/Adobe

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

La France en révolutions

Dossier coordonné par Maud Navarre

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielac



Sopa/Getty

La société française n'a pas été épargnée ces dernières années. Elle a dû faire face à des manifestations massives, à des grèves et à des attentats dramatiques qui ont régulièrement ponctué l'actualité.

Malgré un bouillonnement social intense, les transformations paraissaient lentes, parfois avortées avant même d'avoir eu le temps de se développer. Un sentiment d'inertie l'emportait. Dans ce contexte, les sciences humaines et sociales ont produit de multiples analyses pour éclairer les dysfonctionnements, mais aussi les évolutions émergentes et les nouveaux modes de vie en gestation…

La crise sanitaire d'une ampleur inégalée qui est venue se greffer va-t-elle rebattre les cartes ?

Elle a en tout cas mis au jour des problèmes de fond : les limites d'une économie délocalisée et en flux tendu pour la production de matériel sanitaire ; les effets des politiques de rigueur sur le système de soin ; les pesanteurs d'une bureaucratie figée dans les procédures…

Cette crise a aussi changé la vie de la population en l'espace de quelques mois. Pas toujours pour le pire : certains ont apprécié des rythmes moins denses, d'autres sont retournés vivre à la campagne… Face à ces aspirations qui se faisaient déjà jour antérieurement, cet épisode sanitaire va-t-il fonctionner comme un accélérateur de tendances, comme le suggèrent certains ? Va-t-il définitivement engager les révolutions numérique, écologique, qui se faisaient jusque-là à bas bruit ? Les crises ne sont-elles pas le symptôme de désirs et de nécessités de changement ?

L'heure est venue de faire le bilan en tentant de distinguer les tendances de fond des épiphénomènes. L'avenir dira si les évolutions imposées par le contexte actuel s'ancrent dans une histoire sociale favorable à leur développement et pourront perdurer. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielac

Des crises naissent les changements

La société française a connu de profonds bouleversements depuis quelques années. Bilan de ce qui émerge, s'accélère ou, au contraire, ne change pas.

Maud Navarre

Voilà quelques semaines, la rédaction de *Sciences Humaines* s'est lancée dans un projet ambitieux : faire l'état des lieux de la société française, des multiples crises et mouvements sociaux qu'elle a rencontrés ces dernières années : Gilets jaunes en 2018, manifestations contre les retraites en 2019, mouvement Black Lives Matter en 2020 et, la même année, attentat terroriste contre le professeur d'histoire-géographie Samuel Paty… Le tout sur fond de crise environnementale et, depuis le début de l'année 2020, d'une crise liée à une pandémie mondiale d'une ampleur inédite.

Dans ce contexte, il s'agit de retracer les évolutions de la société française : ce qui s'accélère, ce qui émerge des situations nouvelles auxquelles le pays est confronté, et les problèmes plus anciens toujours pas résolus. Le tout sans se lancer dans des prospectives hasardeuses, ce que laissent prévoir les analyses parfois divergentes des spécialistes pour les années à venir.

• Ce qui s'accélère : la révolution numérique, la transition écologique, mais aussi les fractures sociales

La crise sanitaire de la covid-19 a précipité plusieurs évolutions amorcées auparavant. **Le numérique est devenu indispensable** au quotidien, que ce soit au travail (succès des plateformes de visioconférence comme Teams, Skype ou Zoom), pour consommer (développement du *click and collect*, des *drives* et plus largement des achats en ligne), dans les loisirs ou les relations sociales (les « apéros zoom », les applications de discussion instantanée comme WhatsApp, les réseaux sociaux tels que Facebook). **Le télétravail** s'est développé avec la crise sanitaire et les confinements qui en ont découlé. La France était à la traîne jusque-là car les organisations syndicales et les managers ne se montraient pas particulièrement enthousiastes, contrairement à d'autres pays *(p. 40)*. Ce mode de travail a gagné en légitimité grâce aux confinements. Il suscite aujourd'hui beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme.

La transition vers **une société plus écologique** est enclenchée. La crise de la covid-19 a accéléré, de gré ou de force, la volonté des Français de vivre au contact de la nature, loin des métropoles. Les études démographiques relevaient déjà cette tendance depuis quelques années, notamment les aspirations des Français à habiter plus près de la mer ou de l'océan ainsi qu'à la campagne, tout en n'étant pas trop éloignés des grands pôles métropolitains *(p. 46)*. La tendance s'est confirmée lors des confinements *(p. 42)*. Les transports ont été limités (avion, train, voiture), tandis que la marche et le vélo retrouvaient de l'intérêt car ils devenaient plus facilement compatibles avec un rythme de vie moins dense. Par ailleurs, la transition vers une économie verte est devenue l'un des leviers essentiels pour faire face à la crise, ainsi que le développement des recherches dans les domaines porteurs comme l'économie verte et le numérique *(p. 32)*. Preuve que les crises peuvent être l'occasion de rebondir !

Les confinements successifs ont contribué à **renforcer les inégalités**, qu'elles soient sociales, territoriales ou de genre. Ils ont accentué les difficultés des personnes en situation de précarité économique et de celles dont les logements sont peu spacieux, sans accès direct à un espace extérieur. Mais aussi des femmes, qui ont dû concilier plus que jamais les tâches domestiques, éducatives et professionnelles. Les habitants des régions les plus touchées par la covid-19 ont connu davantage les risques de la contamination. Ces inégalités plus fortes accentuent les fractures sociales qui existaient déjà.

• Solidarité et quête d'authenticité : des tendances nouvelles en émergence

Dans cette société en recomposition, on voit aussi émerger des tendances nouvelles, par exemple en matière de solidarités : soutien de l'État et des particuliers envers les métiers dits essentiels ; aide envers les indépendants et les commerçants ; développement des solidarités numériques entre les générations ; entraide entre voisins *(p. 28)*…

L'essentiel reprend de l'importance tandis que le superflu en perd, que ce soit en matière de travail ou de relations person-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Chris Tobin/Getty

Un chevreuil sur la place de la Concorde à Paris.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

nelles. Face aux contraintes imposées, on plébiscite ce que l'on a à portée de main, ce que l'on peut faire soi-même plutôt que d'aller chercher ailleurs : dans les loisirs (fabrication de masques, cuisine à domicile avec des produits locaux, bricolage, *do it yourself*…), dans les vacances (à proximité de chez soi) *(p. 42)*. Ces tendances survivront-elles dans un contexte plus ordinaire, une fois la crise passée ?

• Institutions, organisations, école…, des questions qui demeurent

Comme l'a montré la crise de la covid-19, de nombreux problèmes affectent toujours le fonctionnement des institutions. Sur le plan politique, la défiance des Français envers le gouvernement n'a jamais été aussi forte. Les raisons se trouvent dans une culture politique révolutionnaire qui a fondé notre démocratie, mais aussi du côté d'une élite toujours plus distante de sa base électorale, sous l'effet sans doute de fractures sociales qui se maintiennent *(p. 36)*.
Les organisations ont du mal à s'adapter aux évolutions en cours. Olivier Borraz et François Dedieu *(p. 38)* montrent, par exemple, comment les dispositifs créés pour gérer les crises peinent à y faire face : en imposant des protocoles stricts qui limitent l'initiative individuelle et des retours d'expérience qui font passer toute erreur de gestion pour une exception liée à la crise, ce qui empêche des changements sur le long terme. Une analyse qu'on peut étendre à d'autres organisations devenues trop rigides et rapidement dépassées en cas de difficulté.
Institution républicaine par excellence, **l'école** n'a toujours pas réglé le problème de **la transmission de ses valeurs** face à la diversité culturelle des élèves. La question se posait déjà à sa création au 19e siècle. Elle s'est perpétuée avec la question du voile et, en 2020, à travers l'attentat contre le professeur Samuel Paty assassiné pour avoir enseigné la liberté d'expression. Tandis que certains militent pour une laïcité renforcée, d'autres cherchent à inventer une recette souple alliant les valeurs républicaines à la pluralité des cultures.

Heureux qui sait interpréter les signes !

À l'appui de cet état des lieux, beaucoup avancent des prévisions. C'est là un réflexe naturel tant chacun est pressé de penser l'après, d'en finir avec des temps troublés pour retrouver un peu de quiétude.
Il faut néanmoins garder en tête que les humains réagissent rarement comme prévu, toute prédiction étant forcément hasardeuse et pouvant se révéler erronée. C'est aussi ce qui fait la difficulté du travail des chercheurs en sciences humaines et sociales.
Chacun est libre d'apprécier les thèses présentées dans ce dossier. Elles ont l'intérêt de susciter la réflexion, d'envisager les perspectives possibles, voire d'engager – qui sait ? – les révolutions à venir. ■

Une infirmière dans le service covid de l'hôpital d'Abbeville (Somme).

Pascal Bachelet/BSIP/UIG/Getty

Les Français face aux confinements

La pandémie de covid-19 a engendré de nouvelles contraintes qui se sont imposées à tous. Quelles ont été les conséquences sur la vie des Français ? Ont-elles résorbé ou accentué les inégalités ?

Maud Navarre

La France vient de vivre plusieurs confinements qui ont bouleversé nos habitudes : assignation au domicile, limitation des déplacements à ceux essentiels (travail, garde d'enfants, courses alimentaires et de première nécessité), encadrement strict des loisirs (port du masque, fermeture des lieux culturels, promenades dans un rayon défini de quelques kilomètres et limitées à une certaine durée). Comment les Français se sont-ils adaptés à ces contraintes inédites ? Ces confinements successifs changent-ils la vie sociale ? Plusieurs études ont été réalisées à ce sujet. Elles montrent quelques innovations mais aussi le maintien de tendances « de fond », que l'on observe depuis des années, notamment les iné-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

galités sociales, territoriales et de genre. Par exemple, Pierre Mercklé, qui a piloté l'enquête « Vico » (Vie en confinement) auprès de 16 000 personnes dans toute la France, explique ainsi que *« dans l'ensemble, les lois qui régissent le monde social ordinaire, loin de se défaire, ont plutôt résisté, pour le meilleur ou pour le pire, à l'enfermement prolongé. Pour le dire trop vite, les inégalités sociales ont pesé d'autant plus fortement, les différences de genre ont eu tendance à s'accentuer encore, les représentations politiques et morales à guider les choix face aux interdictions et obligations* (encadré ci-contre). *C'est à la marge seulement que se sont parfois glissées des confirmations ou des envies nouvelles : un désir de temps pour soi, un besoin d'air frais aussi. »*

Même constat avec l'enquête « CoCo » (« Coping with covid-19 »), qui a mesuré sur le vif l'expérience sociale du confinement auprès de 783 Français. Les chercheurs concluent que *« pendant le confinement, les inégalités sociales ont suivi leurs cours en affectant considérablement l'expérience individuelle de cette situation inédite. Certaines se sont même retrouvées exacerbées par les contraintes spatiales et sociales et par l'exposition aux risques sanitaires et économiques. De nouveaux clivages sociaux ont été mis en exergue ; les mois qui viennent montreront s'ils sont conjoncturels ou durables. »* Les inégalités se sont manifestées à plusieurs niveaux.

Quel ressenti ?

En temps normal, rappelle le sociologue Olivier Zerbib, 90 % des Français se déclarent heureux. Pendant le confinement, seulement un tiers des participants à l'enquête « Vico » l'était. Les sentiments négatifs l'emportent largement sur les sentiments positifs, résument les sociologues Anne-Claire Defossez, Michel Grossetti et P. Mercklé. Ainsi, 62 % des Français enquêtés se déclarent inquiets et autant fatigués, la moitié se dit stressée et irritée, 45 % éprouvent de la tristesse. Seulement 39 % se disent détendus, 36 % en forme et 34 % heureux.

Les sentiments négatifs sont d'autant plus importants dans les régions très touchées par la covid-19 comme le Grand Est et l'Île-de-France ; pour ceux qui ne possèdent pas d'espace extérieur à proximité de leur domicile ; parmi les revenus modestes (moins de 1 600 euros par ménage et par mois, ce qui témoigne d'une précarité économique source d'anxiété) ; pour ceux qui disent avoir peu de temps libre, peu de diplômes ; ou encore pour les personnes vivant seules.

Le genre intervient aussi. Les femmes se disent plus souvent fatiguées que les hommes. Elles sont aussi plus stressées, tristes et inquiètes. C'est le cas en particulier chez les plus de 30 ans qui sont confinées avec leurs enfants. Et pour cause, pendant le confinement, comme en temps normal, les femmes s'occupent davantage de ces tâches que les hommes *(encadré p. 31)*. Elles expriment aussi plus facilement qu'eux la fatigue et le stress provoqués par le surcroît de responsabilités.

> *Les jeunes actifs ont plus souvent perdu leur emploi que les autres.*

Travail : une France coupée en deux

Les travailleurs de la « première ligne » se composent des soignants au contact direct des malades, des travailleurs qui côtoient du public potentiellement contaminé par la covid-19 (caissières, vendeuses, agents d'accueil ou de sécurité, transport collectif…), et des travailleurs obligés de rester sur site et exposés à leurs collègues. Ce premier groupe comprend 76 % de femmes. Il est globalement moins diplômé que le reste de la population et se compose principalement d'ouvriers et d'employés. La première ligne est particulièrement mobilisée (par exemple, elle doit travailler plus) : 26 % des professionnels de santé disent que leurs conditions de travail se sont dégradées pendant le confinement, de même que 18 % des travailleurs qui sont exposés directement au public.

Un second groupe, constitué des télétravailleurs, est, pour sa part, relativement plus protégé des contaminations que le premier. Il s'agit majoritairement de cadres ou de professions intermédiaires. Au total, 80 % des cadres et 60 % des professions intermédiaires ont télétravaillé pendant le confinement. ▶

Les plus défiants respectent davantage les gestes barrières

Le sociologue Frédéric Gonthier s'est intéressé à une question peu étudiée : le respect des gestes barrières selon la sensibilité politique des Français interrogés dans le cadre de l'enquête « Vico ». Le résultat est pour le moins surprenant : ceux qui respectent le plus les gestes barrières (port du masque et de gants, lavage régulier des mains, utilisation de gel hydroalcoolique, désinfection des espaces susceptibles d'être contaminés…) sont aussi ceux qui sont les plus critiques à l'égard du gouvernement. Et pour cause : *« Les individus les plus défiants vis-à-vis de l'exécutif observent davantage les gestes barrières car ils se sentent plus menacés »*, explique le chercheur. Ils ont moins confiance dans l'exécutif en place pour les protéger. F. Gonthier cite un autre exemple pour confirmer son hypothèse : celui des États-Unis, où il a pu observer que les démocrates sont plus précautionneux que les républicains. Ce biais partisan ne résisterait néanmoins pas à l'effet régional : plus on est dans une région touchée par la covid-19 (Île-de-France, Grand Est), plus on respecte les gestes barrières et ceci, quelle que soit la tendance politique. ■ M.N.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Les liens sociaux se transforment

En matière de relations sociales, le confinement a changé en partie nos habitudes.

● **Les relations sociales sont devenues plus connectées et expressives.** Auparavant, les contacts à distance étaient surtout instrumentaux (obtenir un renseignement, convenir d'un rendez-vous…). Avec le confinement, les Français ont multiplié les appels téléphoniques, les appels vidéo et les messages par SMS ou messageries instantanées pour entretenir les liens et partager le vécu. Les appels téléphoniques ont été les plus fréquents, mais les appels vidéo et les messageries instantanées ont gagné en importance et en convivialité. La mode des « apéros zoom » en témoigne. Ce sont souvent les plus jeunes qui ont initié leur famille, notamment leurs parents, à ces nouvelles technologies. Cette solidarité générationnelle pour familiariser aux moyens modernes de communication est un phénomène relativement inédit, à en croire les sociologues Julien Figeac, Michel Grossetti, Guillaume Favre et Léo Joubert, qui analysent ce volet de l'enquête « Vico ».

● **Les relations de voisinage ont regagné en vitalité.** Dans l'enquête « Vico », un Français sur cinq déclare avoir noué des relations avec ses voisins ou s'en être rapproché pendant le confinement. Le voisinage a ainsi constitué une *« sociabilité par défaut »* comme l'appellent les sociologues G. Favre et Lydie Launay. Ce sont surtout les plus de 70 ans ou les couples avec enfants qui en ont profité. Certains se sont ainsi enquis de la santé de leur(s) voisin(s) âgé(s). Les voisins avec enfants se sont rapprochés davantage que les autres, les enfants aidant à établir le contact. Le confinement a aussi gommé les inégalités spatiales : habituellement, ces relations sont plus fortes en ville qu'à la campagne et moins importantes en habitat social. Durant le confinement, les relations de voisinage se sont renforcées partout. Pour le meilleur, et pour le pire aussi : en habitat collectif, les conflits impliquant les voisins sont devenus plus importants (nuisances sonores, décalage du style ou du rythme de vie qui perturbe les autres, etc.).

● **La tendance à entretenir des relations amicales avec des personnes qui nous ressemblent s'est renforcée.** Deux raisons principales à cela. D'abord, les relations professionnelles ont été moins fréquentes avec le télétravail, le chômage partiel et le ralentissement global des activités professionnelles. Or, les relations de travail apportent beaucoup de mixité dans nos relations sociales. Cadres, employés ou professions intermédiaires se côtoient et peuvent discuter plus facilement entre eux. Ensuite, le sentiment de vivre une période difficile amène à se rapprocher de personnes qui sont dans la même situation que nous : les étudiants appellent leurs copains pour discuter et prendre des nouvelles ; une personne isolée appelle un ami dans la même situation pour passer le temps car elle sait qu'il est disponible lui aussi… Se sont développées principalement les homophilies de diplôme, d'âge et de situation familiale, en particulier entre célibataires ou entre personnes vivant en couple et sans enfant.

● **Le rôle central des femmes pour rester en contact avec les proches se maintien.** Habituellement, les femmes s'en soucient plus que les hommes. Le confinement a accentué ce phénomène, comme le montre l'enquête « Vico ». Les femmes ont pris plus souvent le temps d'appeler de la famille ou des amis pour avoir de leurs nouvelles. ■ M.N.

▶ Ceux de ce groupe se disent fatigués et irritables, mais aussi plus détendus, en forme et heureux. Ces sentiments *a priori* contradictoires s'expliquent par le fait que les télétravailleurs ont pu organiser leur travail avec plus de liberté, d'où les sentiments de détente et de bonheur, mais en même temps, ils ont été privés des communications habituelles, directes, avec leurs collègues, permettant d'éclaircir rapidement les éventuels problèmes, ce qui a pu générer ponctuellement un surcroît de fatigue et d'irritation.
Leur ressenti, s'il est globalement plus positif que celui des travailleurs en première ligne, dissimule néanmoins des situations compliquées. Les télétravailleurs déclarent un peu plus souvent que les autres avoir manqué de temps libre. Notamment les femmes avec enfants, qui ont souvent dû assumer les tâches ménagères et éducatives.

Pertes de revenus

En résumé, le confinement a créé des conditions économiques et financières globalement compliquées, surtout pour ceux déjà fragiles économiquement (ouvriers, ménages aux revenus modestes, étudiants…). Exploitant l'enquête « Vico », les sociologues Vincent Cardon et Anton Perdoncin notent que la production nationale a baissé de 20 % entre avril et juin 2020. Le salaire moyen par habitant a diminué de 2,5 % au premier trimestre et de 10 % au second par rapport aux mêmes trimestres en 2019. En mai 2020, 23 % des ménages disent avoir vu leurs revenus diminuer pendant le confinement et seulement 2 % estiment qu'ils ont augmenté. Un « rattrapage » n'est cependant pas à exclure, avec la reprise de l'activité économique, lorsque la crise sera terminée. Le rebond durant l'été 2020 l'a déjà montré.
Ce sont principalement les ouvriers qui ont perdu le plus de revenus, malgré le chômage partiel, auquel sont venus s'ajouter des arrêts maladie pour garde d'enfants ou encore de la pose contrainte de congés. Ainsi, 43 % des ouvriers ont connu au moins une de ces

formes d'interruption d'activité pendant le confinement alors que ce n'est le cas que d'environ un tiers des cadres et des professions intermédiaires (34 %) ainsi que des employés (32 %).

Selon le *Portrait social 2020* de l'Insee, les personnes déclarant des pertes de revenus sont davantage représentées parmi les artisans et les commerçants (un sur deux déclare avoir perdu des revenus) ; les ouvriers (un peu plus du tiers) ; les ménages avec enfants (un tiers) et les ménages dont les revenus sont les plus modestes (un tiers des ménages aux revenus les plus bas dit avoir vu ses revenus diminuer).

Enfin, les jeunes de moins de 30 ans ont connu une situation économique particulièrement compliquée. Pour les étudiants, les apprentis ou les stagiaires, les offres de stage se sont considérablement réduites. Les jeunes actifs ont plus souvent perdu leur emploi que les autres (9 % des moins de 25 ans contre seulement 2 % des 40-65 ans selon l'Insee). L'enquête « Vico » estime que pendant le confinement, environ 3,5 millions de Français ont quitté leur lieu de vie habituel pour aller vivre ailleurs, dont la moitié était des étudiants, des apprentis ou des stagiaires. L'autre moitié se composait de jeunes adultes précarisés avec de faibles revenus ou au chômage ; de couples qui n'habitaient pas ensemble et qui ont décidé de franchir le cap pendant le confinement ; ou encore, pour une petite minorité seulement, de très diplômés avec des revenus élevés, partis vivre à la campagne. ■

Pour aller plus loin…

- **France, portrait social 2020**
  Insee, 2020.
- **Le monde d'aujourd'hui. Les Sciences sociales au temps de la covid-19**
  Marc Lazar, Guillaume Plantin et Xavier Ragon (dir.), Les Presses de Sciences Po, 2020.
- **Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020**
  Anton Perdoncin (dir.), UGA, à paraître en 2021.

ZoranM/Getty

Gardiennes du foyer, plus que jamais !

Le confinement a renforcé les inégalités domestiques. Tel est le constat unanime des enquêtes « Vico », « CoCo » et du *Portrait social 2020* de l'Insee. Dans le contexte de confinement, il est devenu difficile de faire appel à une nourrice, une aide ménagère, ou même à des proches pour donner un coup de main. Les charges domestiques et éducatives ont augmenté dans tous les ménages avec des enfants. Or, ce sont le plus souvent les femmes qui ont dû s'en occuper, ce qui leur a pris parfois beaucoup de temps. Selon l'Insee, 19 % des femmes disent avoir consacré plus de quatre heures par jour au travail domestique, contre 9 % des hommes.

Concernant le travail éducatif, l'enquête « Vico » note que 65 % des pères et autant des mères déclarent s'être impliqués dans le travail scolaire, mais 63 % des mères déclarent y avoir consacré plus d'une heure par jour contre seulement 49 % des hommes. Ces inégalités sont plus fortes encore dans les plus jeunes couples avec enfants. Selon l'enquête « Vico », 56 % des femmes de moins de 45 ans ayant des enfants déclarent avoir passé plus d'une heure par jour pour faire les devoirs à la maison, contre seulement 42 % des hommes.

Le partage du travail éducatif n'a été plus équitable qu'à la marge, en haut de l'échelle sociale. Les pères les plus diplômés ou disposant d'emplois plus qualifiés que les autres se sont impliqués un peu plus. Cependant, l'aide apportée par ces derniers concernait surtout les niveaux scolaires secondaires, les femmes restant les principales responsables de l'aide scolaire en primaire, celle-ci pouvant être assez chronophage car les enfants sont moins autonomes que les adolescents… ■ M.N.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

RENCONTRE AVEC PHILIPPE AGHION

Pour un optimisme de combat

Julien Faure/Leemage

PHILIPPE AGHION

Économiste, professeur au Collège de France, membre du Cercle des économistes, il a publié, entre autres, Repenser la croissance économique *(Collège de France/Fayard, 2016).*

Quelles leçons peut-on tirer des crises économiques traversées par la France depuis plusieurs années ? Pour l'économiste Philippe Aghion, celle de la covid-19 accentue la nécessité d'encourager les innovations.

Philippe Aghion est professeur au Collège de France, où il occupe, depuis 2015, la chaire intitulée « Économie des institutions, de l'innovation et de la croissance ». Cet économiste a professé dans les plus prestigieuses institutions : université de Harvard, London School of Economics, École d'économie de Paris. Spécialiste de macroéconomie, il a développé dans ses travaux une théorie de la croissance fondée sur la destruction créatrice. Pour lui, le capitalisme doit être régulé par les pouvoirs publics et par la société civile afin que la destruction créatrice génère une croissance qui protège les individus tout autant que la planète. Il vient de publier, avec les économistes Céline Antonin et Simon Bunel, *Le Pouvoir de la destruction créatrice* (Odile Jacob, 2020), un ouvrage explicatif et détaillé qui propose de penser l'avenir.

Pouvez-vous expliquer ce que l'on entend par la notion de destruction créatrice ?

La destruction créatrice est le processus par lequel de nouvelles innovations viennent sans cesse remplacer d'anciennes technologies qui deviennent ainsi dépassées. Quand les avions Boeing sont apparus, les gens n'ont plus pris le paquebot *France* pour traverser l'Atlantique. L'ordinateur a remplacé la machine à écrire. L' iPhone a pris la place des appareils photos, on n'entend plus parler de Kodak, ni du Minitel d'ailleurs !

La notion de destruction créatrice a été formulée à la fin du 19e siècle par l'économiste Joseph Schumpeter. Mais ce dernier était foncièrement pessimiste : il prévoyait que les innovateurs allaient se transformer en gros conglomérats, ce qui aboutirait en fin de compte à l'élimination des petites et moyennes entreprises au profit d'un triomphe des intérêts acquis et de la bureaucratie. Au contraire, notre livre prône un « optimisme de combat » : nous identifions les leviers qui peuvent être activés par l'État et la société civile de façon à contrer l'influence des intérêts acquis et ainsi permettre une croissance soutenue et inclusive. C'est ce que l'on appelle la régulation du capitalisme.

Cependant, la destruction créatrice supprime des emplois devenus obsolètes ou peu rentables. Elle peut avoir des effets néfastes sur le bien-être et même la santé des personnes…

Aux États-Unis effectivement, la perte d'emploi a des effets néfastes sur la santé des individus : obésité, addictions, dépression… Mais ce n'est pas le cas au Danemark, grâce à la flexisécurité : quand une personne perd son emploi, elle bénéficie d'un revenu garanti et elle est formée pour un nouvel emploi. C'est

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

toute la différence entre un capitalisme « coupe-gorge » et un capitalisme qui protège. D'un autre côté, le capitalisme américain est plus innovateur. Il faut donc combiner les bons côtés des deux modèles.

La destruction créatrice peut-elle être un levier pour les sociétés postcovid ?

Avec la crise de la covid, certaines habitudes vont se transformer : par exemple, à l'avenir, je prendrai moins l'avion ; et surtout le télétravail va augmenter (aux États-Unis, on estime que sa part dans la production de biens et services passera de 7 à 20 % des salariés) ; il est possible aussi que les consultations en ligne, médicales notamment, se généralisent… Pour moi, ces changements vont être durables, ils illustrent parfaitement le processus de destruction créatrice.

Par ailleurs, la crise de la covid a mis en évidence de nombreux dysfonctionnements dans l'organisation de nos systèmes économiques et dans nos sociétés. En France par exemple, on s'est rendu compte que l'on avait trop délocalisé notre production industrielle. Dans le domaine pharmaceutique en particulier, nous avons perdu le *leadership* que nous avions auparavant. C'est le cas aussi pour l'industrie automobile. Or c'est par l'innovation que nous pouvons reconquérir la maîtrise de nos chaînes de valeur.

Et pour innover, il faudra investir non seulement dans la recherche fondamentale mais aussi dans le passage de la recherche fondamentale aux applications. En France, la recherche et l'université sont sous-financées par rapport à des pays comme les États-Unis, les pays scandinaves ou l'Allemagne. Par ailleurs, les institutions qui permettent de passer de la recherche théorique aux applications sont encore trop peu développées chez nous : nous ne disposons pas de l'équivalent des DARPA* et BARDA* américaines.

« L'innovation est le principal moteur de la croissance », ***dites-vous dans votre livre. Certains prônent la décroissance, en arguant que c'est aussi une innovation de décroître en sachant s'adapter. Une économie verte est-elle conciliable avec la croissance et le développement ?***

Je ne conçois pas la croissance comme quantitative, mais plutôt comme une amélioration continue de notre qualité de vie. Lorsque je vais chez le dentiste aujourd'hui, j'ai moins mal que lorsque je m'y rendais dans les années 1960, grâce aux progrès réalisés en dentisterie depuis cette époque !

L'erreur serait de penser qu'une économie verte est moins productive. Simplement, les innovations doivent être des innovations vertes. La production des voitures électriques par exemple est une innovation verte.

Cependant, l'innovation n'est pas spontanément écologique. Nos études montrent que ceux qui innovaient dans le passé dans des technologies polluantes ont tendance à toujours développer ces mêmes domaines. C'est pourquoi il faut réorienter l'innovation des entreprises vers les technologies vertes. Les instruments pour y parvenir sont multiples : prix du carbone bien sûr, mais également subventions à l'innovation verte, taxe carbone aux frontières, politique industrielle (il nous faut une DARPA énergie). Pendant longtemps encore nous aurons besoin de centrales nucléaires et hydroélectriques : c'est grâce à elles que le France contribue à moins de 1 % du total des émissions de CO_2 dans le monde. Pour réussir la transition énergétique et lutter efficacement contre le réchauffement climatique, joueront un rôle clé non seulement l'État, mais également la société civile, c'est-à-dire des consommateurs qui ont de plus en plus de demandes pour des produits verts.

Les crises peuvent-elles casser les codes de nos représentations ? En économie, par exemple, la dette était perçue comme un lourd handicap. Aujourd'hui, cette vision semble largement relativisée…

Déjà avant la covid, mon collègue Olivier Blanchard, économiste et professeur au Massachusetts Institute of Technology (MIT), expliquait clairement que la dette se rembourse déjà partiellement lorsque le taux de croissance moyen à long terme est sensiblement supérieur au taux d'intérêt, ce qui est le cas en France, où le taux de croissance potentiel (c'est-à-dire à long terme) est de 1,5 % par an tandis que les taux d'intérêt sont actuellement très bas et vont le rester. Mais pour maintenir et si possible augmenter ce taux de croissance potentiel, il faut investir davantage dans la recherche, l'innovation, et la politique industrielle. Dans le même temps, nous ne ferons pas l'économie d'une véritable réforme de l'État. ■

Mots-clés

Darpa

Defense Advanced Research Projects Agency (« Agence pour les projets de recherche avancée de défense »)

Barda

Biomedical Advanced Research and Development Authority (interface entre le gouvernement fédéral américain et l'industrie biomédicale)

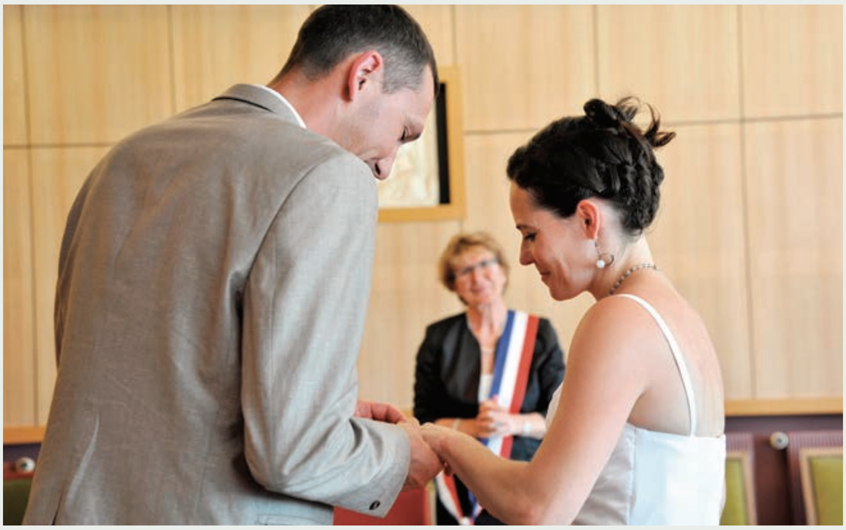
Ces agences sont chargées de développer les innovations pour lesquelles la recherche fondamentale a déjà été effectuée, en coordonnant les ressources et les expérimentations, pour passer au stade des applications. C'est à la DARPA que l'on doit le laser, le GPS, Internet et la navigation autonome. Quant à la BARDA, elle a joué un rôle de premier plan dans la production et la diffusion en un temps record de vaccins contre la covid-19.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

France 2021, portrait d'une société

MAUD NAVARRE

De nombreux indices témoignent de la vitalité de la société française. Quelques difficultés se manifestent néanmoins.



Photononstop/Alamy

67 millions de Français : une démographie dynamique

● En janvier 2021, la France compte **67,4 millions d'habitants** contre 50 millions en 1970. La croissance de la population française est due aux naissances plus qu'à l'immigration.

● **18 % des Français ont moins de 15 ans** (moyenne de l'Union européenne : 16 %). La natalité est l'une des plus élevées des pays d'Europe après l'Irlande.

● **20 % des Français ont plus de 65 ans** (*idem* dans l'UE). Cette tranche d'âge augmente depuis une trentaine d'années, notamment avec les *baby-boomers*, qui sont devenus des *papy-boomers*, et l'allongement de l'espérance de vie.

● **L'espérance de vie a doublé depuis le début du 20e siècle.** Elle s'établit à 86 ans pour les femmes et 80 ans pour les hommes aujourd'hui. L'écart s'est réduit au fil des années et s'est stabilisé depuis 2015. Il reste relativement élevé en France au regard de la moyenne européenne (5,2 ans).

● Le mariage reste la situation matrimoniale la plus répandue : 43 % des Français de plus de 15 ans sont mariés, 41 % sont célibataires (en comptant les couples en concubinage et les pacsés). Les autres sont veufs ou divorcés. La vie en solo progresse fortement, notamment aux âges avancés, du fait de l'espérance de vie des femmes plus élevée. ■

Source : « Bilan démographique 2019 », *Insee première*, n° 1789, 2020 ; insee.fr

Un pouvoir d'achat globalement en hausse

● Le pouvoir d'achat des Français s'est accru depuis 1975, malgré quelques récessions ponctuelles, suite à la crise économique de 2008 par exemple. En 2019, il représentait en moyenne 45 % de plus qu'en 1975 (en excluant les dépenses préengagées comme les crédits).

La quantité de biens et de services que l'on peut acheter avec son salaire a connu des progressions régulières depuis 2014, autour de 1 à 1,5 % suivant les années. En 2019, la hausse s'est établie à 2,1 %, le record de la décennie !

L'année 2020, marquée par la crise sanitaire de la covid-19, entache cette dynamique : le pouvoir d'achat devrait diminuer de 0,5 %. Un phénomène qui devrait être de courte durée car les prévisions pour 2021 tablent sur une hausse. ■

Source : Insee, *Portrait social 2020*, et insee.fr

Hinterhaus Productions/Getty

Paolo Toffanin/Getty

De bons résultats pour l'emploi… avant 2020 !

● **La population active** (personnes de 15 à 64 ans qui travaillent ou cherchent un emploi) regroupe **29,2 millions de Français** : 15 millions d'hommes et 14,2 millions de femmes.

● En 2019, **le chômage** avait baissé pour la 4e année consécutive et s'établissait à **8,4 %**. Il était encore supérieur d'1 point aux taux enregistrés avant la crise économique de 2008. Idem, l'emploi à temps partiel (18 % des emplois) et le sous-emploi aussi (5, 4 % des emplois) étaient en baisse. L'année 2020 s'est avérée plus compliquée à cause des confinements et de leurs effets économiques. L'Insee estime que le chômage devrait s'établir **autour de 9,5 % en 2020.** ■

Source : *Insee Références*, édition 2020.

…Mais 9 millions de pauvres

En 2018, dernière année connue, **9,3 millions de personnes vivaient en dessous du seuil de pauvreté en France** (équivalent à 60 % du revenu médian, soit 1 063 euros par mois). **15 % de la population** était concernée. C'est 1,5 million de personnes en plus qu'au début des années 2000.

La moitié de ces personnes pauvres vit avec moins de 855 euros par mois. Cette situation affecte aussi plus souvent les chômeurs, les étudiants, les familles monoparentales ou, au contraire, les couples ayant plus de trois enfants et les personnes seules. ■

Source : Insee, Portrait social 2020.

JackF/Adobe

Bonheur privé, malheur public

Les Français sont majoritairement convaincus que **la France décline : seulement 22 % des enquêtés pensent l'inverse**. 51 % pensent que cela peut changer mais 27 % considèrent au contraire que cette situation est irréversible. Le sentiment de déclin se manifeste régulièrement dans les sondages d'opinion ces dernières années.

Pourtant, les Français se montrent majoritairement **satisfaits de la vie qu'ils mènent**. En 2019, ils attribuaient une note moyenne de satisfaction s'élevant à 7,3 sur 10.
La nostalgie est forte : 68 % considèrent qu'en France, c'était mieux avant. 47 % pensent cependant que l'avenir de la France est plein d'opportunités et de nouvelles possibilités. ■

Des Français préoccupés

Parmi les principales préoccupations arrive en tête, contexte oblige, l'**épidémie de covid-19** pour presque un Français sur deux. Les problèmes cités ensuite concernent l'**insécurité** (délinquance…), l'avenir du **système social** (santé, retraites…), la **protection de l'environnement** et les **difficultés de pouvoir d'achat** (entre 36 et 39 % des répondants les mentionnent comme sujets de préoccupation). Parmi les autres sujets d'inquiétude figurent le niveau de l'immigration, la menace terroriste, le taux de chômage ou encore l'avenir du système scolaire (entre 12 et 23 % des réponses). ■

Source : Ipsos, *Fractures françaises 2020*, vague 8.

Rue de la Buanderie, Bruxelles

Ces Gaulois que l'on dit ingouvernables

Manifestations, abstention record aux différentes élections… Les Français semblent difficiles à gouverner. En cause, l'héritage révolutionnaire, mais aussi le fossé qui s'est creusé avec le pouvoir politique depuis des années.

Jean-Claude Monod

Philosophe et cinéaste, chercheur au CNRS, enseignant à l'ENS, il a récemment publié *L'Art de ne pas être trop gouverné*, Seuil, 2019.

Le peuple français est souvent décrit comme indiscipliné – parfois pour le déplorer par contraste avec le sens de la discipline dont seraient dotés des pays voisins, en Europe du Nord – ou comme insoumis – souvent pour l'en louer, en remontant à l'acte fondateur de son histoire moderne : la Révolution. Admirateur du rôle du peuple français dans l'histoire de l'émancipation, Karl Marx voyait en même temps la France de 1789 comme le foyer de *« l'illusion politique »*, d'une croyance idéaliste en la toute-puissance de la volonté. Les gouvernants auront plutôt tendance à se plaindre de la difficulté à gouverner ce peuple de *« Gaulois réfractaires au changement »*, selon une formule de l'actuel président de la République. Cette plaisanterie semblait renvoyer à des facteurs religieux puisqu'elle évoquait par contraste les Danois, *« peuple luthérien »*, chez qui Emmanuel Macron se trouvait alors en visite en 2018. La comparaison des histoires confessionnelles et politiques a en effet pu faire dire que les pays réformés (protestants) étaient plus naturellement réformistes, tandis qu'en France, catholique et révolutionnaire, les changements politiques avaient tendance à prendre la forme d'affrontements entre deux France, traditionnelle *versus* moderne. Mais l'invocation du Gaulois, antérieur à cette histoire confessionnelle, semblait plutôt s'ancrer dans la culture populaire – le « village irréductible » d'Astérix !

Quoi qu'il en soit, avec la vision de K. Marx et la plaisanterie d'E. Macron, on retrouve

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

deux interprétations classiques de la difficulté à gouverner le peuple français. L'une qui insiste sur le passé révolutionnaire prêt à ressurgir à la faveur des conflits politiques ; l'autre qui fait plutôt état d'une résistance des mentalités aux processus d'adaptation obligée à la mondialisation, aux transformations du monde économique en particulier – suivant le mot d'ordre dominant du néolibéralisme : *« Il faut s'adapter »* (1). Mais que valent ces hypothèses ?

L'instabilité constitutionnelle

Notre République tire son origine et sa légitimité d'une Révolution dont certains acteurs avaient conscience d'une difficulté de principe : si l'on déclare le peuple souverain, peut-on encore prétendre encadrer son pouvoir par une Constitution ? Si la source de légitimité est la volonté du peuple, peut-on accepter de déléguer celle-ci à des représentants ? L'une des sources invoquées de la difficulté française à gouverner est la matrice rousseauiste de la compréhension de la loi comme expression de la volonté générale qui est censée être la volonté de tous. Les idées de représentation, de pluralisme et de délibération trouvent malaisément leur place dans ce cadre.

Néanmoins, la conciliation entre l'idée de démocratie et celle de représentation s'est réalisée peu à peu (2), et ce n'est peut-être pas tant autour de l'événement révolutionnaire lui-même que s'est nouée l'idée d'un pays ingouvernable que dans ses suites : la succession de régimes comme la République, la Restauration, les Empires ; l'instabilité constitutionnelle qui fait contraste avec la continuité des États-Unis en la matière (une seule Constitution depuis 1787) ; et jusqu'au goût de la capitale pour les soulèvements, 1848, la Commune de 1871 ou encore Mai-68… Histoire agitée, assurément. Néanmoins, entre ces dates, ces événements irruptifs (mais parfois suivis de raz-de-marée électoraux en faveur des partis conservateurs), les Français se sont laissés gouverner – parfois même trop, si l'on pense à la période de la collaboration. Ils ont souvent protesté par des grèves ou des manifestations de masse contre des réformes ou des projets de loi (sur l'école, contre le « mariage pour tous », la « loi travail » ou la réforme des retraites…), mais on peut considérer le conflit – à condition qu'il ne débouche pas sur la guerre civile – comme inhérent au fonctionnement d'une démocratie vivante.

Pourtant, les enquêtes d'opinion montrent que le sentiment d'un système de gouvernement grippé, inspirant la défiance, a bien augmenté ces dernières années, et en parallèle les conflits sociaux ont pris un tour plus dur. À cet égard, le mouvement des Gilets jaunes a frappé les esprits, en raison des violences qui l'ont accompagné mais aussi parce qu'il a fini par obtenir des concessions du gouvernement, là où des manifestations de masse comme celle sur la « loi travail » en 2016 avaient, dans les années précédentes, échoué à faire reculer le pouvoir. Cet épisode invitерait à retourner l'interrogation : plutôt que de stipuler que le peuple français serait difficile à gouverner, n'est-ce pas le fonctionnement des institutions et des élites politiques qui produit un fossé entre celles-ci et les gouvernés ?

Institutions centralisées *vs* médiations faibles

Les institutions françaises contrastent avec des systèmes fédéraux ou des pays très décentralisés faisant un large usage de référendums, comme la Suisse et ses « votations » à l'occasion de référendums d'initiative populaire. Le pouvoir politique en France apparaît toujours pyramidal, concentré et centralisé, le présidentialisme de la Vᵉ République s'inscrivant à cet égard dans le sillage de la monarchie. Le charisme exceptionnel de son fondateur ne s'est pas transmis à des successeurs, nés en des temps moins propices à l'héroïsme, mais la dépendance de la majorité parlementaire vis-à-vis du Président fraîchement élu s'est accentuée avec l'inversion du calendrier électoral. Parlement faible, syndicats sans troupes, partis sans crédit, les médiations entre les intérêts des gouvernés et les décisions du gouvernement sont aujourd'hui peu efficaces. Là où, en Allemagne, les *Länder*, la culture de compromis entre patronat et syndicats permettent des niveaux feuilletés de consultation, de discussion et de décision, en France, on continue de se tourner vers le souverain, serait-ce pour tonner contre lui, car toutes les décisions semblent dépendre de lui, même si le Premier ministre est en principe celui qui conduit la politique du gouvernement.

Les élites, largement issues des mêmes groupes sociaux et des mêmes grandes écoles, peuvent apparaître comme une « noblesse d'État », selon la caractérisation de Pierre Bourdieu, homogène et endogame, circulant souvent entre haute fonction publique et grandes entreprises ou banques d'affaires, au risque de perdre de vue l'intérêt public et les problèmes quotidiens de la majeure partie de la population. Ces tendances se sont-elles corrigées ou renforcées ces derniers temps ? La « verticalité » revendiquée par le Président a accentué l'allure monarchique de la Vᵉ République. Sa politique économique (avec la quasi-suppression de l'ISF et des emplois aidés, l'abandon de la *flat tax*, la réforme du travail très favorable aux employeurs) a nourri la vision d'un Président au service des très riches… et par contrecoup des protestations populaires inédites. Certes, E. Macron a trouvé une réponse habile à la contestation des Gilets jaunes en lançant un « grand débat » national et en sillonnant lui-même le territoire pour discuter directement avec des citoyens. De même, la Convention citoyenne sur le climat semblait répondre à la quête d'une démocratie plus effective, orientée vers une implication des citoyens au-delà du simple vote, sur un mode participatif ou délibératif. Ces expériences ont leurs limites. Elles ont pu apparaître comme des diversions ou des récupérations. Il n'en reste pas moins que c'est sûrement par des formes de « démocratisation de la démocratie » au-delà de sa structure parlementaire et présidentielle que l'on commence à répondre à l'actuelle crise de gouvernementalité. ■

(1) **Barbara Stiegler,** *« Il faut s'adapter ». Sur un nouvel impératif politique*, Gallimard, 2019.
(2) **Bernard Manin,** *Principes du gouvernement représentatif*, 3ᵉ éd., Flammarion, coll. « Champs », 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Les politiques de gestion de crise sont-elles adaptées ?

Depuis le début des années 2000, les gouvernements ont mis en place des dispositifs pour gérer les crises, mais ceux-ci peinent à faire leurs preuves.

Olivier Borraz et François Dedieu

Olivier Borraz est directeur de recherche au CNRS, François Dedieu chargé de recherche Inrae au Lisis. Ils ont publié, avec Henri Bergeron et Patrick Castel, *Covid-19 : une crise organisationnelle*, Presses de Sciences Po, 2020.

La crise liée à la covid-19 révèle un paradoxe saisissant. La France se prépare à faire face à une pandémie de ce type depuis 2004, date du premier plan pandémie grippale. Pourtant, malgré un imposant arsenal, le pays semble avoir été pris au dépourvu début 2020. Pourquoi ces dispositifs ne permettent-ils pas d'anticiper la survenue de la crise ?

La politique de gestion de crise actuelle trouve ses fondements dans la loi de modernisation de la sécurité civile de 2004, ainsi que la circulaire du 2 janvier 2012 sur l'organisation gouvernementale des crises majeures. La protection civile demeure, à l'échelon local autour des plans Orsec (Organisation de la réponse de la sécurité civile), la cheville ouvrière de la gestion des situations d'urgence. Parallèlement, la dimension intersectorielle des crises a justifié la création au niveau national d'une Cellule interministérielle de crise (Cic), située au ministère de l'Intérieur mais sous l'autorité du Premier ministre.

Un empilement de règles et de procédures…

Depuis 2004, on assiste à une explosion de règles et de procédures, d'instruments et de dispositifs de coordination au sein de l'État, pour se prémunir contre les effets déstabilisateurs des crises. Pourtant, lorsqu'un événement grave survient, qu'il s'agisse d'un ouragan (ex. Irma en 2017), d'un accident industriel comme à l'usine Lubrizol en 2019 *(encadré)* ou d'une pandémie comme la covid-19 en 2020, le dispositif mis en place s'écarte de ce qui avait été prévu. Les plans ne sont pas toujours appliqués, des cellules ne sont pas activées alors que de nouvelles structures sont créées *ex nihilo*. Les acteurs justifient ces écarts soit par l'urgence, soit en raison de la nature particulière de l'événement, soit encore par le souci de ne pas se lier les mains en appliquant les procédures de manière trop rigide.

Certes, des exercices de gestion de crise existent. Mais ces entraînements ne prévoient pas les situations d'incertitude, d'urgence ou de perte de sens. Ils cherchent juste à vérifier la connaissance des procédures prévues, produisant ainsi une confiance injustifiée qui amplifie le sentiment de surprise lorsque l'évènement survient. À ce moment, les organismes gestionnaires se rigidifient dans leurs territoires d'intervention ordinaires, alors même que les urgences transcendent les frontières administratives. Au niveau national, par exemple, la Cic, censée coordonner la réponse gouvernementale, reste toujours pilotée par le ministère de l'Intérieur. Les cellules de crise dans les autres ministères ont tendance à percevoir cet effort de coordination interministériel, non pour ce qu'il est, mais comme une ingérence.

…conduisant à une dynamique du désordre

Le chevauchement des territoires d'intervention qui s'opère dans ces moments est amplifié par la myriade de plans d'urgence. On peut ainsi s'interroger sur la différence entre le plan Novi (Orsec-Nombreuses victimes) du ministère de l'Intérieur et les plans blancs et Orsan du ministère de la Santé, qui comportent tous au moins un volet concernant l'afflux massif de blessés et de victimes.

Cet empilement administratif de dispositifs et de plans, tant au niveau national que local, entraîne une « guerre des samaritains », où chacun finit par prendre des décisions indépendamment des autres. La résolution de la crise dépend alors plus d'une dynamique du désordre aux effets imprévisibles que de l'application de plans qui servent surtout de support à l'exercice symbolique du pouvoir (1).

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Dernière étape, les retours d'expérience ont tendance à rabattre les problématiques de la crise sur des défaillances ou des dysfonctionnements qui ne remettent pas en cause la capacité plus générale de l'État à gérer les crises *(encadré)*. En procédant de la sorte, ces rapports véhiculent un implicite rassurant : les crises apparaissent non seulement comme exceptionnelles par essence, mais en corrigeant ces dysfonctionnements ponctuels, ils autorisent à croire que les crises à venir seront mieux gérées.

Stéphane Cardinale/Corbis/Getty

Paris, 5 avril 2020. Des policiers contrôlent les attestations de sortie sur l'esplanade du Trocadéro lors du premier confinement.

Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Trois pistes permettraient de sortir de ce cercle vicieux. Tout d'abord, la coordination et la coopération demeurent les impensés de la gestion de crise. Dans la crise actuelle, la concurrence à laquelle se livrent le ministère de la Santé et celui de l'Intérieur au niveau national, et les préfectures et les Agences régionales de santé dans les territoires, occasionne de nombreux cafouillages (masques et tests) et retards d'intervention (vaccins). La Cic ne peut pas réellement tenir le rôle de coordination transsectorielle. Sans doute faudrait-il envisager la création d'une agence indépendante et spécialisée sur le modèle de la Federal Emergency Management Association (FEMA) américaine.

Ensuite, il conviendrait de refonder les exercices de crise autour de l'acquisition de la compétence de « bricolage » au sens de l'usage créatif des ressources à sa disposition (2) qui permet aux acteurs de s'adapter à ces situations inconnues.

Enfin, trop souvent, les rapports d'enquête invisibilisent des traits récurrents à chaque crise, comme la concurrence interministérielle, l'hypercentralisation de la décision qui entraîne une confusion entre conduites opérationnelle et stratégique, ou l'incapacité à anticiper et préparer les décisions. S'interroger sur les raisons de ces récurrences permettrait de mieux affronter les crises à venir, en évitant les nombreuses improvisations et leurs effets parfois délétères que l'on observe dans les crises passées ou en cours. ■

La crise de Lubrizol

Dans la nuit du 25 au 26 septembre 2019, un incendie dans l'usine Lubrizol de Rouen conduit le préfet à prendre des décisions pour éviter que l'incendie se propage aux usines voisines et pour rassurer la population. Si l'incendie est très vite maîtrisé, en revanche la population exprime une défiance à l'encontre de la communication préfectorale, conduisant l'accident à se transformer en une crise. Les trois rapports publiés après celle-ci (Assemblée nationale, Sénat et inspections générales) insistent tous sur le fait que la crise résulte d'abord d'un manque de culture du risque. C'est parce que la population n'était pas suffisamment sensibilisée au risque que le préfet a choisi de ne pas déclencher les sirènes durant la nuit, de peur de provoquer un mouvement de panique.

Et c'est parce que les acteurs locaux ne partageaient pas une culture du risque suffisante qu'ils n'ont pas su tirer les leçons du précédent accident survenu sur le même site en 2013.

Pourtant, il ressort de ces rapports que la gestion de crise s'est très peu appuyée sur les dispositifs de coordination introduits après l'accident de 2013, conduisant du coup à des erreurs de communication, une mauvaise interprétation des demandes formulées par les populations, et plus généralement une grande confusion parmi les acteurs de la crise. Mais en mettant en avant la culture du risque, notion hautement ambiguë, comme variable explicative, ces rapports exonèrent le préfet et ses services de toute responsabilité dans la survenue de la crise. ■ O.B. ET F.D.

(1) **Claude Gilbert,** *Le Pouvoir en situation extrême. Catastrophes et politique*, L'Harmattan, 1992.
(2) **Karl Weick,** « The collapse of sensemaking in organizations. The Mann Gulch disaster, *Administrative Science Quarterly*, 1993.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Yoshiyoshi Hirokawa/Getty

La France est-elle prête pour le télétravail ?

Avec la crise sanitaire, de nombreux salariés ont expérimenté le travail à distance. Alors que le télétravail peinait à s'imposer en France jusque-là, est-on à l'aube d'un véritable changement ?

Frédérique Letourneux
Docteure en sociologie.

Le télétravail a pris une ampleur inédite à l'occasion de la crise de la covid-19 et des mesures de confinement successives. Au printemps 2020, lors du premier confinement, le travail à distance s'est déployé dans la plus parfaite désorganisation. Désormais, les managers comme les salariés semblent rompus aux différents outils de travail à distance. Certains mots sont même entrés dans le langage courant: «visio», «webinaire», «distanciel»… Ce régime d'exception, qui permet d'avoir recours au télétravail sans l'accord du salarié (1), préfigure-t-il une nouvelle ère du développement du travail à distance en France ?

Les espoirs placés dans l'essor du télétravail ne datent pas d'aujourd'hui. Dès le début des années 1980, au moment de l'apparition de ce que l'on nommait à l'époque la «télématique», les premières études entrevoient dans la démocratisation des outils numériques la promesse de se défaire des contraintes spatiales et temporelles. Il semble alors qu'il soit possible de travailler de chez soi et de n'importe où. Le développement du télétravail est appelé à redynamiser des espaces ruraux en permettant à des travailleurs de vivre à la campagne, bien que leur activité soit localisée en ville.

La frilosité du management

Dans les décennies suivantes, pourtant, le télétravail ne connaît pas un réel engouement. C'est surtout l'équipement des foyers en matériel informatique de bureau qui se développe. Parmi les facteurs explicatifs qu'on

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

entrevoit à l'époque – et qui sont toujours avancés aujourd'hui –, on pointe surtout la frilosité du management à perdre le contrôle du travail en train de se faire. Dans une situation de télétravail, comment être assuré que le travailleur, qui est chez lui, est bien en train de travailler ? Et, de surcroît, de façon continue et efficace ? Les organisations syndicales se montrent elles aussi peu enclines au développement du télétravail, pointant un risque d'affaiblissement des relations entre salariés, et une forme d'invisibilisation du travail réalisé.

Au cours des années 2010, le cadre législatif évolue et tend à davantage sécuriser et encadrer le télétravail *(encadré)*. Malgré tout, le télétravail régulier peine encore à se développer en France. D'après la dernière enquête de la Dares, publiée en 2017, seuls 3 % des salariés le pratiquent au moins un jour par semaine. Les télétravailleurs sont majoritairement des cadres (61 %) et sont relativement plus nombreux dans les métiers de l'informatique ou de la télécommunication. Si l'on prend en compte le télétravail occasionnel, la Dares estime qu'il y aurait, en 2017, 1,8 million de télétravailleurs en France, soit 7 % des salariés. D'une manière générale, cette modalité de travail est plus fréquente dans les grandes entreprises (2).

La crise sanitaire actuelle semble n'avoir que très partiellement changé les habitudes. Ainsi, d'après une enquête réalisée par Harris Interactive début novembre 2020, en période de reconfinement, pour le ministère du Travail, de l'Emploi et de l'Insertion (3), près d'un tiers des salariés interrogés affirment que leur employeur les a fait revenir sur site pour des tâches qu'ils auraient pourtant pu réaliser à distance. L'étude confirme aussi ce qu'ont pu montrer d'autres enquêtes menées, notamment par la Dares, sur le sentiment d'isolement ressenti par les télétravailleurs (4) : 4 salariés sur 10 qui ont télétravaillé lors de la semaine de l'étude se sentent isolés, 3 sur 10 déclarent mal vivre le télétravail au quotidien.

Pourquoi un retard français ?

Quand on compare notre situation à celle de nos voisins européens, la marge de développement semble importante. Ainsi, d'après une étude Eurostat publiée en mars 2020 (5), le taux moyen de la population active européenne pratiquant « régulièrement » le télétravail en 2019 s'élève à 5,1 %, un taux relativement stable depuis 2008. Cette moyenne cache cependant de fortes disparités, avec en tête de classement les Pays-Bas (14 %), la Finlande (13,3 %) ou le Luxembourg (11 %). Au sein de ce trio, la diffusion du télétravail s'explique surtout par un tissu économique porté par des secteurs où il est facile de travailler à distance (informatique, secteur bancaire, etc.) ; mais aussi par des instances de dialogue social qui structurent la vie au travail. Alors qu'en France, seulement un salarié sur dix est syndiqué, dans les pays du nord de l'Europe, les taux de syndicalisation frôlent en effet les 70 % ! Les organisations syndicales jouent alors un véritable rôle de régulation des relations au travail.

Preuve que la seule existence d'un cadre légal ne suffit pas, le développement du télétravail est aussi fortement dépendant de la structure du tissu économique et de l'état du rapport de force entre partenaires sociaux. Pour que le pari d'une refondation du travail à l'ère numérique soit tenu, il faut que la logique ne soit pas seulement celle de l'adoption d'un outil, mais bien celle d'une nouvelle façon de penser les relations managériales et l'autonomie au travail. ■

(1) Il est en effet prévu dans le Code du travail qu'en cas de circonstances exceptionnelles – et l'épidémie en est une –, le télétravail peut être mis en œuvre sans l'accord du salarié (article L. 1222-11).

(2) Dares, enquête « Quels sont les salariés concernés par le télétravail ? », novembre 2019.

(3) Gaspard Lancrey-Javal et Morgane Hauser, « L'activité professionnelle des Français pendant le confinement », enquête Harris Interactive, novembre 2020.

(4) Sébastien Hallépée et Amélie Mauroux, « Le télétravail permet-il d'améliorer les conditions de travail des cadres ? », *Insee Références*, 2019.

(5) Étude Eurostat, publiée en mars 2020.

Le droit, de plus en plus favorable

À l'automne 2020, les partenaires sociaux ont travaillé sur un accord interprofessionnel censé fournir un cadre de référence à la mise en œuvre du télétravail (1). Cet accord rappelle notamment que la règle doit rester le volontariat.

Si sa nécessité s'est imposée, c'est que le dernier datait de 2005. Depuis, les règles avaient évolué au regard des modifications apportées au code du Travail et de la jurisprudence. Le cadre légal du télétravail en France a en effet été révisé lors de l'adoption de la loi du 22 mars 2012, dite loi Warsmann, qui a modifié le code du Travail en définissant le télétravail comme *« toute forme d'organisation du travail dans laquelle un travail qui aurait également pu être exécuté dans les locaux de l'employeur est effectué par un salarié hors de ces locaux de façon volontaire en utilisant les technologies de l'information et de la communication »* (art. L.1222-9 du code du Travail). Partant de cette définition générique, le télétravail peut être régulier ou occasionnel, proposé à l'ensemble des salariés ou à quelques-uns. Dans la foulée, les « ordonnances Macron » de 2017 sont encore venues assouplir le cadre favorisant le recours au télétravail occasionnel par un simple accord entre les deux parties et en autorisant le salarié à demander à télétravailler si l'employeur l'a accepté pour d'autres. ■ F.L.

(1) Le projet d'accord national interprofessionnel (ANI) sur le télétravail a été approuvé par quatre syndicats (CFDT, CFE-CGC, CFTC, FO) et trois mouvements patronaux (CPME, Medef, U2P). Seule la CGT s'est montrée défavorable.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

La France en révolutions

L'école républicaine à l'épreuve du multiculturalisme

L'assassinat du professeur d'histoire Samuel Paty en 2020 a ranimé une question brûlante : comment transmettre les principes républicains tout en respectant la diversité culturelle des élèves ?

Hugo Albandea

Dès ses origines, l'école républicaine s'est heurtée à la diversité des cultures. C'est pour unifier un territoire constitué d'une myriade de particularismes régionaux et de colonies que l'école devient gratuite, laïque et obligatoire par les lois Ferry de 1881 et 1882. Le ministre de l'Instruction publique cherchait notamment à soustraire les enfants à l'enseignement catholique hérité de la IIe République. *« Il n'y a pas en France de religion d'État, mais il n'y a pas non plus en France d'irréligion d'État »*, affirmait Jules Ferry à la Chambre des députés en 1882. Et d'ajouter, afin de faire de l'école publique un lieu consensuel et inclusif, que les enseignants qui *« outrageraient les croyances religieuses de n'importe qui »* seraient durement sanctionnés.

Ces égards envers les croyants ont été fortement ébranlés, en particulier dans les années 1980, alors que l'école accueille des publics musulmans venus des anciennes colonies. En 1985, l'anthropologue Jacques Berque alerte le ministre de l'Éducation quant à *« la nécessité pour l'école de relever le défi de cette nouvelle pluralité des cultures »*. Il suggère d'inclure dans les contenus scolaires les cultures, les religions et les langues des élèves issus de l'immigration.

Ces propositions se heurtent à une vision plus rigide des principes républicains, exprimés notamment à la suite de l'affaire des foulards de Creil en 1989. Trois collégiennes musulmanes refusent alors de se découvrir, une atteinte au principe de laïcité selon le principal. Le gouvernement laissera le soin aux chefs d'établissement de régler les litiges jusqu'en 2004, année de publication d'une loi interdisant aux élèves de porter des signes religieux. C'est une première : l'obligation de neutralité religieuse ne concerne plus seulement les fonctionnaires mais le public.

Un glissement vers une laïcité plus rigide s'opère, en particulier après les attentats de 2015. *« Un discours dit républicain a systématiquement transformé des notions juridiques définissant les rapports entre l'État et les citoyens en vertus morales que ces citoyens doivent posséder »*, déplore en 2020 le philosophe Jacques Rancière (1).

Un danger communautariste ?

Pour les intégrationnistes tels les philosophes Luc Ferry ou Alain Finkielkraut, l'islam pose un problème au regard du modèle républicain. *« La mission de l'école est de permettre aux élèves d'échapper à l'enracinement dans les croyances et les valeurs de leur groupe culturel »*, clame Gérard Barthoux, philosophe (2). Contre les particularismes, qui n'ont selon lui pas leur place dans les établissements scolaires, il prône la transmission de valeurs humanistes à vocation universelle. En effet, il arrive que le religieux fasse irruption à l'école. En 2004, trois mois après la promulgation de la loi interdisant les signes religieux, le rapport Obin pointait la multiplication des *« manifestations d'appartenance religieuse »* dans certains quartiers. De même qu'après les attentats de 2015, des acteurs de terrain ont attesté d'une recrudescence des signes religieux : *« J'ai pu constater que plusieurs de mes élèves filles revêtaient le voile en sortant du collège et qu'à chaque attentat leur nombre augmentait »*, note par exemple Magali Gallais, conseillère principale d'éducation à Clermont-Ferrand (3). Pour le chercheur et pédagogue Philippe Meirieu, les contestations de la laïcité viennent le plus souvent *« de groupes qui se sentent en infériorité ou exclus au niveau national et en position de force au niveau de l'établissement »*. Ainsi, Véronique Decker, ancienne directrice d'école à Bobigny, explique avoir eu *« des certificats médicaux provenant tous du même médecin pour que de nombreuses filles n'aillent pas à la piscine »*.

Toutefois, la thèse d'un « choc des cultures », parfois mise en avant par les intégrationnistes, résiste mal à l'examen. Selon un

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Rolland Quadrini/IP3 Press/Max PPP

Villeurbane, 2 juin 2020. Retour à l'école maternelle après le confinement.

sondage Ifop de 2018, 38 % des enseignants sont confrontés à la contestation de la laïcité, mais le problème est résolu par le dialogue dans 98 % des cas. Par ailleurs, 91 % affirment que le climat est apaisé ou très apaisé dans leur établissement. En 2019, la France compte entre 70 et 90 établissements privés musulmans. Une goutte d'eau par rapport aux 300 écoles juives et 9000 établissements catholiques.

La promesse d'égalité sans cesse trahie

Mais alors, comment expliquer cette défiance envers les principes de l'école républicaine ? Selon le sociologue François Dubet, *« la promesse d'égalité sans cesse trahie »* en est l'une des causes. *« Dans certains quartiers, les chances de réussite sont beaucoup plus faibles qu'ailleurs, et élèves comme parents en éprouvent du ressentiment. »* Vivre dans un quartier défavorisé entrave sérieusement les chances de réussite. *« L'appel permanent à l'intégration alors que nous laissons se développer la ghettoïsation est pour le moins mal venu »*, explique à *Sciences Humaines* le sociologue.

Au-delà du contexte social, les interactions entre parents et éducateurs ou entre élèves et professeurs témoignent d'une discrimination à bas bruit, selon plusieurs études. *« La dimension interactionnelle de la discrimination* (…) *se traduit couramment dans une expérience dégradée de socialisation, de formation, de travail ou de vie »*, précisent les sociologues Fabrice Dhume et Marguerite Cognet (4). Le sentiment d'être considéré comme un citoyen de seconde zone, voire comme un terroriste en puissance, crée une forme de conflit de loyauté : dois-je me considérer comme intégré à l'institution alors que celle-ci me rejette ? *« Comme si être Français, c'était rassembler un maximum de critères prédéfinis, où la seule langue légitime est le français – et attention, pas n'importe quel français, le "bon" français – et que toutes autres cultures urbaines seraient une atteinte, voire une destruction, de cette identité française »*, constate Taous, élève en seconde (5).

L'apprentissage des vertus de la tolérance et des valeurs de la République peut-il passer par des mesures comme les leçons d'instruction civique et morale, devenues obligatoires au primaire en 1985 et dont le volume a augmenté en 2015, ou l'affichage d'une charte de la laïcité dans toutes les écoles, comme le mentionne la loi de 2013 ? *« C'est la nouveauté du régime scolaire républicain qu'il ne comporte pas de catéchisme laïque »*, rappelait en 1910 Ferdinand Buisson à la Chambre des députés. Pour P. Meirieu, *« si l'école échoue à transmettre des valeurs, c'est avant tout parce qu'elle peine à les mettre en pratique, tant dans son fonctionnement, dans ses procédures de sélection que dans ses propositions pédagogiques »*. Dans la classe, il propose des pédagogies coopératives pour construire du commun, et une ouverture sur la littérature africaine ou les cultures arabes. Au niveau institutionnel, F. Dubet quant à lui insiste sur le nécessaire désenclavement des établissements – élitistes d'une part et paupérisés de l'autre. ■

(1) Jacques Rancière, « À propos de la liberté d'expression », 21 novembre 2020. https://acta.zone/jacques-ranciere-a-propos-de-la-liberte-dexpression/
(2) Gérard Barthoux, *L'École à l'épreuve des cultures*, Puf, 2008.
(3) Citée par Benoît Falaize (coord.), *Territoires vivants de la République. Ce que peut l'école : réussir au-delà des préjugés*, La Découverte (2018)
(4) Fabrice Dhume et Marguerite Cognet, « Racisme et discriminations raciales à l'école et à l'université : où en est la recherche ? », *Le Français aujourd'hui*, n° 209, 2020/2.
(5) Cité par Benoît Falaize (coord.), *op. cit.*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

RENCONTRE AVEC JEAN VIARD

Un nuage culturel de désirs nouveaux

La société française s'est métamorphosée avec l'essor du temps libre et des loisirs. Elle est à l'aube d'une nouvelle révolution numérique et écologique qui transforme les pratiques culturelles.

Photo PQR/L'Yonne républicaine/MaxPPP

JEAN VIARD

Sociologue, auteur notamment de *Le Triomphe d'une utopie. La révolution des temps libres*, L'Aube, 2015, et de *La Page blanche. Un immense besoin de radicalité*, L'Aube, 2020.

Depuis une trentaine d'années, le sociologue Jean Viard scrute attentivement les évolutions de la société française. Il montre que les sociétés postindustrielles ont été marquées par *« une révolution du temps libre »* grâce notamment à l'allongement des vies et à la diminution du temps de travail. Les loisirs, explique-t-il, sont devenus *« des moteurs de nos projets, de nos échanges et de nos liens »*.

Dans son dernier livre, écrit après le confinement du printemps 2020, il poursuit ses analyses en se penchant sur les incidences de la pandémie de la covid-19 et les transformations qu'elles peuvent laisser prévoir dans les représentations, les désirs et les pratiques des populations.

Comment analysez-vous les transformations du rapport entre le travail et le temps libre depuis une trentaine d'années ?

Les pratiques de vacances et de temps libre sont devenues en un quart de siècle le cœur même des pratiques des Français. La masse de temps disponible hors travail est devenue considérable *(encadré)*. Elle génère l'un des premiers secteurs économiques en France. À eux seuls, le tourisme, le sport et la culture comptent deux millions d'emplois et jouent un rôle de premier plan dans l'image de notre pays dans le monde.

La révolution numérique a non seulement modifié le travail, mais elle est aussi devenue une actrice majeure de la mobilité. Le temps peu à peu libéré du travail est inséparable de la stratégie de mobilité des Français ; une mobilité qui détermine de plus en plus les choix résidentiels et réaménage le territoire.

Cette diminution du temps de travail touche toutes les catégories sociales. Ne pas y avoir accès est une nouvelle forme d'exclusion.

Il semble justement qu'avec la pandémie et les confinements, certaines représentations soient en train de changer…

Prenons l'exemple de l'habitat. Dans la seconde moitié du 20e siècle, le lotissement était le grand modèle populaire qui incarnait la promotion sociale. Depuis vingt ans, le nouveau modèle est devenu celui de la ville dense, où la majorité des déplacements se font à pied, en vélo ou en tramway. Le mouvement des Gilets jaunes incarne une révolte économique et culturelle qui vient des habitants des zones périurbaines ou rurales où il faut posséder une voiture pour aller travailler. Ces personnes se sont révoltées contre un modèle métropolitain de la société.

Ce qui change avec la pandémie, c'est que les plus heureux durant cette période ont été ceux qui avaient un jardin ! Le modèle de la ville-centre (comme Paris) est du coup moins valorisé aujourd'hui. Le prix des pavillons est en forte augmentation. Même s'il faut encore être très prudent dans les chiffres, les études de la chambre des notaires constatent une augmentation notable des déménagements. Le modèle

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

culturel de millions de personnes dont on avait méprisé le mode de vie est en train de devenir attractif !

Les pratiques sociales ne mesurent pas forcément les évolutions culturelles...

Que ce soit la séparation des couples (qui a peut-être augmenté durant cette période), que ce soit les déménagements plus nombreux, ou les démissions dans les entreprises de la part de gens qui ne trouvent plus aucun sens à leur travail, toutes ces ruptures émergent d'un nuage culturel de désirs nouveaux dans la sphère de la vie privée, du travail, et aussi dans la répartition sur le territoire.
En témoigne une demande sociale qui explose dans les domaines alternatifs, comme ces « tiers lieux » où se pratiquent tout à la fois le *coworking*, les rencontres culturelles, parfois avec des espaces de cohabitation.
Cette pandémie, avec ses périodes de confinement, a fait mûrir un fourmillement de projets dans la tête des gens, pour savoir comment mieux vivre lorsque l'on sera sorti de tout cela. On ne sait ce qui se réalisera : l'histoire n'est pas écrite, mais le désir de changement est bien présent... 4,5 millions de Français déclarent vouloir bousculer leur vie en janvier 2021 (sondage Ifop). La vague va être puissante.

Quelles leçons peut-on tirer des crises qui ont affecté la France mais aussi beaucoup de pays depuis quelques années ?

Que ce soient des guerres, des pandémies ou autres, les crises sont des accélérateurs de tendance. On a basculé dans des sociétés écologiques et numériques. Ces tendances, déjà très fortes avant la survenue de l'épidémie, se sont accentuées. Pour survivre pendant les confinements, on a tous utilisé le numérique, non seulement pour le travail mais pour communiquer avec les familles, les parents âgés, etc. D'un outil, le numérique est devenu un élément de civilisation.
Une nouvelle ère technologique est en train de se mettre en place, dans laquelle interviendront de profonds changements à la fois dans les comportements (par exemple, on n'ira plus à son bureau que deux fois par semaine), dans les productions et dans les affrontements politiques.
Dans la crise de la covid-19, on s'est rendu compte qu'un « petit » virus a fait vaciller le cœur de nos civilisations scientifiques et techniques. C'est la première fois que la planète entière regarde dans la même direction. L'enjeu est de relancer le monde en essayant de limiter pandémie, crise économique, crise sociale et crise politique. Et sans que ni les plus pauvres ni les entreprises soient détruits, ou le réchauffement climatique, aggravé. Une véritable quadrature du cercle ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER

Le travail ne pèse plus que 12 % du temps de vie

- **En un siècle, la part de notre temps consacré au travail est passée de 70 % à environ 14-16 % de notre vie éveillée.**
- **La durée légale du travail a considérablement diminué, en France et dans l'ensemble des pays du monde. Le temps passé à apprendre et renouveler ses savoirs, en revanche, augmente considérablement. Fait notable, depuis le début du 20e siècle, la part de bacheliers est passée de 4 % d'une génération à 79 % aujourd'hui.**
- **Globalement, on passe vingt-cinq ans à ne pas travailler au début de la vie, et vingt-cinq ans à ne pas être « actif » à la fin, d'où une grande diminution du temps de travail dans une vie.**
- **Aujourd'hui, on devient adulte autour de la trentaine. Entre 18 et 28 ans, on fait des études, on apprend à travailler, à voyager, à aimer… Le premier CDI survient en moyenne à 29 ans et le premier bébé après 30 ans.**
- **À l'autre extrémité de la vie, la retraite à 60 ans n'est déjà plus une réalité, mais elle n'est plus toujours un désir non plus. Le basculement dans les sociétés numériques fait que les conditions de travail changent, de sorte que beaucoup ont le désir de continuer à travailler de manière plus souple, à mi-temps ou autre… Le modèle du senior qui passe sa retraite à regarder la télévision et à planter ses choux est devenu complètement obsolète.**
- **Plus de 60 % des Français partent en vacances régulièrement. Demeurent toutefois des différences et des exclusions ; plus de 30 % ne partent pas en vacances. Si l'on compte les départs sur deux années consécutives, on arrive à un pourcentage de près de 67 % de Français qui sont partis au moins une fois depuis le début du 21e siècle. Depuis vingt ans, ces taux sont à peu près stables – en légère régression parfois, du fait de la crise économique de 2008. Mais avec de forts écarts entre groupes sociaux, d'importantes différences régionales et une fonction très inductrice du mode d'habitat : on quitte beaucoup plus les très grandes villes que les villages.** ■ **M.F.**

D'après Jean Viard, *Le Triomphe d'une utopie. La révolution des temps libres*, L'Aube, 2015.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

L'attrait pour la nature

Les Français recherchent le grand air, que ce soit en allant habiter dans les petites communes rurales autour des métropoles ou à proximité de la mer. Illustration par les cartes.

Hervé Le Bras

Démographe, directeur d'études à l'EHESS, il a récemment publié *Se sentir mal dans une France qui va bien. La société paradoxale*, L'Aube, 2019.

De 2012 à 2017, la population française a augmenté de 0,45 % par an en moyenne. Cette croissance masque de grandes différences selon le nombre d'habitants des communes. Dans les petites, jusqu'à 5 000 habitants, la population a crû au rythme de 0,63 %. En revanche, au-dessus de 20 000 habitants, la croissance s'est limitée à un petit 0,25 %, presque trois fois moins, et Paris est resté stationnaire. Entre 5 000 et 20 000 habitants, la croissance a été intermédiaire (0,45 %).

Est-ce à dire que les habitants des grandes villes les quittent pour les zones rurales ? C'est aller vite en besogne. Beaucoup de petites communes sont dans l'orbite de grandes villes. Leur croissance est la conséquence de l'étalement urbain. Pour le prouver, on utilise la typologie mise au point par l'Insee. Elle comprend des pôles urbains et leur couronne, qu'on distingue en grands, moyens et petits pôles, ainsi que trois types de communes en dehors des pôles et de leur couronne. Les pôles ont crû moins vite que leurs couronnes. Les petites communes dans la couronne des grands pôles ont en revanche connu la plus forte croissance démographique (1 %). Celles des pôles petits et moyens ont été moins dynamiques (0,3 %). Quant aux communes éloignées, « hors influence », leur population a très légèrement diminué (- 0,06 %).

De l'arc atlantique à la diagonale du vide

Si l'on affine l'analyse, ce sont surtout les communes situées le long du littoral atlantique et dans le Sud de la France qui gagnent en habitants, et ceci, quelle que soit leur taille. La *figure 1* combine la typologie de l'Insee en représentant la croissance des pôles et de leurs couronnes et en prenant la moyenne par département de la croissance des autres communes. On a en outre singularisé les communes de plus de 100 000 habitants. On observe bien que la population de la ville centre a moins augmenté que celle de son pôle et encore moins que celle de la couronne. Mais la plus

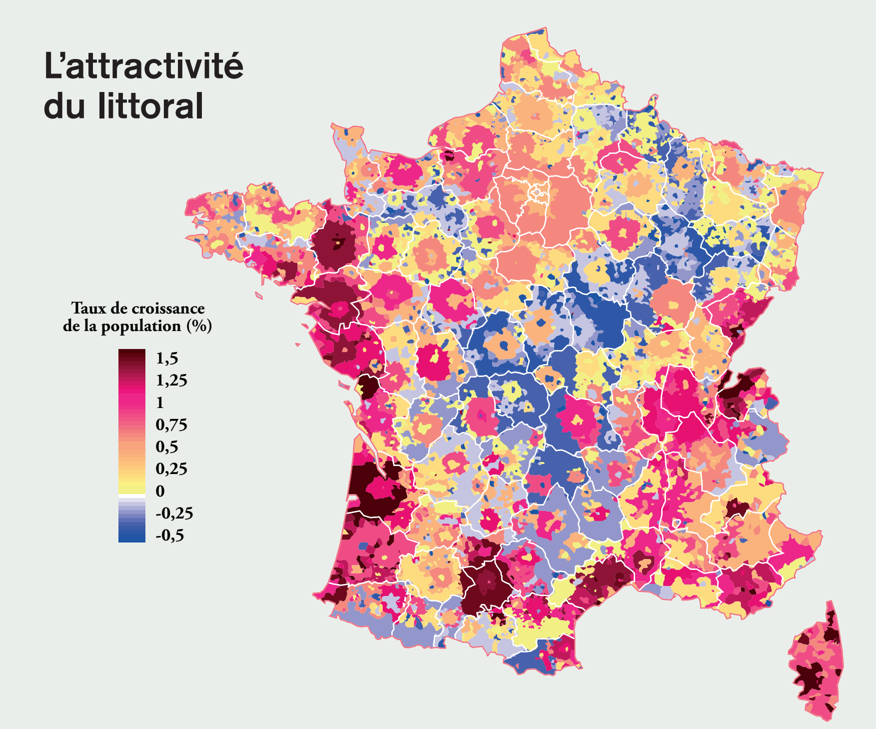


Figure 1 - *Croissance moyenne de la population entre 2007 et 2017 par type de commune. La population augmente dans le Sud de la France et le long du littoral atlantique.*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

La croissance par départements

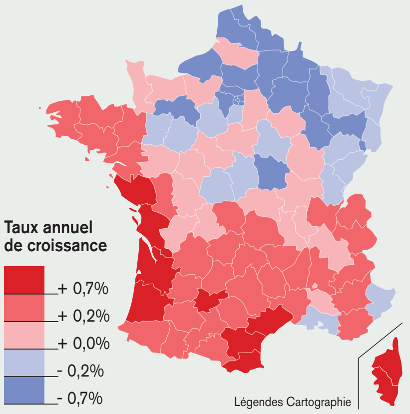


Figure 2 *- Croissance moyenne de la population par département entre 2007 et 2017.*

grande différence est d'ordre géographique. Quel que soit le type de commune, la croissance est forte sur l'arc atlantique (par exemple dans toute la Vendée, le Morbihan et les Landes), dans la vallée de la Garonne et au sud, Pyrénées non comprises, dans les départements méditerranéens, dans la vallée du Rhône, le Dauphiné, la Haute-Savoie, la région lyonnaise et jusqu'en Alsace. La croissance est moyenne dans la région parisienne, jusqu'à l'embouchure de la Seine, et au nord. Reste un large couloir, zigzaguant des Ardennes au sud du Cantal, la bien connue « diagonale du vide » où la population diminue presque partout, dans les pôles, dans les couronnes et en dehors (par exemple Nevers, Chaumont et les pôles de Châteauroux, Bourges, Auxerre, Bar-le-Duc, Charleville-Mézières). Les densités sont faibles, voire très faibles dans la diagonale et les services sont clairsemés. C'est aussi dans la diagonale que les premiers Gilets jaunes, ceux de la manifestation du 17 novembre 2018, ont réuni la plus forte proportion d'adeptes, leur condition géographique défavorable inspirant leurs slogans.

Pourquoi la population s'accroît-elle dans les régions du Sud de la France et sur le littoral atlantique ? On pense immédiatement à une plus forte natalité et une plus faible mortalité. Mais cela ne suffit pas : la natalité est la plus faible dans un grand Sud-Ouest et la proportion de personnes âgées, donc la mortalité, y est la plus importante. Or, sur la carte, en dehors des montagnes, la croissance démographique y est l'une des plus fortes de la France. Ce sont donc les migrations internes pour l'essentiel (des Français venus d'autres régions) qui alimentent la croissance là où ils vont vivre et produisent la stagnation et la décroissance locales dans les communes qu'ils quittent. Les migrations sont dirigées selon un gradient du nord-est au sud-ouest avec une amplitude importante puisqu'à la frontière belge, la décroissance peut atteindre 0,5 % par an tandis qu'au sud de la Garonne, la croissance peut dépasser 1,5 % *(figure 2)*.

Le gradient se maintient pour chaque catégorie de communes. Au-dessus de 20 000 habitants, les villes perdent des habitants par migration au nord d'une ligne Bordeaux-Genève. Pour les villes moyennes de 5 000 à 20 000 habitats, la coupure reprend la célèbre ligne Saint-Malo-Genève qui, du 18e siècle au début du 20e, a séparé les pays les plus alphabétisés (Nord-Est) des autres. Enfin, pour les petites villes et les villages, la coupure remonte jusqu'à la ligne Le Havre-Genève, tout aussi célèbre car elle marque la séparation entre l'*open field* et le bocage.

Vers la maison individuelle

Pour justifier l'attrait qu'exercent le Sud et la façade atlantique, on invoque souvent l'attirance du soleil et d'un climat doux. C'est un constat, faute d'explication. En effet, toutes les catégories socioprofessionnelles se comportent à peu près de la même manière, les classes d'âge aussi, à l'exception des jeunes de 15 à 25 ans qui se dirigent massivement vers les grandes villes universitaires indépendamment de leur climat. L'apparition des deux célèbres lignes de séparation et d'une préférence pour les petites communes tient peut-être à l'attirance des Français pour l'habitat pavillonnaire (1) et plus généralement au désir de vivre dans une maison individuelle et que celle-ci soit isolée, ce qui n'est pas le cas dans le nord-est du pays. Un phénomène que les confinements destinés à limiter la propagation de la covid-19 auront sans doute accentué. Remarquons pour finir que cette carte, qui regroupe toutes les communes quelle que soit leur taille, ressemble à celle de la croissance démographique et dépend donc plus largement des migrations que des naissances et des décès. Ce n'est pas seulement vrai pour les communes. On retrouve à plus grande échelle une situation analogue au niveau des pays européens (2). ■

(1) Voir *Sciences Humaines*, hors-série n° 24, 2019.
(2) Les données communales de population, naissances et décès sont facilement accessibles sur le site de l'Insee ainsi que la typologie des communes.

Population : une croissance au ralenti

De 2012 à 2017, la population française (métropole + DOM-TOM) a augmenté d'1 283 000 habitants, moins que lors des cinq années précédentes, où l'accroissement avait été d'1 640 000 habitants. Habituellement, on distingue deux composantes de la croissance : le mouvement naturel qui est la différence entre les naissances et les décès, et le solde migratoire avec l'extérieur. Le mouvement naturel explique la majeure partie de la croissance au cours des deux périodes : l'excédent des naissances sur les décès a été de 1 124 000 entre 2012 et 2017 et de 1 411 000 entre 2007 et 2012. Dès lors, le solde migratoire (immigrations moins émigrations) a été de 159 000 personnes au cours de la dernière période, soit 32 000 par an et de 229 000 au cours de la période précédente, soit 55 000 par an. ■ H.B.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Gestalt-thérapie de la psychologie de la forme à la pleine conscience

Cette thérapie tire ses sources d'un éventail d'approches allant de la psychanalyse aux thérapies psychocorporelles.

Marc Olano
Journaliste scientifique.

« *Comprendre les raisons qui nous poussent à agir de telle ou telle manière peut être un jeu intellectuellement satisfaisant, mais cela a-t-il une quelconque utilité ?* (1) », s'interroge le fondateur de la Gestalt-thérapie Fritz Perls. Ayant lui-même exercé la psychanalyse pendant une vingtaine d'années, F. Perls finit par prendre ses distances et conçoit, à l'aube de sa cinquantaine, une toute nouvelle manière de pratiquer la psychothérapie. La Gestalt-thérapie s'intéresse au comment plutôt qu'au pourquoi, au présent plus qu'au passé, à l'ensemble (la *Gestalt*) plutôt qu'aux détails. C'est l'une des premières formes de thérapie intégrative. Elle pioche effectivement dans de multiples univers qu'elle tente d'intégrer au sein de sa démarche. Sa particularité est de laisser libre cours au thérapeute pour expérimenter, selon ses intuitions du moment, des interventions parfois des plus originales. Libérer ses émotions en les accentuant, jouer avec des postures corporelles, mettre en scène un dialogue imaginaire avec une personne absente (technique de la chaise vide)…, la Gestalt-thérapie prend parfois l'allure d'une pièce de théâtre où le thérapeute se transforme en metteur en scène de l'intime de son patient. L'objectif : l'aider à être à l'écoute de ses émotions, de ses besoins et de ses désirs.

Rétablir des formes harmonieuses

La Gestalt-psychologie*, apparue en Allemagne au début du 20e siècle, prône une approche globale des phénomènes psychologiques. Selon elle, un ensemble ne peut s'expliquer par l'étude détaillée de ses composantes. Pour preuve, à la vue d'un tableau, on aperçoit d'emblée un paysage, et bien plus tard seulement ses éléments. Pour F. Perls, il en est de même dans la perception de soi et des autres. L'homme discernerait des figures qui se détachent du fond. Nous serions tous à la recherche de formes harmonieuses, satisfaisantes qui s'intègrent dans le décor : un enfant rêve d'une famille unie, un adulte cherche à être reconnu dans son travail, à être aimé au sein de son couple, etc. Lorsque cette harmonie fait défaut, F. Perls parle d'interruptions, de *Gestalt* inachevées ou fixées. Une phobie sociale, des ruminations mentales (*« je ne vaux rien… »*, *« je n'y arrive pas… »*) ou encore des passages à l'acte violents sont autant d'exemples de formes bloquées qui se répètent en boucle et paralysent la pensée. *« Le névrosé s'auto-interrompt constamment »*, écrit F. Perls.

La Gestalt-thérapie a donc pour objectif d'identifier ces figures figées et à les faire évoluer. F. Perls fait le parallèle avec le principe d'homéostasie, selon lequel le corps humain tend naturellement à rétablir l'équilibre. Par exemple, en cas d'hyperglycémie, le pancréas sécrète de l'insuline, ce qui fait baisser le taux de sucre dans le sang. De la même manière, lorsque l'équilibre psychique est menacé (par exemple après un deuil), on va chercher du réconfort pour surmonter cette blessure. Les deuils traumatiques, ceux dont on peine à se remettre même avec le temps et l'aide de l'entourage, sont des exemples de ruptures que la Gestalt-thérapie vise à réparer. Ici, la personne s'enferme dans des modalités d'être, comme l'isolement ou le déni émotionnel, qui ne font que conforter sa souffrance. Le Gestalt-thérapeute tentera donc d'amener la personne à reprendre contact avec soi (ses émotions, affects…) et avec les autres (ses proches, amis…) pour sortir des impasses et rouvrir de nouvelles perspectives.

Ancrages philosophiques et humanistes

La Gestalt-thérapie naît dans les années 1950 aux États-Unis. Elle se situe dans la veine des thérapies humanistes (approche centrée sur la personne de Carl Rogers, pyramide des besoins

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Robert Delaunay (1885-1941), *Paysage au disque* (1906), huile sur toile.

d'Abraham Maslow...). Cette « troisième voie » se démarque à la fois de la psychanalyse jugée trop causaliste et intellectualiste et du béhaviorisme (théorie psychologique qui se centre sur l'étude des comportements) considéré comme trop individualiste et focalisé sur le symptôme. Les béhavioristes tentent d'agir directement sur les comportements problématiques (par exemple les phobies). À travers des séances de désensibilisation, ils cherchent à les supprimer et à les remplacer par d'autres mieux adaptés. F. Perls, quant à lui, en appelle à une vision d'ensemble du symptôme. À quoi sert-il ? Que permet-il ? Plutôt que de cibler des pathologies et dysfonctionnements, la *Gestalt* propose de développer les potentialités humaines : la créativité, la spontanéité, l'estime de soi, la liberté de choix... F. Perls se réfère aussi à deux courants philosophiques. D'un côté, la phénoménologie, qui met l'accent sur l'expérience individuelle (l'expérience précède la conscience) et prône l'observation fine et objective (sans jugement) de ce que la personne ressent. De l'autre, l'existentialisme, qui s'intéresse aux questions de finalité (quel sens je donne à ma vie), de responsabilité et de singularité (quelle est ma manière d'être au monde). À ces racines européennes s'ajoute le pragmatisme américain de ses cofondateurs outre-Atlantique, qui met l'accent sur la capacité d'agir plutôt que sur la connaissance de soi. Ainsi l'intellectuel Paul Goodman donne une coloration politique à la *Gestalt* en l'inscrivant dans le mouvement de contre-culture des années 1960 (refus de la guerre, libération sexuelle, culture hippie...). Pour ces pères fondateurs, la *Gestalt* a non seulement l'ambition de soigner le mal-être de tout un chacun, mais aussi une visée plus large de transformation de la société.

La clé de contact

Un autre point d'ancrage de F. Perls est la notion d'unité entre le physiologique et le psychologique. Son analyse avec le psychanalyste Wilhelm Reich l'a amené à s'intéresser au concept de « cuirasse caractérielle », c'est-à-dire des attitudes ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Dmytro Zinkevych/Alamy

MOT-CLÉ

PSYCHOLOGIE DE LA FORME (GESTALT)

Ce courant de pensée émerge dans l'Allemagne des années 1920-1930. Ses représentants les plus connus sont Max Wertheimer (1880-1943), Kurt Koffka (1886-1941) et Wolfgang Köhler (1887-1967).
Pour la *Gestalt*, appelée aussi «psychologie de la forme», le tout est supérieur à la somme des parties, *«l'ensemble prime sur les éléments qui le composent»*. Nos perceptions et représentations mentales traitent les phénomènes comme des formes globales plutôt que comme une juxtaposition de composantes.
La psychologie de la forme va connaître un succès important en Europe et aux États-Unis durant l'entre-deux-guerres. L'un des plus célèbres promoteurs est le psychologue Kurt Lewin (1890-1947), célèbre pour ses travaux sur la dynamique des groupes.
Cette théorie s'étend à d'autres disciplines des sciences humaines. Le sociologue allemand Georg Simmel s'en réclame explicitement : pour lui, la société est un ensemble organisé.
L'idée de forme se retrouve aussi dans la phénoménologie, fondée par le philosophe Edmund Husserl.

corporelles défensives mises en place pour se prémunir d'émotions trop fortes (des blocages musculaires, des postures courbées, une respiration bloquée…). F. Perls prône l'«*awareness*», notion que l'on peut rapprocher de la pleine conscience, soit l'attitude d'être attentif à toutes ses manifestations physiques, corporelles, gestuelles et émotionnelles. Il incite ses patients à prendre conscience de leurs ressentis et pointe les blocages : une main crispée, une voix étouffée, un regard fuyant. Le maître mot en *Gestalt* est le contact. Être en bonne santé mentale suppose d'être en contact avec soi-même (ses sensations, ses émotions, ses désirs). Parfois, le mal-être nous coupe totalement de nos ressentis. Être conscient de ses émotions, les exprimer devient donc un préalable pour établir des contacts sains avec son entourage. Pour F. Perls, on peut résumer l'approche du Gestalt-thérapeute par trois questions simples qu'il adresse à son patient : *«Que faites-vous ?»*, *«Que ressentez-vous ?»*, *«Que voulez-vous ?»*, éventuellement complétées par deux autres : *«Qu'évitez-vous ?»*, *«Qu'espérez-vous ?»* F. Perls s'est aussi beaucoup inspiré de la technique du psychodrame développée par le psychiatre américain Jacob Moreno. Le psychodrame est un exercice d'improvisation en groupe lors duquel les protagonistes vont mettre en scène leurs questionnements à travers des jeux de rôles. Le Gestalt-thérapeute utilise aussi parfois le monodrame, une forme particulière du psychodrame dans lequel le patient joue seul tous les rôles.

L'ajustement créateur

La théorie gestaltiste met en avant une conception dynamique de notre façon d'être. Elle fait la différence entre le *self* et le soi. Le soi est la partie « statique » de son identité. Ce sont par exemple des traits de caractère que nous reconnaissons comme identiques, quelle que soit la situation. Le *self*, au sens gestaltiste, est au contraire fluctuant et dynamique. Le *self*, c'est la manière de s'adapter à une situation précise, la façon d'être en lien avec l'autre et avec soi-même. Dans sa posture résolument optimiste, la *Gestalt* estime que chacun possède en lui les ressources nécessaires pour s'ajuster aux fluctuations de son environnement et de son psychisme, c'est ce que F. Perls appelle l'ajustement créateur. Prendre avec philosophie une remarque critique, savoir se moquer de ses défauts, s'en servir pour plaire sont des exemples d'ajustements. L'ajustement créateur, c'est donc savoir s'adapter en continu à la nouveauté, au changement. Quand cette capacité fait défaut, la personne risque de s'enfermer dans des rituels stériles, des ruminations mentales, l'isolement. Au thérapeute alors de remobiliser l'ajustement créateur chez son patient. Mais pour le psychanalyste Edmond Marc, ce concept est un peu *« la clé unique qui ouvre toutes les portes »*. Comme s'il suffisait d'exprimer ce que l'on ressent et de se mettre en scène pour changer. E. Marc estime que la *Gestalt* se limite parfois à cette seule *« baguette magique »* et fait fi de tout le travail d'élaboration psychique que propose la psychanalyse. *« Le modèle du changement en psychanalyse est beaucoup plus*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

complexe… Il suppose effectivement que connaître l'origine de la panne est indispensable pour une réparation durable (2) », écrit-il.

Des thérapies de groupe aux formations en entreprise

Les interventions des Gestalt-thérapeutes se sont diversifiées ces dernières années. Si les premières thérapies étaient surtout individuelles, F. Perls a beaucoup développé l'approche groupale sur ses dernières années. En effet, pour la *Gestalt*, le groupe permet de prendre conscience de ses manières d'être en interaction avec l'autre. Aussi, il intensifie le vécu émotionnel (se mettre en scène devant un groupe peut avoir un impact plus fort que devant son seul thérapeute), ce qui peut favoriser le déblocage de certaines situations. Après avoir ciblé les adultes dans un premier temps, les Gestalt-thérapeutes se sont ouverts aux enfants et adolescents, puis aux couples. Ils interviennent aujourd'hui également dans les entreprises et institutions (formations sur la gestion des conflits, le *leadership*, l'analyse des relations clients, la supervision d'équipes dans le sanitaire ou le médico-social…) ou encore dans des pratiques de coaching individuel ou en groupe. De par son intérêt pour la dynamique du lien, la *Gestalt* est aussi fortement impliquée dans des actions sociales, comme en témoignent par exemple Les psys du cœur, qui proposent des points d'accueil et d'écoute ouverts à tous sans engagement financier, ou encore Les écouteurs de rue *(encadré)*. Pour devenir Gestalt-thérapeute, cinq conditions sont requises : une formation théorique de cinq ans par un organisme agréé, avoir fait au préalable une psychothérapie personnelle d'au moins trois ans, suivre une supervision régulière de sa pratique, être inscrit au sein d'une association professionnelle (reconnaissance par les pairs) et adhérer à son code de déontologie. Il y a aujourd'hui environ 1 500 Gestalt-thérapeutes en France.

Un père fondateur aux visages multiples

DR

Né à Berlin en 1893, Friedrich (Fritz) Perls grandit dans une famille juive cultivée. D'un tempérament rebelle et contestataire, il se sent attiré par les artistes et les marginaux. En 1915, lors de la Première Guerre mondiale, il s'engage dans la Croix-Rouge en Belgique auprès de victimes d'attaques au gaz, une expérience qui le marquera profondément. Rapatrié en Allemagne, car lui-même gazé, il reprend ses études de médecine. Il obtient son diplôme de neuropsychiatre en 1920. En 1927, il part s'installer à Francfort auprès du médecin Kurt Goldstein qui travaille sur les troubles de la perception chez les blessés de guerre. C'est là qu'il découvre la Gestalt-psychologie et fait la connaissance de la psychologue Lore Posner qui deviendra sa femme en 1929. F. Perls entame tour à tour quatre analyses, dont la dernière avec Wilhelm Reich, un dissident de Sigmund Freud, qui va l'amener à s'intéresser plus particulièrement aux manifestations corporelles et émotionnelles du mal-être. Avec l'arrivée des nazis au pouvoir, le couple Perls part s'installer aux Pays-Bas, puis en Afrique du Sud où ils fondent en 1934 l'Institut sud-africain de psychanalyse. En 1936, F. Perls se rend au congrès international psychanalytique de Marienbad (ex-Tchécoslovaquie). Mais il est déçu par l'attitude très distante de Freud. Vexé, il publiera en 1942 (trois ans après la mort de Freud) *Le Moi, la faim et l'agressivité. Révision de la théorie de Freud et de sa méthode*, une esquisse de ce qu'il nomme une « thérapie de la concentration », en référence à l'une de ses idées clés : se concentrer sur ce qui se produit ici et maintenant, notamment au niveau du corps, des cinq sens et des émotions. En 1946, les Perls débarquent à New York. Avec l'écrivain et philosophe Paul Goodman, un penseur politique ancré à gauche, et le professeur de psychologie Ralph Hefferline, ils écrivent l'ouvrage fondateur *Gestalt-thérapie, excitation et développement*, publié en 1951, un livre critiqué pour son style à la fois catégorique et peu documenté et son absence de références cliniques et de démarche méthodologique. En 1952, le couple fonde le premier Institut de Gestalt-thérapie, à New York. Le caractère instable de F. Perls et sa tendance à se fâcher avec son entourage l'amènent à partir tout d'abord à Cleveland, près de Chicago, puis en Floride, et finalement en Californie où il se fera enfin connaître par le grand public. Il y anime de nombreuses conférences ponctuées parfois par des démonstrations grandiloquentes avec des patients poussés à bout devant un public hilare. Il atteint une certaine renommée en 1968 avec une couverture du magazine *Life* qui le qualifie de « roi des hippies ». Après un passage éclair sur l'île de Vancouver en 1969, où il fonde une première communauté gestaltiste (Gestalt-Kibboutz), F. Perls meurt en 1970 à Chicago. ■ M.O.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ENTRETIEN

« Notre porte d'accès au passé est le présent »

Plutôt que de chercher les causes du mal-être dans le passé, le Gestalt-thérapeute s'intéresse à l'ici et maintenant.

Qu'est-ce qui fait l'originalité de la* Gestalt *comparée à d'autres psychothérapies, selon vous ?

C'est la manière dont le psychothérapeute s'implique dans la relation. Il ne s'efface pas, à la différence de la position du psychanalyste beaucoup plus en retrait. Il est dans une qualité de présence qui l'amène à interagir avec son patient et parfois à dévoiler ce qui se passe pour lui à l'occasion de cette rencontre.

DR

Chantal Masquelier-Savatier

Psychologue et Gestalt-thérapeute, auteure avec Edmond Marc de Regards croisés sur la psychothérapie *(Enrick B., 2020).*

C'est très subjectif, non ?

En effet, cela nécessite une grande vigilance. Il ne s'agit pas de tout dévoiler à n'importe quel moment. Il faut que cette action soit au service du patient. Parfois, nous sommes dans l'exploration et le tâtonnement. Mais si le patient n'adhère pas à notre proposition, nous pouvons nous remettre en cause. À la différence d'autres thérapies plus directives, comme les thérapies comportementales, nous ne sommes pas dans une position de savoir sur l'autre.

On reproche à la* Gestalt *un manque d'assises scientifiques. Qu'en dites-vous ?

Avec les recherches contemporaines en neurosciences, nous sommes, au contraire, à la pointe du progrès. Certaines découvertes, comme celle des neurones miroirs, viennent, en effet, confirmer les intuitions de nos fondateurs sur la possibilité d'un accordage dans la relation. Je pense aux travaux qui mettent en lumière les connexions neuronales en jeu dans le lien entre une mère et son bébé. Nous posons l'hypothèse qu'un même type d'harmonisation est en œuvre dans la relation thérapeutique. Les avancées sur l'épigénétique, qui mettent en évidence la plasticité du cerveau en fonction des modifications environnementales, vont dans le même sens. Par ailleurs, la question de la recherche mobilise les Gestalt-thérapeutes, qui ont organisé récemment un congrès sur ce thème.

La* Gestalt *n'est-elle pas rattrapée aujourd'hui par d'autres approches, telles la pleine conscience et la psychologie positive, qui reprennent une partie de ses idées ?

Effectivement, certains éléments que nous expérimentons depuis des décennies sont aujourd'hui récupérés par d'autres thérapies. Le concept de pleine conscience par exemple correspond exactement à la faculté d'« *awareness* », c'est-à-dire l'éveil d'une conscience corporelle et non intellectuelle. Quant à la psychologie positive, elle reprend des idées qui nous sont chères, comme le regard positif porté sur l'individu, la conviction que chacun dispose en lui des ressources nécessaires pour changer et l'orientation vers l'avenir plutôt que le passé. Cependant, la particularité de la Gestalt-thérapie est de mettre l'accent sur la dimension relationnelle de ces phénomènes.

Edmond Marc reproche à la Gestalt-thérapie d'éluder la question du pourquoi. Que lui répondez-vous ?

Nous ne faisons pas abstraction du passé. Mais notre porte d'accès au passé est le présent. Quand je parle de mes souvenirs aujourd'hui, je suis en train de reconstruire mon histoire. Ce qui nous paraît emprisonnant, c'est l'idée d'être déterminé par son passé. Comme le dit Jean-Paul Sartre, *« l'important n'est pas ce qu'on a fait de moi, mais ce que je fais moi-même de ce qu'on a fait de moi »*. Ainsi lorsque mon patient relate des événements de son passé, tels des traumatismes, je ne nie pas leur importance, mais je mets le projecteur sur ce qui se joue aujourd'hui dans sa vie et avec moi. ■

Propos recueillis par M.O.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

Des gestaltistes dans la cité : les écouteurs de rue

Séverine Bourguignon

Écouteurs de rue à Paris.

Dans le quartier cosmopolite de la Goutte d'Or à Paris, on peut croiser, certains samedis après-midi, des drôles de spécimens munis d'un brassard orange qui vous proposent une écoute gratuite et bénévole. Séverine Bourguignon, Gestalt-thérapeute et habitante du quartier à l'origine de ce projet, s'est inspirée de l'expérience américaine « Sidewalk Talks ». Avec une équipe de cinq thérapeutes, elle investit l'espace public, debout à la rencontre des passants ou bien sur des chaises très simples derrière des panneaux invitant les passants à raconter ce qui les préoccupe *« ici et maintenant »*. *« Derrière ce projet, il y a l'idée de rendre plus accessible la démarche thérapeutique et de démystifier la personne du thérapeute en montrant son côté humain. Plutôt que de rester confiné dans un cabinet où l'on s'adresse seulement à une minorité qui a les moyens, on veut toucher un public plus large. L'objectif est de sensibiliser aux problèmes de santé mentale et d'orienter, le cas échéant, vers des structures accueillant gratuitement les personnes, comme les centres médico-psychologiques ou des associations »*, explique S. Bourguignon. Cette approche curieuse est plutôt bien perçue par les passants, selon la thérapeute. *« Il y a beaucoup d'hommes qui s'arrêtent, alors qu'on en voit peu dans nos cabinets. On entend des histoires très dures parfois, comme celles de migrants ayant subi des maltraitances. D'autres ont tout simplement besoin de parler des problèmes de leur enfant au collège ou viennent se renseigner pour savoir comment se passe une thérapie. Très rapidement, il y a des choses intimes qui se disent, alors que nous sommes dans la rue. »* Une initiative originale et prometteuse qui s'inspire pleinement des idées humanistes des fondateurs de la *Gestalt*. ■

Quel avenir pour la *Gestalt* ?

Dans les médias, la Gestalt-thérapie se fait plutôt discrète, alors que des courants tels que la pleine conscience ou la psychologie positive qui reprennent certains de ses concepts *(encadré)* sont en plein essor. Pourquoi la *Gestalt* n'a-t-elle pas réussi à séduire un plus large public ? Serait-ce en raison d'un certain changement d'ambiance ? *« Ce qui était valorisé il y a quelques années en termes de libération émotionnelle devient suspect actuellement et les gestaltistes sont parfois mis en difficulté dans ce retour de balancier. Il est à craindre que la Gestalt-thérapie devienne trop fade car trop précautionneuse, ce qui serait contraire à l'esprit libertaire qui l'anime depuis ses débuts »*, estime le Gestalt-thérapeute Gonzague Masquelier (3). Nous vivons en effet une époque avec de nouvelles exigences. Aujourd'hui, les pratiques doivent être fondées sur des preuves scientifiques. Or, la culture du résultat contraste avec le côté expérimental et aléatoire du Gestalt-thérapeute. Les gestaltistes engagés dans la recherche sont plutôt rares. Aussi, quand les pères fondateurs parlaient de transformation sociétale, ces positions peuvent interroger aujourd'hui. *« La vraie question est de savoir si une démarche thérapeutique doit s'identifier à une idéologie ou s'il est question de deux domaines distincts qu'il est essentiel de ne pas confondre. Sinon, il y a risque de dérives sectaires »*, écrit E. Marc. Notre contexte plus frileux en matière d'expérimentation, plus exigeant en matière de résultats, plus soupçonneux envers l'omnipotence du thérapeute oblige la *Gestalt* à adapter son discours. Son avenir dépendra donc, peut-être aussi, de sa capacité à se réinventer et à faire preuve d'ajustement créateur ! ■

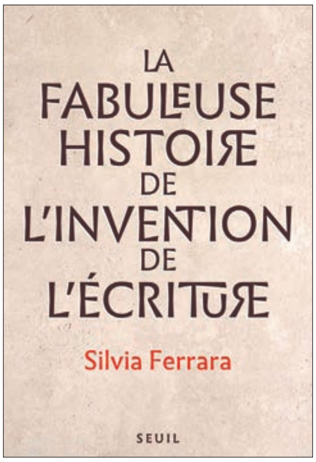
(1) Fritz Perls, *Manuel de Gestalt-thérapie. La Gestalt : un nouveau regard sur l'homme*, ESF, 2020
(2) Edmond Marc et Chantal Masquelier-Savatier, *Regards croisés sur la psychothérapie. Psychanalyse et Gestalt-thérapie*, Enrick B., 2020.
(3) Chantal Masquelier-Savatier et Gonzague Masquelier (coord.), *Le Grand Livre de la Gestalt*, Eyrolles, 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

À la recherche des écritures perdues

L'écriture a été inventée plusieurs fois, par des peuples différents pour des usages différents. L'aventure du déchiffrement des textes qu'ils nous ont légués témoigne de l'ingéniosité des moyens déployés pour faire de l'image un signe.

Nicolas Journet



LA FABULEUSE HISTOIRE DE L'INVENTION DE L'ÉCRITURE
Silvia Ferrara
Seuil, 2021, 308 p, 22 €.

« L'écriture est la plus grande invention du monde. » Et pourtant, un classement récemment établi en Suède par un public de musée la plaçait en trentième position, *« juste après la fermeture éclair »* et loin derrière l'ordinateur. Or, sans écriture, point d'ordinateur. Devant cette myopie moderne, Silvia Ferrara, paléographe spécialiste des écritures archaïques mal connues, ne cache pas son désappointement.

Les recherches qu'elle déploie dans cet ouvrage enthousiaste et enjoué montrent à quel point l'invention de l'écriture fut une aventure compliquée, récente à l'échelle de l'histoire humaine, buissonnante et encore en bonne partie nimbée de mystère. Contre un récit bien huilé qui voudrait que tout commence chez les Sumériens, passe la main aux Phéniciens, puis aboutisse à l'alphabet et à son succès planétaire, S. Ferrara met d'abord les choses au point : le monde peuplé a vu naître l'écriture plusieurs fois avec des solutions variées. Cinq foyers anciens au moins se partagent cet honneur : la Mésopotamie, l'Égypte, la vallée de l'Indus, la Chine et la Méso-Amérique. À ceux-ci s'ajoutent des *outsiders*, comme la tifinagh des Touaregs, le rongorongo de l'île de Pâques ou les runes nordiques, dont l'indépendance n'est pas certaine. Mais qu'à cela ne tienne : qu'elles soient vivantes ou mortes, bien ou mal déchiffrées, qu'elles véhiculent une langue connue ou inconnue, ce sont des écritures. Or qu'est-ce qu'une écriture ?

C'est une image qui a cessé de l'être, et c'est à cela qu'on la reconnaît. Sur ce point, les paléographes semblent d'accord : l'écriture est née du dessin, de l'icône, mais ne mérite ce nom qu'à partir du moment où elle ne code plus la chose, ni même l'idée, mais une langue, voire plusieurs : l'image devient signe. Ce n'est pas toujours évident à établir : dans les années 1970, certains jugeaient encore que les glyphes des anciens Mayas, même s'ils racontaient une histoire, ne constituaient pas une écriture. La preuve du contraire a été apportée par le linguiste russe Youri Knorosov, qui a établi leur nature logo-syllabique, c'est-à-dire la combinaison de signes codant des mots ou des syllabes d'une des langues mayas. Selon S. Ferrara, c'est un type très répandu dans les écritures archaïques. Cela commence comme un rébus : une image pour un mot ou pour une idée. Mais ce n'est pas très économique ni souple : un millier de mots exige un millier de signes. Le codage de syllabes est une bonne solution, qui permet de restreindre le nombre de caractères et de les articuler.

Le crétois hiéroglyphique, le linéaire A et le linéaire B sont les plus anciennes écritures connues en Europe, utilisées en Crète minoenne et d'autres îles 2 000 ans avant notre ère. Le linéaire A comporte 90 signes syllabiques et un nombre indéterminé de logogrammes. Le linéaire B, dérivé du précédent, n'en a plus que 87, tous syllabiques. Il a été déchiffré dans les années 1950, quand on s'aperçut que la langue qu'il

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

DR

SILVIA FERRARA

Professeure de philologie égéenne à l'université de Bologne. Elle est responsable du projet de recherche européen INSCRIBE (Invention of Scripts and their Beginnings), consacré aux inventions de l'écriture.

véhicule est un grec archaïque, tandis que son précurseur véhicule une langue autre sur laquelle on se perd en conjectures. Le linéaire A reste en partie obscur. Il occupe, parmi d'autres, les efforts de l'équipe dirigée par S. Ferrara qui, plus avant dans son livre, lèvera le voile sur la panoplie des outils de déchiffrement disponibles. Mais en attendant, d'autres questions surgissent au fil du récit. Les écritures crétoises ont disparu complètement aux alentours de 1000 ans avant J.-C., cédant la place à la *«Maserati des écritures»* : l'alphabet, en l'occurrence grec, version augmentée de celui des Phéniciens, qui aura également raison plus tard des hiéroglyphes égyptiens, lesquels cependant avaient, pense-t-on, fourni le prototype des alphabets. La réussite durable de l'alphabet peut s'expliquer par son économie (quelques dizaines de lettres). Mais la longévité de l'écriture chinoise, combinant des milliers de pictogrammes, d'idéogrammes et de phonogrammes, et restée *«à peu près inchangée»* depuis plus de 3000 ans, est étonnante.

La question de savoir ce qui préside à la naissance, à la vie et à la mort d'une écriture est de celles qui préoccupent S. Ferrara. En 1977, l'anthropologue Jack Goody avait popularisé la thèse qui associait étroitement les créations scripturaires avec l'émergence de cités, de royaumes, d'États et des besoins bureaucratiques qui vont avec. En témoignaient les usages comptables et administratifs des tout premiers balbutiements graphiques mésopotamiens. Or, cette idée déplaît particulièrement à S. Ferrara : *«L'État et l'écriture,* écrit-elle, *c'est un mariage arrangé»*, balayant tout déterminisme fonctionnel. Pas plus que les images, les écritures archaïques ne servent un but unique : elles pouvaient être votives, narratives, commémoratives, ostentatoires ou autre. Les sceaux chypro-minoens étaient des sortes de signatures, les Mayas et les Pascuans consignaient des mythes, les premiers sinogrammes sont des comptes-rendus de divinations gravés sur des carapaces de tortues. Point donc de bureaucratie ni de listes là-dedans. Pour l'auteure, mieux vaudrait parler de découvertes ou de création plutôt que d'inventions répondant à un même besoin. Elle convoque à la barre divers exemples de créations (ou de recréations), comme celle du chef Sequoyah, auteur d'un syllabaire cherokee au 19e siècle, exemple suivi par bien d'autres de *«l'Alaska au Liberia»*, et ailleurs en Afrique, en Océanie et au Cambodge. Certaines graphies ont été adoptées, d'autres sont restées sans suite. Leur succès exige d'abord qu'elles soient portées par un groupe, une caste, une ethnie, puis que leurs usages se multiplient. Leur déclin est bien sûr lié à l'histoire politique et civilisationnelle des peuples, mais aussi à la dynamique qui va de l'image au son, et du complexe au simple, une évolution qui revient rarement sur ses pas (émojis mis à part).

Mais plus qu'au destin des écritures archaïques, c'est à leurs secrets persistants que S. Ferrara consacre ses efforts de recherche. Comment les déchiffre-t-on ? Champollion a eu la chance de buter sur la pierre de Rosette (texte bilingue), Michael Ventris (linéaire B) et Y. Knorosov (maya) celle d'avoir affaire à des langues identifiables. En fait, il y a deux grandes portes d'accès aux textes perdus : l'écriture et la langue. Si l'on ne connaît rien qui ressemble ni à l'une ni à l'autre, il y a peu d'espoir. Si on reconnaît la graphie, mais pas la langue, il y en a un, et c'est la tâche des linguistes : les inscriptions étrusques sont en alphabet grec modifié, on les déchiffre, mais on ne comprend encore pas leur sens. Le linéaire A est un cas encore plus difficile : on déchiffre seulement deux tiers des syllabogrammes et on ignore quelle langue ils véhiculent. Mais, comme l'explique S. Ferrara, les méthodes d'aujourd'hui ne sont plus celles du papier et du stylo. C'est un travail d'équipe entre archéologues, épigraphistes, paléographes, linguistes, anthropologues, historiens, psychologues cognitivistes, sémiologues et informaticiens. Deux grandes opérations se partagent le travail : l'extraction, le déchiffrement proprement dit, pour laquelle l'abondance du corpus est essentielle, et l'étude de la situation, c'est-à-dire l'établissement du genre d'écrit auquel on a affaire vu son support, sa forme et son contexte culturel. Les traitements par des algorithmes sophistiqués font partie de l'outillage, mais n'incarnent pas la solution miracle : ils ont échoué face aux tablettes de la vallée de l'Indus. Pour S. Ferrara, *«notre œil, bien qu'humain et faillible, ne sera jamais remplacé par l'ordinateur»*. La naissance de l'écriture, du fait de ses multiples occurrences, reste encore un mystère n'obéissant à aucune raison unique. Mais ce fut indéniablement une révolution pour l'esprit humain, plus importante que l'invention de la roue ou de l'électricité. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

PSYCHOLOGIE

L'AVENTURE DU CORPS

La communication corporelle, une voie vers l'émancipation

Fabienne Martin-Juchat

Presses universitaires de Grenoble, 2020, 120 p., 19 €.

En ces temps de confinement, de télétravail et d'échanges masqués, la communication corporelle est mise à mal. Comment transmettre de derrière nos écrans ce qui, habituellement, se lit entre les mots : un sourire de compassion, un air espiègle, une tristesse qu'on tente de dissimuler. Tous ces petits signes qui orientent l'échange passent désormais inaperçus. Pour l'anthropologue Fabienne Martin-Juchat, professeure en sciences de l'information et de la communication à l'université de Grenoble, la communication corporelle est nécessaire au bien-être, à l'émancipation et à l'épanouissement individuel. Dans ce domaine, serait-ce le corps normé qui prendrait aujourd'hui le pas sur le corps vivant ? Le corps normé, ce sont les gestes, postures et mimiques soumis à des conventions qui consistent à encadrer et contenir l'expression émotionnelle. Les émoticônes en sont une illustration très actuelle. Le corps vivant, ce que F. Martin-Juchat appelle la chair, est quant à lui l'expression des sensations et émotions qui échappent à la conscience. C'est ce que notre corps dit malgré nous. Aujourd'hui, les médiations corporelles, de l'hypnose à la pleine conscience, sont devenues un véritable marché florissant avec le risque d'assister à des dérives. L'auteure met en garde contre les « *nouveaux gourous du corps* » qui prétendent « *lire les corps pour révéler l'identité des sujets et les émanciper de leurs carcans culturels* ». Car « *plonger dans son corps vivant peut provoquer une véritable explosion intime. L'individu peut se sentir perdu* ». Ce qui le rend d'autant plus vulnérable… En somme, ce livre offre une revue transdisciplinaire critique et documentée des recherches en communication corporelle, du sport aux médecines non conventionnelles en passant par l'éducation, la communication ou encore la politique. Sans oublier la communication intracorporelle, soit celle avec l'intérieur de notre corps (organes, viscères, membres), où l'intestin tient actuellement le haut de l'affiche… ■

Marc Olano

PSYCHOLOGIE DES TRANSPORTS ET DE LA MOBILITÉ

Benoît Schneider, Jérôme Dinet et Marie-Axelle Granié (dir.)

Presses universitaires de Lorraine, 2020, 158 p., 12 €.

La psychologie des transports et de la mobilité (*traffic psychology*) est bien mal connue en France quand, en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, les spécialistes ont pignon sur rue. Qui sont-ils ? Des chercheurs d'une part, qui travaillent dans des institutions publiques comme l'Ifsttar (Institut français des sciences et technologies des transports, de l'aménagement et des réseaux). Ils s'intéressent par exemple aux besoins des publics vulnérables dans l'espace public (seniors, enfants, personnes en situation de handicap), aux questions de mobilité écoresponsable ou aux nouvelles formes de mobilité (trottinette électrique, véhicules autonomes…). Certains étudient les facteurs de groupe ou le rôle des stéréotypes sexistes dans les comportements à risque. D'autres s'intéressent aux interactions homme-machine dans la conduite automobile et d'autres moyens de transport. Au-delà de la recherche, environ 600 professionnels interviennent déjà dans le domaine de la prévention routière (par exemple dans le cadre de stages de récupération des points), dans l'accompagnement psychologique des accidentés de la route ou encore dans le cadre des tests psychotechniques soumis aux conducteurs souhaitant repasser le permis après une suspension ou annulation. Ces tests permettent notamment d'évaluer leur vitesse de traitement des informations, leurs capacités attentionnelles et de mémoire, et donc leur aptitude à la conduite. À l'initiative de la Fédération française des psychologues et de psychologie (FFPP), une équipe de chercheurs a organisé en octobre 2018 un premier colloque sur les questions de mobilité et de sécurité routière, dont ce livre rassemble les contributions. L'objectif était de fédérer l'ensemble des acteurs en un réseau national, afin de donner plus de visibilité à ce champ encore méconnu de la psychologie. Un premier pas dorénavant franchi… ■ **M.O.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

MOI
Apprendre à vivre avec son meilleur ami et son pire ennemi
Philippe Presles
Albin Michel/Versilio, 2020, 352 p., 19,90 €.

« Connais-toi toi-même ! » Et si l'adage antique était plus que jamais d'actualité ? Puisant dans son expérience de thérapeute et son parcours de vie, le médecin Philippe Presles nous invite à la découverte de l'esprit humain. Quelle est la nature de ce moi avec qui nous discutons si souvent ? Qu'est-ce qui distingue la pensée humaine de celle des autres animaux ? Comment accédons-nous au cours de l'enfance à la conscience de nous-mêmes ? Et surtout, en quoi cette dernière peut-elle contribuer à notre bonheur ? Car si l'ouvrage se donne pour ambition de vulgariser les découvertes en neurosciences cognitives et en psychologie expérimentale, l'ensemble est avant tout mis au service d'un objectif de développement personnel. Convaincu que *« le moi a toujours besoin de comprendre ce qui lui arrive pour guérir »*, l'auteur entend donner à chacun les clés pour appréhender le fonctionnement de son esprit et en tirer parti pour être plus heureux. Cela passerait notamment par la déconstruction de notre représentation hédonique du bonheur pour s'acheminer vers une quête de sens, plus épanouissante. Notre conscience peut constituer un puissant outil d'émancipation, capable de combattre les déterminismes, imaginer des possibles, cultiver notre attention aux autres et aux bonheurs du quotidien. Mais ce n'est pas tout, car la connaissance de soi permet également de s'armer face au malheur, à commencer par celui qui naît de nos propres pensées : peur de la mort, attaques de panique, troubles anxieux, maladies psychosomatiques. Tout en faisant le point sur les dernières avancées thérapeutiques efficaces pour la prise en charge de ces problèmes, l'auteur revient sur la crise sanitaire inédite que nous connaissons actuellement et donne des pistes sur la manière de mobiliser au mieux nos ressources psychologiques pour la traverser. ■

Béatrice Kammerer

PHILOSOPHIE

LA RECONNAISSANCE
Histoire européenne d'une idée
Axel Honneth
Gallimard, 2020, 224 p., 21 €.

Héritier de l'école de Francfort, Axel Honneth poursuit la tâche de critique de la philosophie sociale inaugurée par ses prédécesseurs. Bien connu pour avoir remis au goût du jour la notion hégélienne de reconnaissance, il revient dans ce livre sur la carrière de cette notion dans les trois traditions de pensée française, anglaise et allemande. La reconnaissance, c'est-à-dire le respect de la singularité de chacun au sein d'une « communauté de coopération », est en tout état de cause le fondement d'une pratique démocratique.

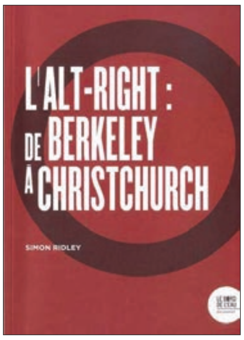
Mais selon les pays où le concept a fait sa place, l'attitude des penseurs n'a pas été la même. Le contexte dans lequel la problématique a émergé varie dès l'origine. Selon qu'il s'agit, en France, de l'amour-propre et du regard porté par autrui dans la construction de soi, ou bien, outre-Manche, de l'insertion de l'individu dans une société porteuse de normes morales auxquelles se conformer, les philosophes jugeront différemment des bienfaits de la reconnaissance. En France, elle sera davantage perçue comme pouvant perturber la constitution de l'individu en favorisant des attitudes artificielles (La Rochefoucauld, Rousseau, Sartre, Althusser). En Grande-Bretagne, avec Hume, Adam Smith ou John Stuart Mill, c'est le conflit entre intérêt personnel et lien social qui a retenu l'attention des penseurs. La problématique reste d'ailleurs actuelle. Chez les penseurs allemands, qui ont porté à son plus haut degré la réflexion sur le besoin de reconnaissance (Hegel), c'est en tant que *« capacité à l'autodétermination rationnelle »* que ce dernier s'exauce.

Est-il possible, se demande A. Honneth, d'articuler ces trois traditions d'une façon qui ne soit pas artificielle ? Non seulement la possibilité est là, mais aussi la nécessité. En effet, la reconnaissance, aujourd'hui, pour les Européens, implique *« qu'ils se reconnaissent réciproquement l'autorité de décider par eux-mêmes si les normes collectivement appliquées méritent d'être approuvées »*. Il y va de la constitution d'un « bien commun européen » dont l'urgence se fait sentir face à un monde où la négation de l'égalité de l'autre ne fait que s'exacerber. ■

Thierry Jobard

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCE POLITIQUE



L'*ALT-RIGHT* : DE BERKELEY À CHRISTCHURCH
Simon Ridley
Le Bord de l'eau, 2020, 188 p., 22 €.

L'*alt-right*, apparue aux États-Unis en 2009, est le nom d'une communauté diffuse, sans véritable structure organisationnelle, faite d'idéologues, de *geeks* et d'extrémistes violents que l'auteur est un des premiers à présenter en détail au public français. Ce mouvement aujourd'hui mondialisé s'est fait tristement connaître par l'attentat de Charlottesville contre une manifestante antiraciste (2017) et par la tuerie dirigée contre deux mosquées à Christchurch en Nouvelle-Zélande (2019). Le terme même « *alt-right* » (ou « droite alternative ») traduit une tentative de donner une nouvelle image, plus cool et décomplexée, au vieux suprémacisme blanc. Simon Ridley en propose une généalogie intellectuelle et sociale : se réclamant à la fois du maccarthysme, de la pensée libertarienne, de la Nouvelle droite française et des théories du « grand remplacement », le mouvement est animé par Richard Spencer, qui a gravité dans des clubs de droite radicale avant d'animer divers sites Internet, et de fonder AlternativeRight.com. Brandissant l'idée d'un « génocide blanc » consécutif à une invasion de migrants et à la dictature des minorités culturelles, hostile aux féministes et aux communistes, complotiste et antisémite, le mouvement est un patchwork idéologique qui séduit les internautes les plus radicaux. La clientèle est surtout faite de jeunes hommes blancs se définissant comme « incels » (célibataires involontaires) qui se retrouvent de façon anonyme sur des forums comme 4Chan et 8Chan, pratiquent le harcèlement, le hacking, les jeux vidéo et la diffusion de mèmes, c'est-à-dire d'images devenues virales, comme la grenouille de la bande dessinée *Pepe*, contre l'accord de son créateur. Alors que le recrutement s'effectue sur les campus américains et notamment à Berkeley, les adeptes de l'*alt-right* sont aussi de plus en plus nombreux sur Internet, témoignant du renouveau inquiétant de l'ethnonationalisme blanc aux États-Unis, et au-delà dans l'ensemble du monde occidental. ■

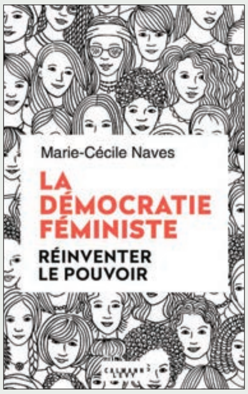
Régis Meyran

FASCISME FOSSILE
L'extrême droite, l'énergie, le climat
Zetkin Collective
La Fabrique, 2020, 368 p., 18 €.

Quelles mesures prendrait une Marine Le Pen face au changement climatique si elle accédait au pouvoir ? Le silence des partis d'extrême droite sur le sujet n'est pas qu'une question d'opportunité politique, si on en croit les auteurs de cet ouvrage. Le Zetkin Collective, qui rassemble des chercheurs, des militants et des étudiants, anticipe ici la montée de deux perspectives inquiétantes : l'extrême droite et le changement climatique. Ils ont « *examiné ce que les principaux partis d'extrême droite ont dit, écrit et fait à propos du climat et de l'énergie dans treize pays européens* ». Les auteurs soutiennent qu'au-delà du déni climatique, on observe une convergence d'idées entre « *blanchité et hydrocarbure* », en Europe comme dans l'Amérique de Trump et le Brésil de Bolsonaro. L'AfD en Allemagne, le FVD aux Pays-Bas, le UKIP au Royaume-Uni, ou encore Vox en Espagne ont été parmi les premiers à dénoncer l'accord de Paris, aveu selon eux abusif d'une culpabilité occidentale. Ce « *négationnisme climatique* » repose sur une incapacité à voir cet enjeu autrement que par le biais nationaliste. Car quand bien même l'écologie trouve une place dans le discours d'extrême droite, c'est pour prendre la forme d'un nationalisme vert qui rejette la responsabilité environnementale sur la démographie et les migrations venues des pays du Sud. En seconde partie, le collectif forme l'hypothèse que l'extrême droite pourrait devenir un refuge politique pour ceux qui se sentent lésés par la prise de conscience de l'urgence climatique. La question polarise de plus en plus, et pourrait pousser les sceptiques dans ce camp. Ce mouvement s'appuierait sur le discours nostalgique d'un Occident en perte de valeurs, et une grille de lecture raciale des débats. Cette dérive vers le fascisme fossile pourrait recevoir le soutien des industries dépendantes des énergies fossiles, soucieuses de défendre leurs intérêts. Considérant qu'en termes de changement climatique, il ne s'agit plus de convaincre mais de combattre, le Zetkine Collective désigne sans ambiguïté le camp adverse. ■

Tom Umbenstock

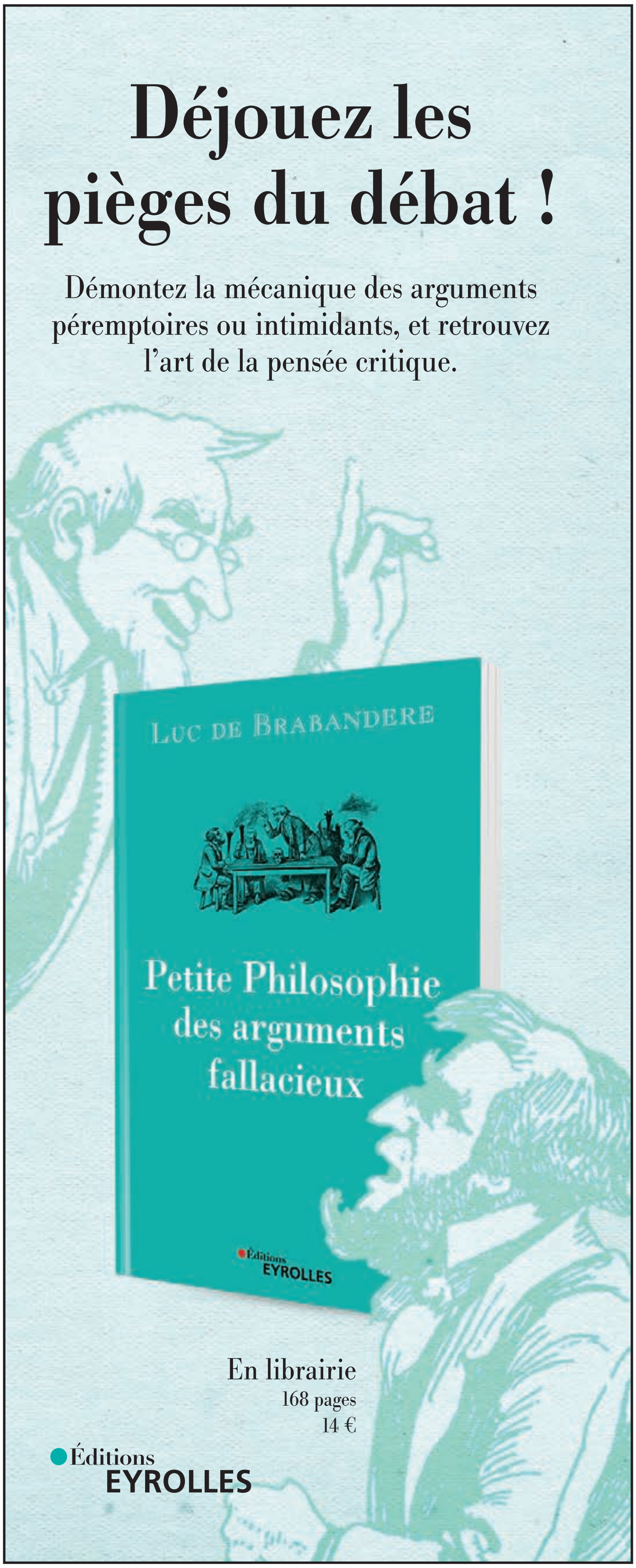
Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021



LA DÉMOCRATIE FÉMINISTE
Réinventer le pouvoir
Marie-Cécile Naves
Calmann-Lévy, 2020, 280 p., 18,50 €.

La Démocratie féministe peut d'abord être lu comme l'exposé d'un rapport de force : celui qui, selon l'auteure, oppose un « national-populisme » résurgent, prédateur pour la planète et pour la majorité des peuples qui l'habitent, à un autre mouvement émancipateur, qui, dans le sillage de #MeToo, des luttes antiracistes et pour le climat, propose de renouveler les cadres de la pensée politique. Qui l'emportera ? Pour la politiste Marie-Cécile Naves, le premier n'est pas une fatalité, tandis que le second, plus inclusif, pourrait jeter les bases d'un projet plus solide et durable. Spécialiste de politique américaine, M.-C. Naves tire des États-Unis nombre d'illustrations à l'appui de son propos. Ainsi, face à un mouvement féministe multiforme, intersectionnel, ayant pris de l'ampleur ces dernières années, le national-populisme se défend à travers des *leaders* qui, comme Donald Trump en son temps, surjouent la masculinité hégémonique. Les cibles de cette réaction aux traits virils ? Les droits des femmes, tel le droit à l'avortement, mais aussi ceux des minorités sexuelles et ethniques. Sans oublier l'écologie, ces *leaders* affichant la volonté de maintenir le mode de production dominant tel qu'il est. M.-C. Naves met en regard cette approche avec un nouveau *leadership*, non pas « au féminin » (l'essai ne tombe pas dans l'écueil essentialiste selon lequel les femmes au pouvoir auraient un style de gouvernance inhérent à leur sexe) mais un *leadership* reposant sur une approche dégenrée, plus ouverte, plus collaborative, moins polarisante. La richesse des références citées dans l'essai, tant en science politique que relatives aux théories féministes, vient asseoir ce plaidoyer pour cet autre *leadership*. Reste une question : parviendra-t-il à s'enraciner, et à contribuer au renouvellement des pratiques démocratiques ? ■

Justine Canonne



HISTOIRE

LE MONDE SELON JOSEPH CONRAD
Maya Jasanoff
Albin Michel, 2020, 430 p., 22,90 €.

LES MÉTAMORPHOSES DU TRAVAIL CONTRAINT
Une histoire globale, 18e-19e siècles
Alessandro Stanziani
Les Presses de Sciences Po, 2020, 328 p., 24 €.

Deux livres très différents, bâtis autour des écrits de Joseph Conrad, reviennent sur des moments dramatiques et fondateurs de la modernité.
En Jozef Teodor Konrad Korzeniowski, plus connu sous son nom de plume, Joseph Conrad, cohabitaient deux entités : le marin polonais rendu orphelin par la violence tsariste et l'écrivain britannique témoignant de la barbarie coloniale en Afrique dans *Au cœur des ténèbres* (1899). Prenons d'abord comme guide Maya Jasanoff, professeure d'histoire à Harvard. Dans la biographie qu'elle campe de Conrad, elle le décrit en artiste conscient des forces qui travaillent le monde. Il perçoit la violence à l'œuvre dans la machine coloniale, devine que le 20e siècle sera dominé par les États-Unis, et sans y être jamais allé évoque dans *Nostromo* (1904) les révoltes antiyankee qui commencent à agiter l'Amérique latine. Il y est aussi question de travail forcé, quand M. Jasanoff s'attarde au Congo, devenu propriété privée du roi des Belges Léopold II. Ce qui avait été présenté comme une utopie philanthropique illuminant les tropiques se métamorphose alors en enfer. Conrad le saisit quelques années avant que le cauchemar fasse la une des médias. Un univers carcéral qu'on appellera « le pays des mains coupées », parce que les agents du roi mutilent à tout-va pour terroriser la main-d'œuvre qu'ils raflent dans les villages. En témoignent trois impitoyables photos, au milieu de l'ouvrage, où des gamins laissent pendre leurs moignons à leurs côtés. Et M. Jasanoff de décrire : *« En l'absence de bêtes de somme, les Européens enrôlaient des hommes et des garçons de Bakongo, parfois âgés de 8 à 9 ans à peine. »*
Dans *Les Métamorphoses du travail contraint*, Alessandro Stanziani, directeur d'études à l'EHESS, part aussi du parcours de Conrad pour s'interroger sur les liens entre esclavage et travail forcé. Il dénonce le lieu commun qui voudrait que le salariat ait changé la nature des liens d'exploitation. Une fois aboli l'esclavage surgirait le travail salarié, et faire l'histoire de l'un ou de l'autre serait des affaires bien distinctes. D'où abondance de livres sur l'histoire de l'esclavage, et d'autres ouvrages sur l'histoire du travail. Mais rien de connecté, qui questionne la valeur morale de cette transition. Le servage en Russie, par exemple, aboli au moment où Conrad se confronte de visu à la violence coloniale en Asie et en Afrique, était-il plus rude que la condition ouvrière ? Une fois rappelé qu'il existait en Russie des coutumes qui donnaient des droits aux serfs, tel celui de poursuivre en justice leur seigneur, la distinction devient une affaire de degré de coercition, davantage qu'une simple opposition entre un labeur servile et un travail présumé libre.
A. Stanziani dresse une généalogie du travail courant des Lumières jusqu'au début du 20e siècle. On y retrouve l'entreprise coloniale, puisque la marine conquérante d'Occident fut le laboratoire du travail contraint et le premier marché du travail globalisé. Les marins trimant sur les navires britanniques et français annonçaient les Anglais pauvres mobilisés pour la révolution industrielle comme les *indentured* (travailleurs s'engageant à donner quelques années de labeur à un colon qui payait la traversée vers les îles), le capitalisme privilégiant toujours un modèle de salariés pluriactifs et précaires. Ce livre très fouillé explore la partie cachée du monde des 18e et 19e siècles, cet abîme de contraintes qui s'exercèrent sur les populations précaires du monde entier, quand l'ouvrage de M. Jasanoff nous en fait arpenter la surface visible à travers le regard d'un prophète de la modernité. ■

LAURENT TESTOT

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

PIERRE VIDAL-NAQUET
Une vie
François Dosse
La Découverte, 2020, 672 p., 25 €.

Depuis l'histoire des Annales (1987), puis celle du structuralisme (1991 et 1992), le travail biographique de François Dosse n'a cessé de croître en importance, et le lecteur profite chaque fois de la méthode sophistiquée de l'auteur, alliant l'art du récit à l'érudition du chercheur, et mobilisant l'archive comme le témoignage oral. Cette vie de l'historien Pierre Vidal-Naquet (1930-2006) est le récit d'une aventure à la fois publiquement mouvementée et intellectuellement stimulante : écrivain engagé contre la torture, contre les dictatures et dénonciateur du négationnisme, P. Vidal-Naquet fut aussi l'un des rénovateurs du regard porté sur la culture de la Grèce ancienne.

Parce qu'il est issu de la grande bourgeoisie juive républicaine, la religion est absente et les garçons ne sont pas circoncis. L'ouvrage s'ouvre sur deux évènements marquant le jeune homme : les Allemands ayant réquisitionné une partie de la maison en 1944, un petit problème avec leurs hôtes débouche sur la déportation des parents à Auschwitz-Birkenau. Pierre Vidal-Naquet a alors 14 ans et ses parents ne reviendront pas. Le second évènement est moins tragique : il s'agit de son triple échec au concours d'entrée à l'École normale supérieure. Entre ces deux évènements, c'est un destin qui se joue : d'un côté, un permanent combat pour la justice et la vérité, de l'autre, une revanche à prendre. Reçu à l'agrégation, P. Vidal-Naquet l'est *« devant tous les normaliens »* puis devient l'historien réputé du monde antique et celui tout aussi érudit, mais engagé, du monde présent. Le texte de F. Dosse croise nombre de figures intellectuelles, bien sûr Jean-Pierre Vernant, Marcel Détienne et Nicole Loraux avec lesquels il collabore étroitement, mais aussi l'indianiste Charles Malamoud, Jean-François Lyotard, Alain Krivine, ou encore Pierre Chaunu. Ce dernier, partisan de l'Algérie française, lui écrira, suite à la republication de ses livres sur la guerre d'Algérie : *« Vous avez été lucide et courageux. »* Rappelons que c'est sur la disparition de Maurice Audin, assassiné en 1957 par des militaires français, que P. Vidal-Naquet avait publié son premier ouvrage (*L'Affaire Audin*, 1958). La biographie de F. Dosse est dotée d'un index des noms de personnes et s'appuie sur quarante pages de notes de documentation et de témoignages recueillis oralement. Sans doute ce qu'on peut lire de plus complet sur le sujet. ■

Gérald Gaillard

FRANÇAIS, ON NE VOUS A RIEN CACHÉ
La Résistance, Vichy, notre mémoire
François Azouvi
Gallimard, 2020, 606 p., 24 €.

Cet essai se penche sur le « résistancialisme », néologisme créé en 1987 par l'historien Henry Rousso pour désigner le mythe selon lequel les Français auraient unanimement et naturellement résisté pendant l'occupation allemande, tandis que la collaboration était le fait d'une poignée d'égarés, et que la déportation des Juifs n'était pas le fait de l'État français. Or, il a fallu attendre le départ du général de Gaulle et la sortie en 1971 du film *Le Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophüls pour que le cadavre de Vichy sorte du placard et que la flamme héroïque de la Résistance érigée en récit national pâlisse un peu. L'auteur explique comment et quand ce mythe s'est construit. Il compare ce grand récit à un millefeuille composé de plusieurs strates et niveaux de langage dont il analyse méthodiquement le contenu. À la Libération, une version officielle des événements, dans laquelle la Résistance et la France libre sont majorées, se met en place, mais pour peu de temps. À cette version, d'autres récits sur la France occupée ont été aussitôt opposés. Mais la Résistance ayant été vécue et entretenue comme une mystique par les résistants eux-mêmes, une mémoire de cette strate s'est conservée qui ne s'est pas usée avec le temps, tandis que le souvenir des faits s'est dégradé en politique et a subi une sorte d'érosion avec la venue des jeunes générations contestataires issues de Mai-68. À cela s'ajoute une fragmentation de la mémoire de la Résistance transmise par les communistes d'une part et les gaullistes de l'autre. L'auteur soutient que ce sont les résistants eux-mêmes qui ont installé ce mythe mémoriel, en rappelant que les Français n'ont jamais cru un seul instant à ce mensonge et que les nostalgiques de Vichy se sont emparés de cette version officielle pour se moquer de la Résistance et de la France. ■

Tigrane Yégavian

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

ENVIRONNEMENT

HALTE AU CATASTROPHISME !
Les vérités de la transition énergétique
Marc Fontecave
Flammarion, 2020, 224 p., 19 €.

De nos jours, en raison de la crise climatique, de nombreux discours catastrophistes annoncent sur un ton plus ou moins prophétique la fin de notre société, voire de la vie sur Terre. Pour amortir le choc de l'effondrement, qu'ils estiment inéluctable, leurs auteurs se contentent, pour la plupart, de préconiser une diminution drastique de la consommation et des dépenses d'énergie qu'elle occasionne. Mais, pour Marc Fontecave, professeur de chimie au Collège de France, ces discours sont des inepties. Certes, il ne nie pas que la situation climatique est alarmante. Il considère seulement illusoire de penser que la population mondiale va réduire fortement sa consommation et estime que, même si c'était le cas, une décroissance économique rapide aurait des conséquences plus désastreuses pour les plus démunis que celles du réchauffement climatique lui-même. Dans ce contexte social et économique complexe, il ne voit donc qu'une seule façon raisonnable d'affronter l'avenir : par l'innovation technologique, à la fois pour s'adapter au réchauffement inéluctable et pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre de l'activité humaine. Il n'y a ici nul discours messianique sur la technologie, au sens où M. Fontecave n'y voit pas une solution miracle. C'est juste qu'il n'entrevoit pas d'autre solution. Dans ce livre, il passe donc en revue tous les axes de recherche envisagés pour décarboner l'énergie. Il souligne aussi la nécessité d'une certaine croissance économique parce que, selon lui, il ne peut pas y avoir d'innovation technologique sans un minimum d'investissement dans la recherche. Autrement dit, ce n'est pas en allant vivre dans des sortes de zad, comme y encouragent les collapsologues, que le développement, par exemple, des réacteurs nucléaires de quatrième génération pourra être financé. Bien sûr, ceux qui considèrent qu'il est déjà trop tard pour sauver les meubles pourront le trouver naïf. Mais ceux qui veulent garder espoir pourront trouver dans ce livre nombre d'informations utiles sur une éventuelle transition énergétique maîtrisée. ■

Thomas Lepeltier

PRÉHISTOIRE

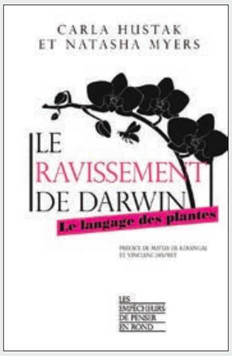
HISTOIRE DE LA DOMESTICATION ANIMALE
Valérie Chansigaud
Delachaux et Niestlé, 2020, 400 p., 24,50 €.

En rédigeant cette synthèse sur le temps long, Valérie Chansigaud fait œuvre de pionnière. Car il n'existe pas d'ouvrage équivalent à ce jour sur la domestication des animaux, qui est, comme le souligne l'auteure, un des principaux marqueurs de l'Anthropocène : l'essentiel des vertébrés terrestres sur Terre sont aujourd'hui domestiques, ou en voie de l'être. Cette domination de l'humain sur la nature s'étend même, depuis quelques décennies, aux océans : la pisciculture est un phénomène planétaire qui simplifie les écosystèmes côtiers et impacte la génétique des populations de saumons et truites dits encore « sauvages ». L'humanité a bouleversé la biosphère par la domestication, et cela a affecté profondément les sociétés, les corps et les esprits. Certains chercheurs suggèrent, indices anatomiques à l'appui, que notre espèce se serait autodomestiquée depuis dix millénaires, en poussant à une collaboration accrue, une hiérarchisation toujours plus forte et performante.

La domestication est un phénomène complexe, qui se caractérise par une pression sélective exercée sur le vivant : des chiens plus frêles que les loups, des poulets qui grossissent plus vite que leur ancêtre sauvage, des vaches qui se sont substituées à l'aurochs. V. Chansigaud distingue trois phases : la première permet à l'homme de s'assurer plus de nourriture (chien pour la chasse, vache, mouton et porc pour la viande), et débouche paradoxalement sur des sociétés consommant moins de viande, car la domestication des plantes facilite la concentration de la production alimentaire, alors que le pâturage nécessite plus de terres. La deuxième phase accompagne la complexification des sociétés humaines, il y a environ quatre millénaires, en fournissant aux élites montures et animaux de trait (chevaux, ânes, camélidés) pour doper la guerre et le commerce. Nous vivons aujourd'hui la troisième phase, la prise de contrôle de la biosphère : même les mouches drosophiles, par leur reproduction intensive en laboratoire, en viennent à se domestiquer, et certaines souches sont d'ores et déjà impropres à survivre de manière autonome. ■ **L.T.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCE



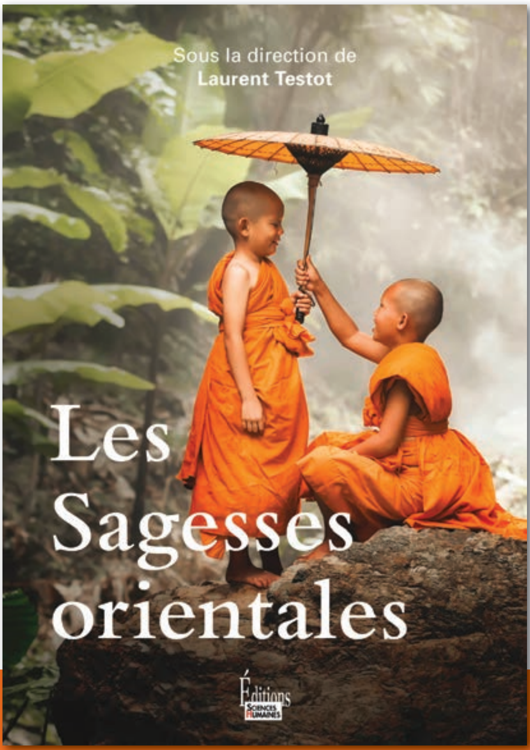
LE RAVISSEMENT DE DARWIN
Le langage des plantes
Carla Hustak et Natacha Myers
La Découverte, 2020, 120 p., 14 €.

« *De toute ma vie, aucun sujet ne m'a plus intéressé que celui des orchidées* », confiait Charles Darwin dans une lettre écrite en 1861. Les deux auteures de cet essai rappellent la sensibilité avec laquelle le célèbre naturaliste étudiait les interactions de ces fleurs avec les insectes pollinisateurs en n'oubliant pas de souligner leur caractère sensuel. Pour saisir leurs mécanismes reproductifs au cours d'expériences sensorielles, il mimait en effet le mouvement des pollinisateurs afin d'expliquer comment l'orchidée répand son pollen *via* les guêpes ou les abeilles. Ses descriptions, qui tenaient compte du désir habitant les êtres vivants, semblent avoir aujourd'hui disparu des travaux de ses successeurs. En effet, 160 ans plus tard, la branche principale des sciences de l'évolution décrit ces mêmes interactions sous l'angle physico-chimique.

Les auteures reprochent à ces récits leur réductionnisme moléculaire, où tout se ramènerait à un jeu de coût-bénéfice occultant l'affect, le plaisir, le jeu ou encore la duplicité du vivant. Ainsi, les orchidées rusent afin d'attirer les guêpes et les abeilles, qui seraient dès lors dupées. Natasha Myers, anthropologue à l'université de York, et Carla Hustak, qui enseigne au département des technosciences de l'université de Toronto, plaident pour une biologie de l'« involution », qui intègre les affects du vivant, en s'appuyant entre autres sur des travaux d'éthologistes, de biologistes et d'écologistes. Dans la lignée du père de l'évolutionnisme et de son ravissement, leur lecture « involutionniste » met l'accent sur l'interdépendance et la collaboration entre espèces plutôt que leur mise en concurrence, ce qui n'est pas tout à fait une découverte : bien des éthologistes soutiennent ce point de vue depuis quelques décennies. Mais elles revendiquent dans cette réinterprétation une démarche féministe, en opposition à des logiques binaires qui distinguent systématiquement le passif et l'actif, le dominant et le dominé. ■ **T.U.**

NOUVEAUTÉ

Les religions, en Orient comme ailleurs, sont faites de tolérance et de violence ; d'art et de négation ; de philosophie et d'idolâtrie…



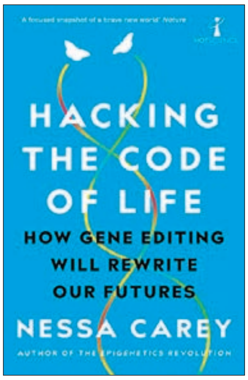
ISBN : 978-2-36106-620-8
272 pages - 24 €

En librairie ou sur commande
Éditions.scienceshumaines.com
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

INTERNATIONAL

Améliorer génétiquement le vivant ?



HACKING THE CODE OF LIFE
How gene editing will rewrite our futures
Nessa Carey
Icon Books, 2019, 192 p., £ 8,99.

Le prix Nobel de chimie 2020 a été attribué à Emmanuelle Charpentier et Jennifer Doudna pour leur mise au point en 2012 d'une technique très efficace de modification du génome, appelée Crispr. En France, de nombreuses personnalités politiques se sont félicitées de la nationalité d'Emmanuelle Charpentier, oubliant un peu qu'elle avait fait toute sa carrière à l'étranger. Tout aussi ironique est le fait que la technique qui a valu cette récompense aux deux biochimistes est difficile à mettre en œuvre dans notre pays, où elle est à peu près bannie. La législation, globalement soutenue par l'opinion publique, restreint en effet très fortement l'exploitation et la commercialisation des organismes génétiquement modifiés (ou OGM). Dans ce contexte controversé, le livre de la biologiste Nessa Carey offre une mise au point très claire des spécificités de cette nouvelle façon de réécrire le code génétique du vivant.

L'intérêt de Crispr est d'être une technique de modification du génome plus facile à mettre en œuvre, moins chère et plus précise que les précédentes. Pour N. Carey, ce sont autant de raisons d'encourager la culture de plantes OGM. Suivant les modifications apportées à leur génome, elles peuvent être rendues plus résistantes aux aléas du climat ou aux parasites, et plus riches sur le plan nutritionnel. Par exemple, le riz doré modifié produit du bêta-carotène qui est converti en vitamine A quand il est mangé. Or, dans le monde, chaque année, des centaines de milliers d'enfants perdent la vue et la moitié d'entre eux meurent un an plus tard en raison d'un déficit en vitamine A. Le riz doré permettrait d'éviter ce drame, mais il n'a pas pu être distribué à cause de l'opposition aux OGM. Pour N. Carey, si la peur des OGM était déjà peu fondée avant Crispr, elle l'est encore moins maintenant. La précision de cette technique permet en effet un bien meilleur contrôle des modifications du génome : il n'y a donc aucune raison que les plantes OGM soient plus dangereuses que n'importe quelles autres plantes, qui ne cessent de muter naturellement.

Là où le débat devient plus complexe, c'est quand la Crispr est envisagée pour modifier le génome des animaux. Par exemple, grâce à cette technique, on pourrait éliminer les moustiques porteurs de la malaria, laquelle cause près d'un demi-million de morts chaque année. La méthode consisterait à opérer une modification sur quelques mâles qui se diffuserait à l'ensemble de la population et rendrait stériles leurs progénitures femelles. Une espèce de moustiques disparaîtrait, mais la malaria serait éliminée. Tout en restant prudente, N. Carey suggère que le jeu en vaut peut-être la chandelle. Concernant les humains, des thérapies géniques sont déjà en œuvre pour traiter des individus atteints de certaines maladies et il est maintenant question de rendre ces modifications héritables. Tout risque de transmission de ces maladies serait ainsi éliminé. Là aussi, l'auteure se montre prudente, mais ne s'oppose pas à cette éventualité. Elle conteste toutefois l'idée que l'on puisse bientôt faire naître des bébés à la carte, parce que la plupart des traits dont on pourrait vouloir favoriser le développement sont influencés par un trop grand nombre de gènes. Elle laisse quand même entendre que l'avenir s'annonce riche, si ce n'est de multiples possibilités de modifier la flore et la faune, du moins de débats à ces sujets. Il vaut donc mieux commencer à y réfléchir sérieusement, comme son livre nous permet de le faire. ■ T.L.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

>> Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES - MENSUELS

Prix unitaire hors frais de port

N°	Titre	Prix
272	❑ Le sport, une philosophie ?	5,50 €
273	❑ Les pouvoirs de l'imaginaire	5,50 €
274	❑ L'enfant et le langage	5,50 €
275	❑ Liberté Jusqu'où sommes-nous libres ?	5,50 €
276	❑ Aimer au 21e siècle	5,50 €
277S	❑ 25 ans Numéro anniversaire	5,50 €
278	❑ Les lois de la réputation	5,50 €
279	❑ Violence 15 questions pour comprendre	5,50 €
280	❑ Passions quand la passion nous embarque	5,50 €
281S	❑ Nature culture la fin des frontières ?	5,50 €
282	❑ Apprendre à coopérer	5,50 €
283	❑ Les nouvelles psychothérapies	5,50 €
284	❑ Le sexe en 69 questions	5,50 €
285S	❑ Qu'est-ce qu'une bonne école ?	5,50 €
286	❑ Comment allons-nous travailler demain ?	5,50 €
287	❑ La manipulation	5,50 €
288S	❑ Et si on changeait tout ?	5,50 €
289	❑ Les nouveaux visages de la précarité	5,50 €
290	❑ La mondialisation en questions	5,50 €
291S	❑ Les troubles de l'enfant	5,50 €
292	❑ Qu'est-ce que le racisme ?	5,50 €
293	❑ L'empathie	5,50 €
294	❑ Nos vies intérieures	5,50 €
295	❑ Les grands mythes de l'histoire de France	5,50 €
296S	❑ Comment apprend-on ?	5,50 €
297	❑ La société française	5,50 €
298	❑ Psychologie de l'attention	5,50 €
299	❑ Les livres de l'année	5,50 €
300S	❑ Comment va le monde ?	6,90 €
301	❑ Jusqu'où féminiser la langue française ?	5,50 €
302	❑ Qu'est-ce qu'une belle vie ?	5,70 €
303S	❑ Les intelligences de l'enfant	6,70 €
304	❑ Penser l'emprise... et s'en défaire	5,70 €
305	❑ L'invention des vacances	5,70 €
306S	❑ Qu'est-ce que l'amour ?	6,70 €
307S	❑ Éduquer. Le conflit des modèles.	6,70 €
308	❑ La motivation au travail	5,70 €
309	❑ Humains. Nos origines repensées	5,70 €
310S	❑ Le cerveau en 12 questions	6,70 €
311	❑ Abécédaire des idées d'aujourd'hui	5,70 €
312	❑ L'art de parler	5,70 €
313	❑ Etre un homme aujourd'hui	5,70 €
314S	❑ L'attachement, un lien vital	6,70 €
315	❑ Radicalités	5,70 €
316	❑ Que devient la famille ?	5,70 €
317S	❑ Corps et esprit	6,70 €
318S	❑ Réussir à l'école	6,70 €
319	❑ Comment manager aujourd'hui ?	5,70 €
320	❑ Quand les émotions déraillent	5,70 €
321S	❑ Le pouvoir des livres	6,70 €
322	❑ Réparer la planète	5,70 €
323	❑ Penser par soi-même	5,70 €
324	❑ Croire en Dieu aujourdh'ui	5,70 €
325S	❑ L'autisne en 10 questions	6,70 €
326	❑ Altruisme et solidarité	5,70 €
327	❑ Les peuples premiers	5,70 €
328S	❑ La force de vivre	6,70 €
329S	❑ Grandir aujourd'hui	6,70 €
330	❑ L'estime de soi	5,70 €
331	❑ La connerie décryptée	5,70 €
332S	❑ Le basculement du monde	6,90 €
333	❑ Le langage	5,90 €
334	❑ La France en révolutions	5,90 €

HORS-SÉRIE
SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

N°	Titre	non abonnés	abonnés
20	❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21	❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22	❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
23	❑ Comprendre le Moyen-Orient	8,90 €	4,50 €
24	❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps	8,90 €	4,50 €
25	❑ 30 ans. Les grands entretiens	8,90 €	4,50 €

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - TRIMESTRIELS

Prix unitaire hors frais de port

N°	Titre	Prix
39	❑ Élever ses enfants	7,50 €
40	❑ Villes durables	7,50 €
41	❑ De la formation au projet de vie	7,50 €
42	❑ La psychologie aujourd'hui	7,50 €
43	❑ La philosophie, un art de vivre	7,50 €
44	❑ Les métamorphoses de la société française	7,50 €
45	❑ Les grands penseurs de l'éducation	7,50 €
46	❑ Les grands penseurs du langage	7,50 €
47	❑ Les âges de la vie	7,50 €
48	❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes	7,50 €
49	❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire	7,50 €
50	❑ La psychologie en débats	7,50 €
51	❑ Les sagesses orientales	7,90 €
52	❑ Le pouvoir des images	7,90 €
53	❑ Soigner. Une science humaine	7,90 €
54	❑ Les grands psychologues...	7,90 €
55	❑ Devenir soi-même	7,90 €
56	❑ Les lumières	7,90 €
57	❑ Les grandes controverses de la philosophie	7,90 €
58	❑ Bonheur d'apprendre et d'enseigner	7,90 €
59	❑ Psychologie	7,90 €
60	❑ Magies et sorcelleries	7,90 €
61	❑ La grande histoire de l'humanisme	7,90 €

HORS-SÉRIE
Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

N°	Titre	non abonnés	abonnés
4	❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5	❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6	❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €
7	❑ La grande histoire de la Chine	8,90 €	4,50 €
8	❑ La grande histoire de l'Afrique	8,90 €	4,50 €
9	❑ Rome, Athènes	8,90 €	4,50 €

NOS DIVERS
HORS-SÉRIES - HORS ABONNEMENT

Prix unitaire hors frais de port

Titre	non abonnés	abonnés
❑ Les grands enjeux du monde contemporain	12,00 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs des sciences humaines	12,50 €	8,00 €
❑ Les 100 penseurs de l'économie	12,50 €	8,00 €
❑ Psycho : comment se soigner ?	8,50 €	4,50 €
❑ La nouvelle histoire du monde	12,00 €	8,00 €
❑ Quelles villes pour demain ?	8,90 €	4,50 €
❑ La guerre des origines à nos jours	12,50 €	8,00 €
❑ Philo : auteurs et thèmes	12,50 €	8,00 €
❑ La psychologie de l'enfant en 30 questions	12,50 €	8,00 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

»Sommaires et commandes
sur www.sciences humaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
....	5,50 € x		=
....	5,70 € x		=
....	5,90 € x		=
....	6,70 € x		=
....	6,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) ....

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
....	4,50 € x		=
....	8,50 € x		=
....	8,90 € x		=
Total			

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
....	7,50 € x		=
....	7,90 € x		=
Total			

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) ....

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
....	4,50 € x		=
....	8,50 € x		=
....	8,90 € x		=
Total			

Retrouvez toutes nos publications et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT

(abonné, indiquez votre n° ci-contre) ....

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
....	4,50 € x		=
....	8,00 € x		=
....	8,50 € x		=
....	8,90 € x		=
....	9,80 € x		=
....	12,00 € x		=
....	12,50 € x		=
Total			

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00
PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code 334**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM ....

PRÉNOM ....

ADRESSE ....

....

CODE POSTAL .... VILLE ....

....

PAYS .... TÉL ....

PROFESSION ....

E-MAIL ....

☐ Je désire recevoir une facture acquitée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de .... € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »
☐ Virement La Banque Postale
IBAN : FR94 2004 1010 0405 2259 4A02 558 - BIC : PSSTFRPPDIJ
☐ C.B. n° ....
Expire le : .... Cryptogramme ....
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

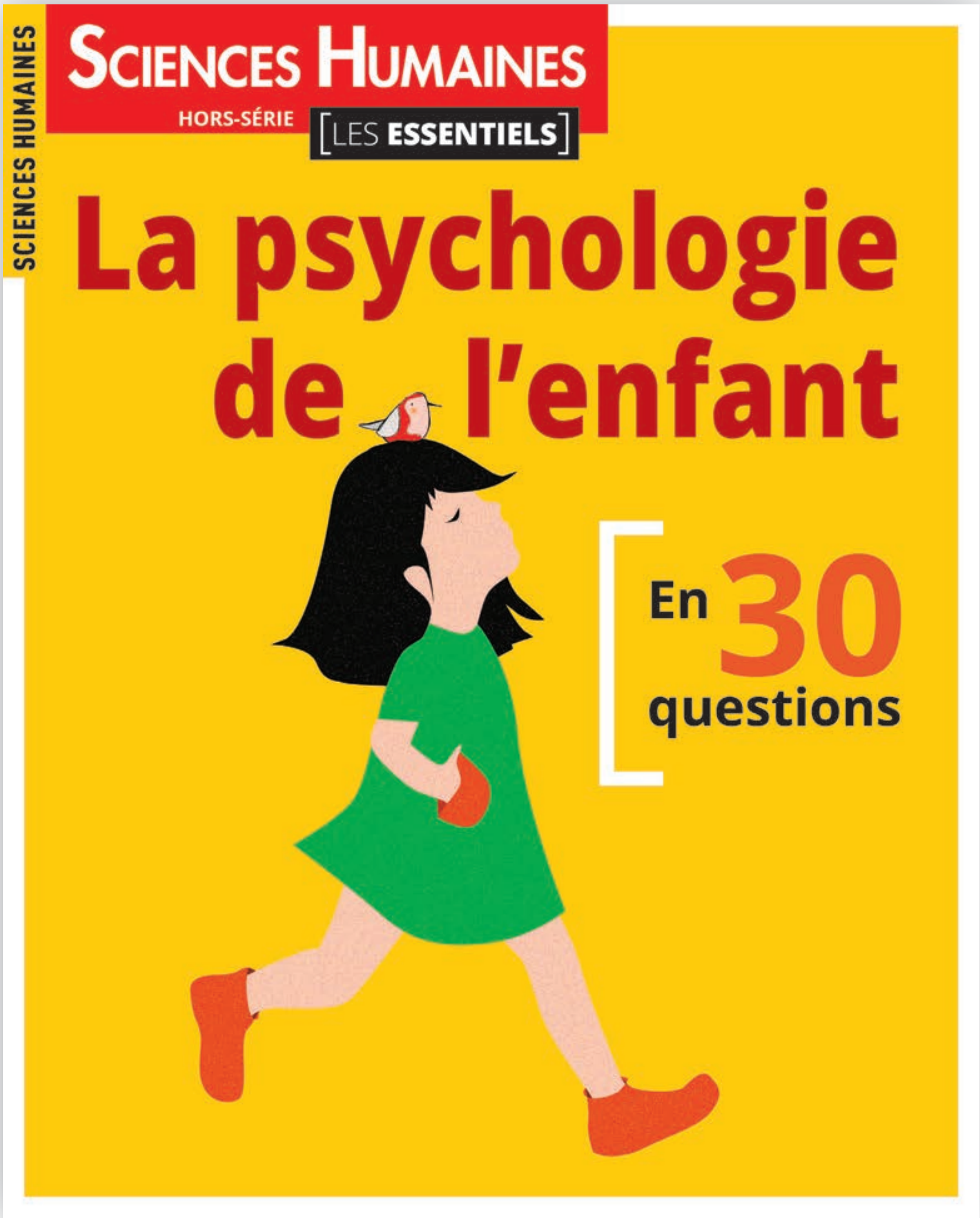
334

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

« Je ne suis pas raciste, mais il faut bien voir les choses en face : les enfants ne sont pas des gens comme nous. »

Pierre Desproges



En kiosque à partir du 5 février

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **www.scienceshumaines.com**

...nt est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 04-03-2021

PAS DE CHÂTEAU EN ESPAGNE
MAIS JE FAIS PARTIE DU 1%
FLORENCE BAITINGER
est co-fondatrice de Gobi, membre du collectif 1% for the Planet. Chaque année, Gobi reverse 1% de son chiffre d'affaires à la protection de l'environnement.
Rejoignez le mouvement sur onepercentfortheplanet.fr
CONCEPTION / PRODUCTION : .yz
1% FOR THE PLANET